FONDO PIZZOFALCONE

24 8 72

10 9 46

NAZIONALE
B. Prov.
VI
591
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XVI

Palchetto C

Num.° d' ordine 40

B. Prov.
III
591

VOYAGE

EN ISLANDE.

A VERSAILLES,
De l'Imprimerie de J. P. JACOB, place d'Armes,
n°. 8.

VOYAGE

EN ISLANDE,

FAIT PAR ORDRE DE S. M. DANOISE,

CONTENANT des observations sur les mœurs et les usages des Habitans; une description des Lacs, Rivières, Glaciers, Sources chaudes et Volcans; des diverses espèces de Terres, Pierres, Fossiles et Pétrifications; des Animaux, Poissons et Insectes, etc., etc.;

AVEC UN ATLAS;

TRADUIT du danois par GAUTHIER-DE-LAPEYRONIE, *traducteur des Voyages de PALLAS.*

TOME DEUXIÈME.

PRIX : 42 francs.

A PARIS,
Chez les Frères LEVRAULT, Libraires, quai Malaquai;
Et à *Strasbourg*, chez les mêmes.

(1802.)

R. ISTITUTO ORIENTALE
NAPOLI
BIBLIOTECA M. RIPA

VOYAGE
EN ISLANDE.

SUITE D'OBSERVATIONS ET DE DÉTAILS SUR LE QUARTIER OCCIDENTAL DU PAYS.

Chien de Mer.

§ 329.

NOUS avons déjà parlé de la grosse espèce de chiens de mer (§ 83). Les Islandais les nomment *Land-Selur*, mais plus communément *Wor-Selur*, qui signifie *chiens de mer, du printemps*, parce qu'ils font leurs petits dans cette saison. On les rencontre ici dans plusieurs endroits, principalement dans le Leyraa-Vaag (§ 159), et dans la Hivtaa, où elle se jette dans le golfe de Borgar, parce qu'ils trouvent dans ces deux endroits une excellente pâture en saumons. A Agrenaess, vers la partie occidentale du golfe, on les prend avec des filets. On prend

encore une autre espèce de chiens de mer, à Hvaloé, en de-là de Myrar (§ 122). Les Islandais nomment ceux-ci *Ut-Selur*, ou *Vetrar-Selur* (chiens de mer, d'hiver), parce qu'ils font leurs jeunes dans cette saison. Ils sont plus forts que les autres, mais parfaitement égaux dans leur conformation. Ils viennent déposer leurs petits sur les îles, dans l'herbe fannée, vers le mois de novembre : c'est là qu'on les prend. Il y en a qui les tuent à coups de bâton qu'ils leur appliquent sur la tête : ces coups les font évanouir, de manière que d'autres qui les suivent, ont le temps d'avancer pour les achever, en leur coupant la gorge avec un long couteau. Ces chiens de mer, et en général toutes les espèces, ont des os dans les jambes ; c'est un fait que nous pouvons certifier, quoique M. *Anderson* ait voulu prouver le contraire (1).

OISEAUX.

Oiseaux Domestiques.

§ 330. On voit dans le Borgarfiord,

(1) *Description du Groenland.*

presque toutes les espèces d'oiseaux qui existent dans la jurisdiction de Kiosar (§ 84 et 89); mais on n'a ici en oiseaux domestiques, que quelques poules; ce qui a pour causes, la disette des grains et des grenailles, le peu d'étendue qu'ont les habitations, et les hivers trop rudes qui règnent dans le pays.

Autres Oiseaux, principalement l'Aigle, le Corbeau et le Faucon.

§ 331. On y rencontre en revanche beaucoup d'aigles, de corbeaux, même en trop grand quantité, parce qu'ils nuisent beaucoup aux gens de la campagne. Ces derniers se nourrissent en partie de Myrtiles et de vers de terre (1), que les Islandais appèlent *Anamadkar* (§ 85, 87, 265 et 302). Ces oiseaux les déterrent en automne, dans la mousse qui croît parmi l'herbe. Pour les en tirer, ils sont obligés d'enlever cette mousse que les habitans ramassent avec soin, parce qu'elle leur sert pour calfeutrer. On y voit aussi quelques faucons, principalement des

(1) *Lumbricus terrestris auctorum.*

gris et des blancs (§ 86). Ils se plaisent beaucoup dans le Hraundal et l'Hitardal, où ils se perchent sur les rochers élevés qui existent dans ces deux contrées (§ 123 et 127).

Cygnes.

§ 332. Les environs du golfe de Borgar sont remplis de cygnes ; mais c'est dans les landes d'Arnavatn et d'Holtevard qu'il y en a le plus (§ 167). Ces oiseaux se tiennent aussi volontiers dans une étendue de pays de huit à dix milles de long, sur trois à quatre milles de large, consistante en plus grande partie en places marécageuses avec des lacs d'eau douce, de différentes grandeurs. C'est là où ils perdent leurs plumes en août ; les habitans de Borgarfiord et de Hrutefiord ont grand soin alors de s'y rendre, pour ramasser la plume, et attraper ces cygnes, vieux comme jeunes, profitant de ce temps où ils ne peuvent voler, les uns faute de plumes, et les autres parce qu'ils n'en n'ont pas encore la force. On fait aussi la récolte des œufs au printemps, lorsqu'ils font leur première ponte. Lorsqu'ils se

rendent à la chasse du cygne, ils y vont à cheval ; mais ils choisissent pour cela, des chevaux qui ayent de la vigueur, et qui ne soient pas ombrageux. Ils emmènent aussi des chiens dressés à saisir le cygne par le cou, au moyen de quoi l'oiseau perd son équilibre, et en même temps son courage et ses forces. En arrivant, on trouve les cygnes avec leurs jeunes, dans la campagne; mais dès qu'ils apperçoivent quelqu'un, ils se sauvent et se jètent à l'eau : c'est dans cette occasion que l'on voit que cet oiseau court presque aussi vite que le cheval le plus agile. Ayant été témoins occulaires de ce que nous avançons, nous avons été surpris de ce que *Hill* (1) rapporte du cygne, en disant qu'il a une marche lourde, qui vient de la conformation de ses pieds. On pourrait alors dire la même chose de toutes les espèces de canards, au lieu qu'en réfléchissant, nous nous convaincrons que c'est dans ce genre de progression, que la nature fait voir le plus de perfection dans ses œuvres.

(1) *History of Animals. P. V. et III.*

et qu'elle n'a pas besoin de se diriger toujours, comme l'homme, d'après des règles fixes; mais qu'elle peut au contraire s'en écarter quand elle le veut, et en adopter d'autres à volonté. Nous avons vu très-souvent une espèce de canards courir avec beaucoup de vîtesse et de légèreté dans la campagne, principalement les jeunes. Cette promptitude va à un tel point, qu'il est impossible de remarquer le changement qui se fait dans leurs jambes, à mesure qu'ils avancent l'une devant l'autre; elles sont cependant bien plus éloignées du point de gravité, que celles des oies (1). La chasse aux cygnes n'est pas seulement très-avantageuse pour les Islandais, par les plumes qui se vendent bien et facilement aux étrangers qui commercent avec eux; mais ils ont encore le duvet et la peau, qui sont pour ces insulaires un très-bon revenu. Ils en mangent la chair, quoiqu'elle soit un peu dure et coriace. Ils dépouillent les pattes, de manière que les ongles restent après la peau, qui ressemble

(1) *Klenii Prod. Av.*

au chagrin, après avoir été empaillée pour la faire sécher. Ils se servent de ces peaux de pattes en guise de bourses, pour y mettre leur argent et autres petites bagatelles.

Canards et Oies sauvages.

§ 333. On a dans ce pays différentes espèces de canards, et quantité d'oies sauvages (1) *Vilgiœs* en Islandais. Ceux-ci arrivent communément vers la St.-Jean. On ne leur fait pas la chasse; le seul avantage que les habitans en retirent, c'est d'amasser les plumes qu'ils perdent, et de les vendre, soit dans le pays même, ou aux étrangers, qui en font beaucoup de cas pour écrire.

Eider, ou *Canard à duvet.*

§ 334. On rencontre dans plusieurs endroits des îles du golfe de Borgar, l'eider, ou canard à duvet (2), que les Islandais

---

(1) *Anser vulgaris ferus.*

(2) M. de *Linnée* le nomme *Anas rostro cylindrico, cera postice bifida rugosa* (*Syst. Nat.* 61. 12).

appèlent *Aederfuglen* ; il jouit dans ces endroits de toute la sureté que les loix ont établie en sa faveur, et d'où il résulte un avantage réel pour les habitans ; mais il n'en est pas de même dans la partie méridionale de l'île où on le tue à coup de fusil (§ 88). Cet oiseau se plait principalement dans les îles d'Holm, d'Akranaes, Leyraar-Ey, Alptenaes et autres, qui sont situées au dehors du Myrar ; c'est là qu'ils font leurs pontes et leurs couvées. Il y a une petite île dans le Mirar, en dehors de Knararnaes, qui n'est que rochers. Les habitans des environs y transportent du foin et de la mousse, afin que cet animal, qui est très-délicat de son naturel, puisse s'en procurer facilement pour construire son nid. Il y a long-temps que cette habitude existe ; mais autrefois c'était plutôt pour attirer ces oiseaux. D'ailleurs, c'est toujours dans les îles de Hval, qui sont de la jurisdiction de Borgarfiord, que ces oiseaux sont les plus abondans.

Lunda, le Macareux.

§ 335. Le *Lunda* des Islandais, que nous

nommons le macareux (1), est si abondant dans l'île de Geirholm, que l'on ne peut presque pas faire un pas, sans marcher sur un nid. Les anciens habitans de ce district, tiraient un très-grand avantage de ces oiseaux, mais ceux d'aujourd'hui ne s'entendent nullement à le prendre. Nous nous réservons de parler de l'industrie et des facultés du macareux, lorsque nous en serons à l'article de Brendefiord, où ils passent le plus abondamment après que leurs petits ont acquis assez de force, et où les habitans attrapent vieux et jeunes dont ils tirent beaucoup de profit. Les Islandais les appèlent communément *Præst*, qui signifie prêtre, et cela tant à cause de leur voix, que par rapport à leur couleur. La curiosité nous engagea à faire un voyage dans l'île de Geirholm : elle est si éscarpée de tous les côtés, que l'on est obligé d'y monter par des cordes, les moutons que l'on veut

(1) On en trouve des descriptions dans le *Feroa referata*, par *Lucas Debes*, et dans *Hill.* (*History of animals P.* 5).

y faire paître, et en général, tout ce que l'on veut y transporter ; et il en est de même lorsqu'on desire en faire descendre quelque chose. Les habitans de l'île sont au fait d'escalader ces rochers escarpées, sans aucun aide; mais tout autre n'y parvient que par le secours de cordes qu'on lui tend du haut des rochers. Cette île est très-anciennement connue, puisque leur *Holmveria-Saga* en fait mention, et rapporte, qu'un certain *Hoerdur*, homme d'une naissance distinguée ayant été mis hors de la loi avec plusieurs autres, y prit avec eux son asile; ce qui leur avait fait donner le nom d'*Holmsveriar*. Cette bande ayant un abri, où il était impossible de se saisir d'eux, devint bientôt la terreur de tout le continent, qui était à la proximité de l'île ; elle y commettait toutes sortes de brigandages, et ce n'a été que par ruse, que l'on parvint à détruire cette horde de voleurs et à les massacrer.

Espèce particulière de Pélican.

§. 336. On rencontre ici une espèce

particulière de pélican (1), que les habitans nomment *Hafsula*, ou *Sula* (2). Il paraît que c'est le pélican de la quatrième espèce, dont parle M. de *Linnée*, ou le fou de *Bassan*, ou celui de la sixième espèce, qu'il appèle le pêcheur (3); on remarque cependant une diversité parmi les trois espèces dont nous venons de parler. Nous n'avons pu nous procurer aucune certitude, sur la différence de couleur que l'on dit exister entre le mâle et la femelle; mais nous ne doutons pas que cette différence n'existe entre les vieux et jeunes pélicans. Le *Anser Bassanus congener* de *Catesby* ressemble parfaitement à celui-ci, quant à sa conformation, à son industrie et ses facultés, mais la couleur de son plumage est absolument différente. On croirait au premier coup d'œil, que son cou et même tout son plumage, à l'exception cependant de l'extrémité de ses aîles, sont parfaitement

---

(1) *Pelecanus cinereo albus, cauda cunei formi, rostro serrato, remigibus primoribus apice nigris.*

(2) *Pelecanus Linnæi (Syst. Nat. 65).*

(3) *Piscator.*

blancs ; mais lorsqu'on le voit à proximité, on trouve que sa couleur est d'un verd jaunâtre. C'est dans la partie méridionale de l'île, que cet oiseau se plaît le plus : il s'y rend communément vers les premiers jours du printemps. On ne peut cependant pas déterminer au juste l'époque de son passage, puisqu'il ne se règle lui même que sur le passage du hareng et d'autres poissons de petites espèces, qui s'approche par troupes, des rivages. Ces premiers poissons sont toujours une annonce certaine de la prochaine arrivée de la merluche, ce qui fait que les pêcheurs regardent le *Hafsula* comme un oiseau de bonne augure, puisqu'il est l'avant-courrier de leur temps de pêche. Au printemps, lors de l'arrivée de harengs, on voit ces oiseaux suivre par troupes, ces poissons, qui se jètent dans le golfe d'Hval. En parlant ici des harengs, nous n'entendons pas parler simplement du hareng ordinaire, que les Islandais appèlent Havsild, et qui ne vient pas tous les ans ; mais nous comprenons avec, toutes les espèces de petites baleines, ou clupéoides, et autres. Nous ne

citerons ici, que celle que les Islandais nomment *Kopsild* (1), et une autre, qu'ils appèlent *Lodunseld* (2). C'est alors qu'on fait la chasse à ces pélicans : on s'y prend de deux manières à Akranaes. 1°. Dans les nuits du printemps, lorsqu'il dort, flotant sur les eaux de la mer, la tête sous l'aîle, et mouvant continuellement les pattes pour tenir l'équilibre. Les étrangers qui viennent en Islande ne voyent pas sans étonnement et admiration, ces masses rondes floter au gré des eaux et du vent, n'étant pas possible de deviner ce que c'est, à moins que l'on ne s'en approche de très-près, ce que l'on peut faire, pourvu que l'on ne fasse pas de bruit, attendu qu'étant bien rassasié, et outre cela fatigué de ses travaux de la journée, il dort du plus profond sommeil. La nature lui a aussi donné l'instinct de ne choisir pour dormir, que des places où il ne soit pas gêné pour floter. Les habitans se mettent pendant la nuit dans des canots, ayant

(1) *Clupea lata quadrunnicalis.*

(2) *Clupea villosa foetens.*

soin de ramer avec beaucoup de douceur; pour ne point éveiller ces oiseaux. Arrivés près d'eux, ils les assomment avec un bâton, et leur tordent ensuite le cou pour les achever. On ne doute pas que pour parvenir à eux, ils ne soient obligés de ramer, tantôt en avant et tantôt en arrière. Après que la chasse est terminée, ou si elle ne réussit pas à leur gré, ils se mettent à pêcher avant que de s'en retourner. L'autre manière de faire la chasse à cet oiseau, c'est de le guèter, lorsqu'il poursuit le hareng, parce que cet oiseau s'élève beaucoup au dessus de l'eau, pour découvrir le poisson, ce qui ne lui est pas difficile ayant la vue très-perçante. Dès qu'ils voyent un amas de poissons, ils se précipitent dans la mer, quelquefois au nombre de cent, avec la vîtesse d'une flèche lancée par son arc. Lorsque ceci arrive près du rivage où les eaux sont basses, il y en a communément quelques-uns qui donnent contre un rocher, et se tuent. On distingue aisément ceux-ci, en les voyant floter sur la surface de l'eau. Les autres au contraire plongent assez profondément pour se mettre

entre deux eaux, et y avaler autant de poissons qu'ils peuvent en manger, de manière que lorsqu'ils reviennent sur l'eau, on les voit lourds, paresseux, et presqu'incapables de voler. Tandis qu'ils sont entre deux eaux, les chasseurs se hâtent d'avancer avec leurs canots, sans craindre de les effaroucher, car ces oiseaux se trouvant affamés, et étant très-voraces de leur naturel, en s'élançant des airs, viennent se plonger tout près de ces bateaux. On les guète alors, au moment qu'ils reviennent sur l'eau, et les assomme, comme nous avons dit, à coups de bâtons. Les habitans se procurent par ces oiseaux, quantité de plumes : ils en mangent la viande, qui est grasse et compacte, mais elle est en même temps huileuse. Ces pélicans se tiennent principalement où ils font leurs couvées ; à Fugleskiaer, six milles sud de Reikenaes et sur le Sulu Klettur qui est un rocher des îles de Westmann.

§ 337. Il y a dans la jurisdiction de Borgarfiord beaucoup de mouettes blanches

de la plus grosse espèce (1). Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet oiseau, c'est de le voir s'éloigner à une très-grande distance des côtes, où il se tient habituellement, pour venir dans ces cantons. Il y a une île dans l'Hitardal, à quatre milles de la mer, située au haut d'une montagne dans l'intérieur du lac d'eau d'Hitarvatn, qui fait époque dans l'histoire d'Islande. Le prevôt *John Haldarson* y fit semer de l'angélique au commencement de ce siècle. La culture de cette plante y attire tous les ans les mouettes et les canards à duvet, qui y viennent faire leurs pontes et leurs couvées de préférence à tout autre endroit, puisque les petits buissons, que forme cette plante, mettent leurs nids à l'abri des pluies et des ouragans. La mouette, hardie et forte de son naturel, garantit non seulement son nid, mais encore celui du canard à duvet de toutes les attaques du corbeau et d'une autre mouette d'espèce

(1) *Larus Albus (maximus) dorso et alis superius nigris. Linn. Syst. Nat.* 69. 3.

différente

différente (1), que les Islandais nomment *Kiaveu*. On sait que dans tout autre endroit, les mouettes ne sont pas aussi favorables aux canards à duvet qu'ici, parce qu'elles n'aiment pas que leurs nids soient trop à la proximité des leurs. Ce qu'il y a encore de plus remarquable dans cet oiseau, c'est son agilité et principalement sa force, puis qu'il ose attaquer les plus gros saumons lorsqu'ils remontent dans les rivières. La Thveraa (§ 164.) leur est la plus favorable pour faire la chasse à ces poissons, parce qu'il y a des places où elle est si basse en été, que les saumons, ne pouvant les traverser à la nage, se voyent obligés de les franchir au saut par l'aide de leurs nageoires. La mouette saisit ce moment pour percer, de son bec, le ventre au saumon à l'endroit où les clavicules s'unissent. Cette blessure quoique légère en apparence ôte au poisson la faculté de se servir de ses nageoires, et, lui enlevant en même temps toutes ses forces,

(1) *Larus rectricibus duabus intermediis longissimis. Syst. Nat.* 69. 6.

il périt bientôt après. Il se pourrait cependant aussi que le coup de bec qu'il reçoit, lui attaque le cœur, qui se trouve à la proximité de la place où l'oiseau le blesse. La mouette fait aussi la chasse à une espèce d'alouette de mer (1), dont nous parlerons ailleurs.

§ 338. Le *Therna* ou *Kriia* des Islandais, qui est une hirondelle de mer (2), se rend régulièrement tous les étés dans les îles dont nous avons parlé; c'est dans celle de Leyraar que l'on en voit cependant le plus. Ce petit oiseau est d'une hardiesse étonnante, il se jète avec effronterie à la figure de ceux qui approche de ses œufs ou de ses petits; mais aussi sa témérité lui coute souvent la vie.

§ 339. Le *Kieldu-Svin* des Islandais est une espèce de vanneau (3). Quoique nous

---

(1) *Cyclopterius.*

(2) *Sterna alba, capite supra nigro, rostro et pedibus rubris, cauda sorcipata rectricibus duabus extimis longissimis, albo nigroque dimidiatis.*

(3) *Tringa rostro brevi nigro tota dilate cinerea.*

ne puissions pas donner une description parfaite de cet oiseau, nous allons rapporter ce que l'on en raconte de surprenant et de fabuleux dans ce pays, quoique d'ailleurs on soit obligé de convenir qu'il a des qualités que l'on ne rencontre dans aucun autre oiseau. On dit, par exemple de lui, qu'il tient de la nature du ver, et que lorsqu'il est poursuivi, il se retire dans la terre quelque compacte et dure qu'elle soit. D'autres ajoutent qu'il a de très-grandes vertus, principalement pour le sortilège; nous nous imaginons que ce n'est que sa rareté, qui peut avoir donné lieu à ces préjugés. Ce que l'on peut dire de certain du *Kieldu-Svin*, c'est qu'il existe dans quelques endroits de l'Islande, et communément près des thermes chauds, ou à la proximité des sources, des ruisseaux et des marais. Ne pouvant pas voler, il se tient à terre dans des trous ou petites cavités, et lorsqu'on en rencontre, ce qui arrive assez fréquemment, on les perd tout aussitôt de vue, dans la campagne même la plus rase. Il a des recoins et de petits souterrains cachés en terre, où il se met à l'abri, et il est impossible

de le découvrir : c'est sans doute ce qui a donné lieu à toutes les fables que l'on débite. En hiver il se tient communément dans la terre, choisissant un terrain qui ne gèle point ; il cherche au contraire à en trouver un qui soit chaud et ouvert. On en rencontre assez fréquemment à Reykholt près du presbytère et du therme chaud qui est dans le voisinage : il y devient quelquefois la proie des chats. Malgré toutes les peines que nous nous sommes données, nous n'avons pas pû nous en procurer un. Il y a nombre d'années que M. *Biarne Povelsen*, un de nos voyageurs, a eu occasion d'en voir un qu'il observa avec beaucoup d'attention. Nous avons aussi eu occasion de parler de cet oiseau avec différentes personnes qui en ont attrapé, et qui nous ont communiqué leurs observations ; ces personnes sont dignes de foi. La grosseur et conformation du *Kieldu-Svin*, sont à peu près les mêmes que celles du *Selningen*. Sa couleur est grise ; ses plumes sont très-molles et ses membres très-souples.

Poissons et Pêche.

La Pêche en général.

§ 349. C'est au Akranaes et au Myrar que se fait la plus forte pêche, quoiqu'il n'y ait point d'habitations de pêcheurs dans ce dernier endroit. On y suit pour pêcher la même mode qu'à Kialarnaes (§ 92 et 95); et l'on y prend aussi les mêmes poissons. En automne on ne prend à Akranaes, pour ainsi dire que des soles (§ 97), et on se sert pour cette pêche de petits canots, parce que l'on ne s'écarte pas beaucoup du rivage. Au printemps, au contraire, comme la plûpart des cantons pêchent dans leurs propres parages, ils prennent de gros canots à contenir quatre jusqu'à six hommes. On prend assez fréquemment au Myrar de grosses soles et des raies, ainsi que de la merluche qui est très-forte. Les paysans ou pêcheurs de ces parages n'ont que des petits canots dont ils se servent au printemps et en automne; dans les autres saisons ils se rendent vers les glaciers qui sont à l'ouest (§ 281).

Pêche du Hareng.

§ 341. Le nom de Sildarmanna donné anciennement à la route pratiquée entre Halsar-Vegur et Sildarmanna-Gaulur, et qui signifie route des pêcheurs de harengs, a fait croire dans des temps plus reculés, que c'était dans le Hvalfiord que l'on pêchait jadis ce poisson; mais on n'en rencontre aucunes indices dans les historiens du pays. Nous ne nions cependant pas que cela ne fut très-possible, d'autant qu'il n'y a pas d'endroit plus commode que ce golfe, et que les Islandais devaient être instruits nécessairement dans cette pêche, puisque la plûpart étaient des navigateurs, et qu'ils faisaient un très-grand commerce dans la Norwège. D'ailleurs l'on pourrait très-bien établir cette pêche à Akranaes; car, quoique le hareng de mer n'y remonte pas tous les ans, il s'y en trouve cependant une telle quantité, lorsque cela arrive, que les eaux les jètent par tas sur le rivage, et qu'on pourrait les pêcher, dans la mer même, par sceaux. Des autres espèces, on en pêche

régulièrement tous les ans, de la manière que nous venons de dire (§ 336).

Péche du Saumon.

§ 342. Nous avons déjà dit quelque chose ailleurs, du saumon, de ses différentes espèces et des rivières du Borgarfiord où il remonte (§ 91 et 162). Le Norder-aa est le seul endroit où il faille réunir beaucoup de bras pour la pêche de ce poisson, dont le produit se partage entre les pêcheurs et les pauvres qui viennent y assister. Cette pêche a lieu en été, dans le voisinage de la cure de Stafholt, où il y a un fond uni, et où le cours des eaux n'est pas trop fort. On fait connaître d'avance le jour qu'elle doit se faire, et il s'y trouve alors des centaines et quelquefois plus de personnes. On choisit un endroit où les eaux soient basses; on forme là une digue en pierres, laissant néanmoins assez d'ouverture pour que le cours des eaux ne soit pas interrompu. Cette digue forme deux bras qui partent du rivage, et vont se joindre en ligne diagonale dans le milieu de la rivière, et s'y

terminer en un angle aigu, où se trouve la petite ouverture dont nous avons parlé. Après que la digue se trouve ainsi établie, ils étendent un ou plusieurs filets en travers de la rivière. Deux hommes à cheval tiennent les extrémités du filet, et d'autres, qui sont pareillement à cheval, suivent. Ils laissent aller leurs chevaux à la nage, ce qui épouvante tellement les saumons, que dans leur fuite, ils n'osent ni fanchir le filet en sautant, ni chercher à se glisser en dessous. D'un autre côté, le rivage est garni de monde qui jète des pierres dans l'eau, ce qui effarouche encore davantage le poisson, de manière qu'il n'a plus qu'à aller se jeter dans l'angle et se faire prendre dans les filets. La pêche se partage ensuite entre les propriétaires des filets et du territoire. Ceux qui sont venus pour aider, et de même les pauvres, reçoivent pareillement une certaine rétribution en poissons. Dans le Gliufuraa (§ 166), on ne peut point prendre le saumon aux filets, par rapport à la rapidité du courant et aux grosses pierres qui obstruent le lit de la rivière, lorsqu'elles se détachent en hiver des montagnes par les

chûtes d'eau et le brisement des glaces. Les habitans du voisinage qui viennent y pêcher, se servent en conséquence de longues perches, au bout desquelles est une pique en fer, semblable à celles dont on fait usage pour prendre les anguilles ; ils percent les saumons avec ces piques, et les tirent ensuite de l'eau. Pour l'attirer dans un même lieu, on cherche de loin à l'effaroucher. La peur le porte à fuir et à aller se cacher la tête entre deux pierres, où il se croit être en sûreté : il se tient là immobile, et on l'approche comme on veut. On pratique ce même mode dans plusieurs autres rivières qui se trouvent embarrassées de pierres, comme le Ghiufur-aa.

Péche du Saumon, dans la Hvitaa.

§ 343. Ce qui prouve que l'on pêchait autrefois quantité de saumons dans la Hvitaa, c'est qu'en 1648 un nommé *Jean Mum*, négociant de Hambourg, avait obtenu, par privilège du Roi, la pêche du saumon dans l'embouchure de cette rivière, à condition qu'il s'entendrait la dessus avec les préposés

ou magistrats du pays. *Mum*, à son arrivée ; leur présenta son privilège; ils y acquiescèrent, sous les clauses cependant qu'il n'empiéterait point sur les pêches voisines, et qu'il n'obstruerait point l'embouchure de la rivière, ce qui empêcherait le saumon d'y remonter, et qui serait entièrement contraire aux anciennes lois du pays. *Mum*, après leur avoir objecté que le privilège qu'il avait obtenu du Roi, portait qu'il avait le droit de prendre tous les saumons qui se présenteraient pour remonter dans la Hvitaa, fit mettre son bâtiment en dehors, et fit construire un pilotis en travers de l'embouchure, dans lequel il fit tendre des filets. Il parvint de cette manière à prendre en très-peu de temps une telle quantité de saumons, que son bâtiment en avait pleine cargaison. Il ne lui eût fallu que peu de voyages pareils pour s'enrichir ; mais les habitans, et principalement ceux de Norderaa et de Grimsaa portèrent des plaintes; on détruisit le pilotis, et il ne fut plus question de *Mum*, ni de son privilège.

Sioreidur.

§ 344. Le *Sioreidur* est une espèce de truites (1) qui viennent abondamment dans le Hvalfiord, et qui se répandent jusqu'au Midsand et même plus loin. Les habitans de cette contrée pourraient tirer un très-grand avantage de ce beau poisson, s'ils voulaient se servir de tirasses, qu'ils jèteraient à la mer à la proximité des golfes; mais il faudrait en même temps qu'ils choisissent les endroits où le fond est noir. C'est le mode que l'on pratique dans plusieurs endroits de la partie septentrionale de l'île.

Moules.

§ 345. On trouve dans l'intérieur du Hvalfiord, ainsi qu'à Akranaes et au Myrar, les mêmes espèces de moules, dont nous avons parlé dans la description du district de Kiosar (§ 95). On y rencontre la pectinite (2) avec l'animal vivant, elle est dans le fond de la

(1) *Trutta tota* (*Klenii Ichthyol*).

(2) *Pectines*.

mer hors du rivage, et dans les mêmes places, où on les tire de la terre (§ 239), dans ces deux autres parages. On trouve aussi hors de l'eau et dans les coquilles, de presque toutes les espèces d'escargots que l'on rencontre à différens endroits, cette espèce de cancre (1) que nous avons vu ailleurs. Ils sont de diverses grosseurs, cela dépend de leur vieillesse. Ce qui prouve que cette espèce de cancre n'est point produit par les moules, mais qu'il vient s'insinuer dans les coquilles, c'est qu'il passe d'une coquille à une autre à mesure qu'il grossit. On pêche à Akranaes quantité de moules de l'espèce ordinaire. Il est rare que les habitans en mangent, mais ils s'en servent d'appât pour mettre aux hameçons.

ANCIENS ET NOUVEAUX CHANGEMENS OPÉRÉS DANS LA NATURE DU PAYS.

Anciens états des Foréts.

§ 346. Nous avons dit qu'il existait jadis

(1) *Cancelli Eremitaei, Cancer Bernhardus, chela dextra majore*, ou ce que M. *de Linnée* nomme *Diogenes* dans son *System. Nat.*

des forêts dans la jurisdiction de Kiosar, et qu'à présent l'on n'en voit pas les moindres traces; les preuves que nous en avons données, sont plus que suffisantes. Ce qu'on lit dans le *Ladnama Saga* et l'*Egil-Skallagr-Saga*, *cap.* 21 du district de Borgarfiord, et principalement du Myrar, n'est pas moins remarquable. Ces annales disent que toute l'étendue du pays, jusques sur la montagne, était garnie de bois. Pour preuve de ceci, elles allèguent que *Skalagrim* y avait établi une forge en fer. C'est d'ailleurs la constitution actuelle du sol qui donne le plus d'authenticité à ce qui a été dit sur les forêts qui existaient jadis dans le pays, puisqu'on trouve dans la tourbe que l'on exploite ici, ainsi qu'à Kialarnaes, de gros morceaux de bois pourri (§ 105). On en voit encore des débris dans les petites monticules qui existent dans les terrains marécageux, particulièrement des morceaux de bouleau (1), que l'on arrache facilement avec les mains (§ 257). On emploie cette espèce de bouleau à faire

(1) *Betula procumbens.*

du charbon et à des perches pour soutenir les meûles de foin. A examiner l'espèce de terre que l'on rencontre à présent à une assez forte profondeur au Myrar, et qui n'est qu'une fange, on ne dirait pas qu'il ait pu exister ici des bois; mais il reste à savoir si le sol a toujours été de même, et s'il en est autrement, il reste à décider comment un tel changement a pu s'opérer. Nous sommes d'avis qu'il n'était pas tel dans les temps qu'il y avait ici des bois, comme le disent les anciens historiens, et que le terrain se trouvant entrelacé par les racines des arbres, devait avoir plus de consistance, et que d'année en année il se formait plus de terre par la chûte des feuilles, ce qui lui donnait plus de solidité. D'ailleurs le nom que l'on donne à cette portion de pays, fait voir qu'il y a eu de tout temps des Myrar ou marais; et en second lieu, l'expérience nous prouve que les arbres et principalement le bouleau, croissent très-bien dans des fonds humides et marécageux. En conséquence il y a lieu de présumer que la première et principale cause de la destruction des bois dans ce pays, vient des habitans

qui les ont laissé dépérir, et qui les ont même dévastés. Ce *Skallagrim* dont nous avons parlé, a été peut-être le premier qui a travaillé à leur ruine, puisque l'on sait par tradition qu'il employait une énorme quantité de bois à ses forges, et qu'il faisait abattre indistinctement les plus beaux arbres. Les charbonniers et tant d'autres ont ensuite marché sur ses traces, en abattant tous les jeunes arbres, et ne laissant exister que les vieux qui finissaient par pourrir sur tronc (§ 260), s'imaginant que les jeunes arbres donnent un charbon plus dur et plus compacte, quoiqu'ils n'en ayent peut-être jamais fait l'essai, puisque l'on sait que les matières qui procurent cette espèce de résineux et cette solidité aux jeunes arbres, se consument et s'évaporent en fumée, de manière qu'il ne reste que le charbon comme dans les vieux arbres que l'on employe à cet usage. Outre cela, on use moins de feu, et on a moins de peine avec les vieux arbres, qu'avec les jeunes. C'est ce qu'observaient les premiers habitans de ce pays, et suivaient exactement leur *Fauskagrœfs*, qui était chez

eux la coutume qu'ils avaient adoptée, de n'employer au chauffage et au charbon que des arbres pourris et les racines qu'ils tiraient de terre (1). Il est certain que le bois pourri ne fournit pas autant de chaleur que le bois vert; mais il est tout aussi propre à faire du charbon : nous ajouterons aussi que les Islandais ne brûlent point de bouleau. Nous observerons qu'en parlant de bois pourri, nous n'entendons point par-là ce bois qui commence à être vermoulu, qui se broye entre les doigts et tombe en poussière; mais nous comprenons simplement par-là, le bois des arbres qui ne verdissent plus, mais qui conservent malgré cela leur forme et leur dureté, du moins en plus grande partie. Dans le voyage que nous fîmes au Vester-Jockel ou glacier occidental, nous eûmes occasion de voir dans l'île de Stadarhroun quelques restes d'une forêt semblable, dont les arbres étaient tombés en pourriture. Nous y vîmes aussi, dans une belle campagne, quantité de bouleaux d'une hauteur extraordinaire, sans feuillage, et

(1) *Landnama-Saga. Part. 5. cap. 5.*

dépouillés

dépouillés en plus grande partie de leurs écorces et branchages. Les habitans de cette contrée racontent qu'il y a cinquante ans que cette forêt était une des plus belles que l'on put voir dans le pays; qu'il n'y avait pas même sa pareille : que les arbres y étaient d'une superbe venue et bien droits, conséquemment très-propres à la charpente, à faire des outils et à différens autres emplois. Nous vîmes la même chose sur le Kiolfiaelde, et principalement dans les vallons herbeux, lorsque nous fûmes dans la partie nord de l'île, où l'on ne trouve aujourd'hui que des entassemens de pierres et de sable, à l'exception de quelques morceaux de bois blanc, pourri. On rencontre néanmoins encore à l'entrée du vallon où il croît un peu d'herbe, de la bruyère, des saules et quelques bouquets de bouleau.

Agriculture.

§ 347. Nous avons vu (§ 346) par ce que rapporte leurs *Landnama* et *Eigil-Sagas*, que *Skalagrim*, peu après l'année 900, cultivait des grains dans la partie sud du Myrar,

dans le voisinage de l'Hitraa, d'où cet endroit a reçu le nom d'*Akrar*, qui signifie champs. On y voit encore l'église du lieu avec quelques petites habitations de paysans. C'est dommage que, vû le grand nombre de contrées en Islande, où l'on voit, à n'en pas douter, qu'il y a eu des champs à grains, on ne puisse découvrir quelle était l'espèce de grains que les anciens habitans y semaient, ni quelle était la quantité de semailles qu'ils employaient, ni le rapport de leurs récoltes. On ne peut pas nier qu'ils n'ayent été agriculteurs ; mais comme il n'y avait que certains propriétaires qui ensemençaient çà et là quelques portions de terrain, on ne saurait dire si la récolte suffisait pour nourrir tout le pays. La métairie de Reykholt est le seul endroit dans l'intérieur du Breedefiord, dont l'auteur du *Sturlunga-Saga* (1 *B.*, *cap.* 13) parle aussi avantageusement, en disant que les semailles réussissaient toujours, et que l'on pouvait en tout temps se procurer des farines fraîches dont les habitans se faisaient un régal. Cet historien ne fixe pas précisément le lieu où se faisaient ces ensemençages,

mais il paraît que c'était près de la métairie où le terrain conservait toujours beaucoup de chaleur par rapport aux feux souterrains, puisqu'il existe ici des sources chaudes et des veines d'eau de même nature, dont les vapeurs communiquent en été aux plantes une humidité fertilisante, et les garantit en hiver, du froid. L'auteur d'un ouvrage latin, ayant pour titre *Speculum regale*, confirme l'opinion que l'on vient d'émettre sur l'agriculture des anciens Islandais. En parlant de cette île, et principalement du Groenland, il dit que l'on y ensemençait réellement des grains, mais que ce n'étaient que les personnes riches et de quelque considération qui s'en occupaient, et cela par curiosité. Quoiqu'il en soit, il paraît certain qu'il venait des grains dans plusieurs endroits de l'Islande, et que l'on y en cultive encore, et qu'ils y deviendraient très-beaux, en choisissant une terre propre, et y donnant les soins nécessaires. supposons même que la récolte manquât les premières années, il ne faudrait point perdre pour cela tout espoir de réussite. Il y en a qui ont encore une opinion différente de la

culture du grain en Islande, et elle n'est pas entièrement dépourvue de vraisemblance. Ils disent que c'était un blé sauvage qui venait autrefois dans cette île, et ce qu'on lit dans plusieurs passages de l'histoire du pays, paraît le confirmer. Tous ceux qui connaissent l'Islande, savent que dans la plûpart des endroits où il y avait autrefois des champs, on ne rencontre plus qu'un terrain sableux, où il croît beaucoup de blé sauvage (1), que l'on appèle dans le pays, *Melur*. Nous terminerons cet article en disant, que malgré toutes les preuves contradictoires qu'on a, que l'on cultivait autrefois des grains en Islande, cela ne peut cependant pas s'étendre à l'île entière.

Changement opéré dans la Hvitaa.

§ 348. On lit dans Landnama-Saga que le cours de cette rivière a été changé et détourné d'une manière surnaturelle. Ces annales

(1) *Arundo foliorum lateribus convolutis, acumine pungente* (*Fl. Lapp.* 43.), qui est le *Gramen spicatum secalinum maritimum, spica lungiore* de *Tournefort.*

disent d'abord, qu'un individu ayant avec son voisin une discussion au sujet de bornes de limites, fit vœu d'embrasser le christianisme, s'il parvenait à gagner son procès, et qu'aussitôt la rivière changea son cours. Ces mêmes annales rapportent ailleurs, qu'un nommé *Thorerin*, homme de considération, mis hors la loi pour avoir commis un meurtre, vint construire un fortin près de l'église d'Aas; que pour y parvenir, il lui fallait détourner le cours du fleuve, ce qui lui donna beaucoup de peines et de travail. Cet endroit est une forte éminence constituée de masses de laves qui y ont formé des rochers des deux côtés (§ 211), entourée outre cela d'autres rochers plus considérables, où on voit des traces évidentes que ces pierres se trouvaient lavées par une chûte d'eaux continue. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que cet endroit a douze pieds de plus d'élévation que la surface actuelle de l'eau au-dessus de la cascade. A peine le site a-t-il permis de digues les eaux et de les faire monter à plus de hauteur. Ce qu'il y a de plus apparent et de plus croyable dans le changement du cours de la

Hvitaa qui a eu lieu, c'est que ses eaux coulaient autrefois sur cette éminence, et que, où se fait actuellement la cascade, il y a des rochers qui obstruent le passage: que ce nommé *Thorerin* a trouvé moyen de débarrasser ces rochers, ou d'y faire une trouée. On n'a d'ailleurs aucune connaissance que, dans la suite des temps, les feux souterrains ayent fait action sur ce terrain; et les annales dont nous venons de parler, disent positivement que l'incendie volcanique dont on voit encore des traces, a eu lieu avant que le pays ne fut peuplé.

Description de la Caverne de Sourther.

§. 349. Il existe beaucoup de cavernes en Islande : celle que l'on appèle Sourther *(Sourtshellir)*, est la plus grande et la plus connue. Elle est en même temps la plus remarquable, tant par la forme qu'elle a reçue, que par les détails que nous en donne l'histoire ancienne et moderne du pays.

§ 350. Si l'on voulait en croire le *Landnama Saga*, son nom lui vient d'un énorme géant, appelé *Sourtour*, qu'on dit l'avoir habitée. On voit dans ces mêmes monumens de l'histoire ancienne de l'Islande, que les habitans ajoutaient vraiment foi à cette fable. On y lit, qu'un poëte, nommé *Thorvald*, se transporta un jour à cette caverne, pour y réciter devant la porte du géant, des vers qu'il avait fait en son honneur. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que le nom de *Sourtour* ou *Svartour*, qui signifie noir, vient de l'espèce et couleur des rochers où se trouve la caverne. On lui donne le nom d'*Hellirin Sourtour* dans d'anciens manuscrits qui ont du mérite, et le *Stourlounga Saga*, *tom.* 5, *chap.* 46, vient à l'appui de cette dénomination qui signifie caverne noire.

§ 351. Il n'y a pas à douter que cet antre n'ait été habité; mais par qui ? par des vagabonds qui fuyaient la peine qu'ils avaient encourue par leurs crimes. Ce qui le prouve, c'est sa situation, et en second

lieu, l'anecdote suivante; et c'est sans doute ce qui a donné lieu à l'idée fabuleuse que l'on a du Sourther. Il est dit dans le *Landnama-Saga* et l'*Holmveria-Saga*, que dans le dixième siècle une bande de voleurs s'y était réfugiée : c'est de-là que l'on avait donné le nom d'*Hellismaend* à cette troupe de scélérats. Plusieurs d'eux avaient fui de Geirsholm (§ 335). Ils avaient ici un repaire assuré, car personne n'osait approcher de cet antre; et lorsqu'ils en sortaient pour aller commettre leurs brigandages, ils trouvaient d'un côté des villages qui abondaient en vivres, et de l'autre, la lande d'Arnavatn, où l'on mettait en tout temps des troupeaux de moutons et de bœufs en pâture. Un jour, on parvint néanmoins à les surprendre par ruse; on leur coupa la retraite, et ils furent enveloppés dans un petit vallon, à qui l'on a donné ensuite le nom d'*Oumsaatour* (embuscade). On fait plusieurs autres histoires sur de pareilles bandes de voleurs, qui ont eu successivement leur repaire dans cette caverne, mais pas un seul écrivain n'en fait mention. Les fables que l'on débite,

et l'antre lui-même, par sa nature, ont fait une telle impression sur l'esprit du peuple, que personne n'ose y entrer, de peur des esprits et des fantômes.

§ 352. Nos voyageurs de retour des glaciers de Geitland se transportèrent à cette caverne remarquable. M. *Olafsen* y était déjà allé en 1750, mais il n'avait pu pénétrer assez avant, faute de torches et autres choses nécessaires. Les paysans du canton firent leur possible pour les détourner de leur projet, en les menaçant comme l'on avait fait au Aradal, ou Aurédal, qu'ils n'en reviendraient pas, attendu que les esprits qui habitent ces lieux déserts et souterrains, ne voyent pas volontiers qu'on vienne les importuner dans leur retraite, et qu'ils ne manquent pas de punir les curieux, soit en les ensorcelant de manière à ne plus retrouver leur route, ou en les épouvantant, pour les empêcher de parvenir à leur but, ou même en leur ôtant la vie. Ces contes ne firent que stimuler leur curiosité.

§ 353. Cette caverne est située au sud

de la lande d'Arnavatn. Le pays qui l'environne, présente un terrain bouleversé par les feux souterrains. On ne voit qu'une seule prairie, qui forme plaine près de son entrée: elle est connue sous le nom de Fougleyrar, ou Hellisfitiar. La caverne et ses autres environs, consistent en rochers de laves, fondues en masses, et mises à découvert long-temps avant que le pays n'eut été habité. On voit à la coulée de laves, que l'éruption s'est faite dans le glacier de Geitland, ou dans les rochers qui sont derrière lui; et que cette même coulée de laves a pris son cours entre le glacier et une autre montagne appelée Eryksnypa. Qu'elle s'est séparée ensuite en deux bras, dont l'un s'est répandu en de-çà de Galmanstounga, à travers le Geitland, vers la forêt d'Housafeld, et l'autre à l'ouest, vers Hvitaa et Hvitaasidé. Toute cette étendue de pays présente un tableau frappant, et l'on peut même dire, extraordinaire, de l'action des feux souterrains. On voit d'une part de fortes masses de rochers détachés; là, on apperçoit des couches parfaitement horizontales, de

pierres fondues et moulées en toutes sortes de formes et figures. On découvre, tantôt de larges crevasses, des ouvertures et des antres voûtés, dans les rochers. On remarque principalement trois de ces cavernes, situées à un quart de mille, sud du Sourther. On donne à la première, le nom de Wudgeymer par rapport à sa grandeur, tant en long qu'en largeur. La seconde s'appèle Fornourettour, parce qu'elle était autrefois une place très-commode pour rassembler les moutons qu'on envoyait dans les pâturages. Cette caverne est très-longue, mais son entrée très-étroite, suffisante néanmoins pour y faire entrer commodément les moutons, qui se dispersent de-là dans la caverne qui forme la seconde distribution de l'antre; cette seconde distribution est assez vaste pour contenir deux milles bêtes à laine. La troisième caverne est en apparence la plus vaste, ou au moins celle qui a le plus de longueur. Ce qui peut le prouver, c'est qu'elle reçoit un bras de la rivière de Nordling, lors de son débordement. Après que ses eaux s'y sont assemblées, elle les

éconduit à un quart de mille, par des canaux souterrains.

§ 354. Pour parvenir au Sourther, on passe sud-sud-est de la chaussée, sur la masse, ou montagne de laves, qui était il n'y a pas long-temps en fusion, puisqu'il y a des places où, quoiqu'elle ne soit pas ouverte, on remarque que les feux souterrains agissent encore. On y rencontre plusieurs monticules creuses, dans son intérieur. On voit dans le milieu de cette montagne, une voûte éboulée, ou pour mieux dire, un grand canal d'environ trente pieds de profondeur. Il est très-inégal, et son lit est rempli de pierres éboulées. Il peut avoir quatre-vingts pieds de long. On trouve à son extrémité une ouverture sombre, qui est la véritable entrée de la caverne ténébreuse, qui file du nord-ouest au sud-est. Elle conserve dans son principe, son élévation, c'est-à-dire trente à trente-six pieds de hauteur. sa largeur est de cinquante à cinquante-quatre pieds. Son sol, ou plancher, est inégal et va

tantôt en montant, tantôt en descendant. Ses parois sont de même; ils conservent néanmoins un distance égale entr'eux. On s'apperçoit en avançant, que la caverne tourne au sud; elle se porte ensuite au sud-ouest, et à l'ouest, à mesure qu'elle diminue de sa largeur.

§ 355. Nos voyageurs allumèrent une torche en entrant dans la caverne. Ils s'en étaient pourvus en partant de Copenhague. Les mêches étaient bien enduites de cire et couvertes ensuite d'un épais contour de poix-résine, afin de mieux résister au grand courant d'air que l'on éprouve dans cette caverne, et ne pas être éteinte par les eaux qui dégoutent par-tout de la voûte. Le premier voyage que M. *Olafsen* avait fait pour visiter cet antre, leur avaient fait prendre cette précaution. La marche était ce qu'il y avait de plus pénible et de plus dangereux, par rapport à l'inégalité du sol qui est semé de grosses pierres, à la chûte desquelles l'on est toujours exposé, puisqu'il s'en détache tous les ans. La voûte de la caverne a à-peu-

près la même inégalité, ce qui provient en partie des causes que nous venons d'alléguer, et en partie des stalactites qui s'y attachent. Le toît est plein de crevasses qui s'étendent en long et en large, et donnent cours à la filtration des eaux.

§ 356. Il y a dans cette caverne des stalactites de diverses grosseurs. Les plus considérables ont trois pouces de long sur deux pouces et demi de diamêtre dans leur bâse. La fusion leur a donné la même forme qu'aux pierres de lave, et elles sont composées de la même matière. Elles ont néanmoins un peu plus de finesse et sont revêtues à l'extérieur, d'un vernis rouge ou couleur de cendre. Leur intérieur est plus ou moins poreux, ou plus ou moins compacte, ce qui vient du plus ou moins d'action que le feu a eu sur elles.

§ 357. Ce sont les parois de la caverne qui font le plus d'effet. Ils sont tapissés d'un vernis qui figure des carreaux horizontals séparés par des bordures en relief. Ce vernis est formé d'une matière vîtreuse très-fine,

mais opaque. Il y a des places où il est noir; mais on le voit d'ordinaire d'une couleur verdâtre et semblable à celui dont on se sert pour les poteries de terre.

§ 358. Ce vernis et les stalactites dont nous venons de parler, sont une preuve certaine des effets des feux souterrains. La lave en fusion a passé comme un ruisseau par ce canal. C'est vers les parois et le plafond de la caverne qu'elle a commencé à se refroidir. C'est cette coulée de lave qui a donné à la caverne la forme qu'elle a, et qu'elle lui a fait prendre à son gré, au moyen de son cours; et c'est par cette même fusion ou coulée que ses parois ont été enduits de ce vernis métallique alkalin, en fondant, au moyen de la chaleur ascendante, la croûte intérieure de la caverne, dans les parties où le feu donnait de plus près. C'est enfin par ces mêmes effets que se sont formés les stalactites dont nous avons fait mention.

§ 359. Après que l'on est parvenu à une certaine distance dans la caverne, on apperçoit de loin le jour qui perce par un trou ou

lucarne qui s'est formé dans son toît. Passé cette ouverture, où l'antre commence à reprendre son obscurité, on voit des deux côtés, à six ou huit pieds d'élévation, les entrées de deux autres cavernes. Les habitans du pays les appèlent *Basaar*, parce que la curiosité y attire la plûpart des étrangers qui viennent dans cette contrée. Nos voyageurs montèrent dans celle qui est à droite. Ils y virent deux autres antres séparés l'un de l'autre par une même cloison, où il y a un trou assez grand à pouvoir s'y couler. L'un de ces antres est étroit et a peu d'étendue. Le premier est en revanche le double aussi vaste; l'on apperçoit un peu de jour à son entrée, et il a assez d'élévation pour pouvoir s'y tenir debout. On lui donne trente pieds de longueur, son plafond forme voûte; son plancher est assez uni, rougeâtre, et fait pente vers l'entrée. MM. *Olafsen* et *Povelsen* y trouvèrent de gros os de bœuf, qu'ils regardèrent comme des restes de l'antiquité, parce qu'ils étaient amollis et friables, quoiqu'ils n'eussent été exposés ni à l'eau, ni au vent, ni aux injures du temps. Ils y remarquèrent en même temps

quelques

quelques pierres des champs, de forme cubique, d'une autre nature que celle dont est composée le rocher de Sourther. Il est vraisemblable qu'elles y ont été apportées pour servir de foyer, puisqu'elles étaient encore placées de manière à faire croire qu'elles n'ont été employées qu'à cet usage.

§ 360. Après avoir examiné ces antres, nos voyageurs en sortirent et se portèrent vers la grande caverne qui est presqu'en face. Il faut grimper presque tout aussi haut pour y entrer. Elle est d'ailleurs plus vaste, mais en même temps plus hideuse et toute obscure. En y entrant, on croirait ne voir qu'une simple cavité; mais lorsque l'on passe dans l'intérieur, on découvre en face de l'entrée, une petite cloison ou espèce de colonne, qui ne s'étend néanmoins pas très-avant dans la caverne. C'est une espèce de galerie qui est en dehors de cette caverne, à qui l'on a donné autrefois le nom de VIIGAT (Fortin). On voit d'un côté une muraille ou espèce de rempart construit en pierres de laves, que l'on y a transportées. Le STOURLONGA-SAGA,

Vol. 5. *chap.* 46. , présente cette place comme l'endroit le plus sûr pour se mettre à l'abri de toute attaque; parce que celui qui s'y réfugie découvre tout ce qui vient à lui, et peut empêcher que l'on y escalade. Au lieu que l'agresseur est obligé d'y arriver dans les ténèbres et ne peut y parvenir si celui qui est en haut ne le souffre.

§ 361 A dix pas à-peu-près de la montée, on découvre une élévation de deux pieds et demi, qui s'étend à trente-six pieds sur quatorze de largeur. Elle présente dans son milieu, un sentier de deux pieds de large. Elle est précisément en face de l'entrée, de manière que l'on ne peut percer plus avant dans la caverne à moins que de l'escalader. Elle est constituée de pierres de lave en forme carrée, qui y ont été apportées du dehors. On voit à n'en pas douter, que c'était là la retraite des criminels fugitifs, dont il a été parlé. Le plancher est couvert d'un sable noir très-fin, sur lequel ils étendaient des peaux de moutons non apprêtées, ce qui leur servait de coucher. Il était de grandeur à ce que vingt

personnes pussent s'y ranger commodément, pourvu qu'elles se plaçassent en travers et non en long.

§ 362. Nos voyageurs trouvèrent près de ce coucher un gros tas d'os de moutons et de bœufs, amoncelés et formant un rond de douze pieds. Ils avaient conservé leur forme et couleur naturelles; mais en en prenant dans la main, ils les trouvèrent si amollis, qu'ils tombaient en morceaux, et l'on pouvait les broyer dans les doigts. Ils enlevèrent la couche supérieure de cet amoncellement, et, parvenus à celle du fond, ils la trouvèrent en poussière. Les os qui l'avaient formée, ressemblaient à des pois cuits, dont on a égouté l'eau. Cette poussière était encore humide, et avait quelque chose de glutineux. On voyait que les eaux à moële s'étaient séparés en deux dans leur longueur, par la pourriture.

§. 363. M^rs. *Olafsen* et *Povelsen* espéraient de rencontrer quelques autres restes de l'antiquité; mais leur espérance et leurs recherches furent vaines. Toutes les cavernes

et autres endroits du pays avaient sans doute été fouillés avec soin par les anciens Islandais, principalement du temps des *Stourloungues*, où ils étaient en grande disette d'armes, malgré le besoin qu'ils en avaient. Le *Stourlounga-Saga*, au lieu cité du § 361, nous dit en parlant de la caverne de Sourther, que *Stourla Sigvatson* en partit dans une certaine occasion à la tête d'une troupe nombreuse. Nos voyageurs ne trouvèrent à la place où était le coucher dont on a parlé, qu'un seul petit outil qui n'était qu'à demi ouvragé. Il avait cinq pouces à cinq pouces et demi de long, et formait un carlet assez proprement travaillé. Son extrémité supérieure était forée de deux trous, mais l'inférieure n'avait pas été finie. Il y a apparence qu'il servait d'aiguille à ceux qui avaient habité cet antre, avec laquelle ils cousaient les peaux de moutons et les haillons qui leur servait de vêtemens. Ils n'y virent aucunes traces de foyer que quelques pierres ou pavés taillés carrément. Ils avaient été rougis par l'action du feu, mais l'on n'appercevait ni charbons ni cendres. Il y aurait lieu de croire

qu'ils préféraient de faire leur manger dans les grand trous, dont il a été mention, ce qui leur était plus commode et les garantissait de la fumée qui n'avait aucune issue.

§ 364. Ils pénétrèrent ensuite plus avant, pour parvenir dans le cœur de la caverne. Elle s'étrécit beaucoup vers son extrémité, et n'a tout au plus qu'un pied d'élévation et encore moins de largeur. L'antre appelé caverne du fortin, a en total cinquante toises de long. Sa plus forte largeur est d'une à quatre toises; il en est de même de sa hauteur. Elle est si étroite et si basse dans le milieu, que l'on ne peut y passer qu'à genoux, et l'on croirait être déja à son extrémité; mais elle reprend ensuite la forme qu'elle avait avant. Vers l'endroit où elle devient si étroite, le plancher va en montant et fait ensuite pente à une certaine distance. Parvenu au bas de ce talus, on trouve un petit lac d'eau douce, dont le fond était gelé. Nos voyageurs le traversèrent avec de l'eau jusqu'aux genoux. Ce plancher de glace est uni, un peu ondé

et a une couleur rouge. La voûte de la caverne est chargée de stalactites (§ 356 et 358). On peut hardiment les nommer ainsi, quoiqu'elles ne soient ni transparentes, ni formées comme les stalactites ordinaires, par la filtration des eaux qui se fait goute à goute. Elles sont en même temps d'une matière plus fine (§ 356.) et d'une forme différente. Elles ressemblent à des bouchons de glace très-déliés ou à des cierges; elles sont rondes et de l'épaisseur de deux à trois lignes au plus. Leur longueur est de quatre pieds à quatre pieds trois pouces. Leur extérieur est vernissé et d'un vert grisaille foncé, et le dedans est poreux et assez léger. On rencontre de ces stalactites fondus en bien des endroits de la caverne, et cela où le jour donne un peu, et où la couche intérieure de la voûte n'a pas souffert d'éboulement; mais la caverne a tant d'élévation et les murs sont si droits qu'il n'y a pas moyen d'y parvenir.

§ 365. M. *Olafsen* et son compagnon donnent à ces dernières le nom de cavernes de traverse, parce qu'elles se courbent un

peu vers leur extremité; elles partent d'ailleurs en direction de la caverne de Sourther. L'antre, dit la caverne du fortin, est situé au nord-ouest, se dirigeant au nord, et l'autre prend du nord-ouest vers l'ouest. Il parait constant que ces cavernes ont été formées par la fonte ou dissolution des pierres. Le grand canal s'étant trouvé bouché pendant quelque temps, et le feu n'ayant pas trouvé d'issue, a porté son action sur les côtés et fondu les terres et les pierres qui étaient le plus dissolvables. Mais avant que le feu ait pu percer et trouver une issue, le grand canal a eu jour et le feu a cessé de porter son action plus avant dans les cavernes des côtés. On s'en assure complètement en examinant la pente que le plancher a prise de l'intérieur de la grande caverne de Sourther jusqu'à l'entrée des autres (§ 359). Le passage étroit que l'on rencontre, prouve d'un autre côté, que le feu n'a pas agi avec la même action sur les roches qui s'y trouvaient, ni pu les réduire aussi facilement qu'ailleurs, sans doute, parce qu'elles se

sont trouvées d'une nature plus dure et plus résistible (§ 364).

§ 366. Sortis de la caverne du Fortin, nos voyageurs pénétrèrent plus avant dans le Sourther. Ils trouvèrent une route pénible par rapport aux rochers qui s'étaient détachés du haut, et aux eaux amassées dans les places intermédiaires, obligés de marcher à quatre pattes et mouillés du haut et du bas, tant par le filtrement des eaux qui se faisaient de la voûte, que par celles qui baignaient la plancher. Il y avait de ces rochers détachés qui passaient cinq pieds six pouces en hauteur. Après bien des peines pour avancer, ils apperçurent enfin quelques rayons de lumière qui pénétraient par une ouverture qui s'était faite dans le toît. Arrivés à cette lucarne, ils trouvèrent au-dessus un tas de neiges et de glaces qui s'y étaient conservées depuis l'hiver. Ils poursuivirent leur chemin, et parvenus à une assez forte distance, ils apperçurent dans le lointain, la troisième lucarne. Mais avant d'y arriver, ils trouvèrent

une muraille qui partageait la caverne en deux parties égales. Cette muraille se trouvait au-dessous de l'ouverture ; mais elle s'était écroulée avec une partie de la voûte. La caverne se partage ensuite en deux bras ou galeries. Ils passèrent d'abord dans celle qui est à gauche ; elle va tout au plus à vingt pas, et a, par ce moyen, beaucoup moins d'extension que celle qui est sur la droite. On voit d'ailleurs dans toutes les deux, l'action du feu qui les a arrondies dans leur intérieur. La galerie de la gauche devient si étroite du haut, qu'ils furent obligés de se mettre à genoux. Ils s'apperçurent alors d'une exhalaison fétide poussée par l'air qui partait des canaux souterrains. L'odeur était infecte, semblable à celle des terres pourries des marais : heureusement ils ne furent pas incommodés de cet air méphytique.

§ 367. Ils passèrent ensuite dans la galerie de la droite, où la caverne reprend sa grandeur. Ils y trouvèrent un lac d'eau douce qui intercepte entièrement le passage. L'un de nos voyageurs était déjà parvenu en 1750

jusqu'à ce lac (§ 354). Il avait trouvé son fond glacé tout comme il était au moment où ils s'y trouvèrent ensemble; mais ses eaux étaient trop hautes pour qu'on eut osé le traverser. Il avait sondé trois pieds d'eau sur le bord du lac, ce qui lui avait fait présumer avec raison que le milieu devait avoir trop de profondeur. Il en était autrement lors de ce second voyage. Les glaces du fond étaient bien plus épaisses: elles formaient même deux planchers l'un au-dessus de l'autre. Par ce moyen il n'y avait qu'un pied d'eau, et ils le traversèrent facilement, en côtoyant la muraille dont on a parlé plus haut.

§ 368. Après avoir vaincu toutes les difficultés de cette entreprise, ils avancèrent sans peine dans l'autre partie de la caverne. Le plancher était uni, et on n'y rencontrait point de ces chûtes de pierres et de rochers; mais ils s'appercevaient que le terrain prenait de plus en plus pente, et que la caverne se courbait en même temps au sud-sud-ouest. On voyait ici aussi peu de stalactites que de ce vernis qui couvre ailleurs les parois. Cela

prouve que la matière terro-aqueuse qui les forme, s'y trouvait plus grossière et en bien moindre quantité.

§ 369. L'air devenait très-froid et condensé, et l'obscurité augmentait tellement, qu'ils firent trois à quatre cens pas sans appercevoir aucune lueur de lumière. Ils découvrirent ensuite la quatrième et dernière lucarne de la voûte, qui leur fit d'autant plus de plaisir, qu'elle leur procurait un air frais et une montée commode pour sortir de la caverne à leur retour.

§ 370. L'air est le même à mesure que l'on va plus avant et que l'on rentre dans l'obscurité; mais il devient ensuite plus épais et plus condensé. Le plancher décline aussi davantage en pente. L'obscurité augmente après cela de manière que, nonobstant la forte lumière que répandaient les torches dont ils étaient pourvus, ils ne voyaient qu'à deux ou trois pas devant eux. Ils s'apperçurent alors en avançant, que l'air épais qui leur tombait sur la figure, leur résistait. Cela ne

venait que du grand degré de froid dont ils virent l'effet aux murs, qui, depuis la voûte jusqu'au plancher, étaient couverts d'une glace épaisse, et chargés de longs et larges bouchons. Le plancher était glacé de même : il y avait cependant moyen d'y marcher sans risque de glisser, parce que la glace était couverte d'un pouce de terre humide très-fine et brunâtre, qui s'y décharge à travers le toît de la caverne par la filtration des eaux.

§ 371. Ce que l'on y voit de plus remarquable, ce sont des figures régulières à cinq et à sept angles liées aux bouchons de glace dont nous venons de parler. Ces figures pentagônes et heptagônes ressemblent beaucoup à celles que l'on observe au second estomac (1) des animaux qui ruminent. Il n'y a pas de doute que ce ne soit l'air froid et comprimé qui ait formé ces figures dans la glace. Elles se trouvaient non sur la superficie, mais dans l'intérieur même des glacons qui étaient lisses et transparens.

(1) *Aqualiculus*, *an præcipue Reticulum*.

§ 372. Nos voyageurs crurent alors être parvenus aussi avant qu'il fut possible; après avoir néanmoins essayé d'aller un peu plus loin, ils s'apperçurent que l'air devenait moins condensé, et que le sol commençait à remonter. Ils ne virent en même temps plus de glace, et leurs torches donnaient plus de clarté. La filtration des eaux du toît ne se faisait plus que par un léger suintement ou par très-petites goutes. Elle avait cependant entraîné avec elle une telle quantité de cette terre dont nous avons parlé au (§ 369), et le plancher en était tellement couvert, qu'il y avait de quoi se fatiguer en marchant. On y enfonçait jusqu'à la cheville, et on avait de la peine à relever le pied, par rapport à sa tenacité. Ils rencontrèrent enfin un ancien amoncellement de pierres, qu'on voyait y avoir été entassées avec soin. Ils trouvèrent, pas loin de-là, un morceau de bois de bouleau brisé en deux. Il avait conservé sa texture et sa forme, mais en le prenant dans les mains il tomba en poussière. Cela prouve qu'il y a au moins deux cens ans qu'il y a eu du monde dans cette caverne. Mais il était moins aisé de

comprendre d'où l'on avait tiré les pierres qui composent l'entassement dont nous venons de parler, puisqu'il n'y en a pas dans le voisinage, et que de la dernière ouverture, ou caverne dont il a été mention, il y avait trop loin, et le chemin était trop pénible pour qu'on ait pu les transporter de-là.

§ 373. Nos voyageurs parvinrent enfin à résoudre ce problême en pénétrant toujours plus avant dans la caverne. Arrivés à deux cents pas de cet amas de pierres, ils se virent à l'extrêmité du Sourther, parce qu'il devient si étroit, qu'il n'y a pas moyen d'aller plus loin. Les galeries étroites, ou petits passages d'air, ont été bouchés par les laves que les feux souterrains ont vomis. Ils y trouvèrent un amas de ces mêmes laves, et c'est de-là que l'on en avait transportées, pour former cet amoncellement, dont l'origine vient de nous occuper. N'ayant plus rien à examiner, M^rs^. *Olafsen* et *Povelsen* retournèrent vers le tas de pierres, sur lequel ils en entassèrent de nouvelles. En mémoire de

ce qu'ils avaient pénétré aussi avant dans ces souterrains ténébreux, ils eurent soin d'appliquer leurs cachets avec des cires rouge et noire, sur les pierres, ou laves qui formaient la sommité de cet entassement. Ils y déposèrent en même temps deux pièces de monnaie danoise, en argent, afin de prouver à ceux à qui il prendrait envie de faire le même voyage, qu'ils ne seront pas les premiers qui auront exécuté un projet, que l'on pourrait peut-être traiter de témérité.

§ 374. Nos voyageurs songèrent à sortir du Sourther; mais ils eurent soin en s'en retournant, de le mesurer en observant un pas égal. Ils en prirent dans l'intérieur le toisé au pas, depuis l'endroit d'où ils partaient, jusqu'à la lucarne la plus prochaine par où ils sortirent de cet antre, en escaladant sur les rochers qui forment son toît. Arrivés là, ils mesurèrent à la chaine, depuis la lucarne jusqu'à l'entrée du Sourther, ce qu'ils n'auraient pas pu pratiquer dans l'intérieur par rapport aux rochers détachés qui couvrent le sol et le rendent trop inégal. Ils trouvèrent

par leur calcul, que la caverne a dans toute sa longueur huit cent trente-neuf toises. Le calcul au contraire qu'avait fait M. *Olafsen* en 1750, lorsqu'il était venu visiter le Sourther, comprenait un plus grand nombre de toises depuis l'entrée de la caverne jusqu'au lac dont on a parlé au (§ 367.) Cette erreur venait sans doute en partie des petites courbures que forme la caverne; mais principalement de la quantité de détours que l'on est obligé de faire entre les rochers qui ôtent la possibilité de suivre la route en direction.

§ 375. Cette caverne remarquable est la plus grande de celles que M^rs^. *Olafsen* et *Povelsen* eurent occasion de voir dans leur voyage en Islande. Il y en a plusieurs autres qui passent pour avoir plus d'étendue, mais comme tout ce que l'on en dit, n'est fondé sur aucun principe, on nous permettra d'en douter. L'extension du Sourther est bien assez considérable pour croire qu'elle surpasse celle des autres. On peut dire d'ailleurs, que c'est la caverne la plus unie, qui a le plus de largeur

largeur et la direction la plus droite. Elle est un tableau bien remarquable, et en même temps une preuve bien authentique de l'action des feux souterrains. Elle présente sur-tout, sous ses croûtes terreuses, les canaux qui ont servi aux coulées dans les fontes qui ont eu lieu. Elle montre aussi, quoiqu'en petit, avec quelle facilité ces feux peuvent décomposer et fondre les terres et les pierres, et les entraîner avec la matière mise en fusion et qui prend son cours à leur proximité. Nos voyageurs mirent cinq heures à visiter cette caverne.

§ 376. Quoique les eaux minérales acidules d'Hitardal ne soient point connues à présent dans le pays, et que sa source ne soit pas remarquable, nous nous croyons obligés d'en parler, puisque ce sont les meilleures qui existent en Islande. Elles sont aussi fortes que la bierre la plus spiritueuse, de manière que l'on se grise en en buvant trop. Il ne faut cependant pas confondre ces eaux minérales dont nous parlons, avec celles de Raudamell-Kelda, situées à quelques milles d'ici, mais dans une autre jurisdiction, lesquelles

surpassent encore celles-ci en qualité; et pour ce qui est de l'étendue de leur bassin, elles n'étourdissent et n'enivrent point comme les autres. Ceci pourrait peut-être éclaircir ce que nous dit un jour M^r. le doyen *Vigsus Jonsen*, en nous montrant des eaux minérales situées à peu de distance de son presbytère, au pied de la petite montagne de Roedkule, lesquelles ont un goût acidule, mais beaucoup moins sensible que celle que l'on appèle dans le pays, source de bierre. Pour en venir à notre objet, ce digne prêtre nous raconta que les eaux de cette source étaient autrefois bien plus acidules, quoiqu'elles ne fussent pas mises au nombre des sources de cette nature. Il y avait encore une autre source de ce genre, mais elle a été bouleversée par imprudence. Celle-ci est située à quelque peu de distance d'Elgestad, métairie qui est à un quart de mille du presbytère. M. *Jonsen* nous dit en même temps, que si quelqu'un eût mangé de la soupe faite avec de cette eau, il serait devenu tout noir; nous n'y voyons rien d'étonnant, puisque la plûpart de ces eaux sont martiales, vitrioliques,

et qu'elles deviennent noires du moment que l'on y ajoute quelque chose de stiptique. Les habitans de ce pays faisaient de la soupe au mouton en y ajoutant du petit lait, ou bien ils y mettaient de l'oseille ; mais ils sont revenus de leur erreur, depuis qu'ils en connaissent l'effet. L'auteur de l'ouvrage *Speculum regale*, dont nous avons parlé plus haut, dit qu'il faut boire les eaux minérales sur le lieu, si l'on veut en ressentir les effets, et qu'étant transportées, elles perdent leur goût et leur force. Nous convenons qu'il n'a pas tout à fait tort, puisqu'il est vrai que cela arrive lorsqu'on n'a pas soin de boucher le vase où on les met avant qu'elles puissent s'évaporer. Ces eaux minérales acidules contiennent pour l'ordinaire des particules volatiles de vitriol qui s'évaporent facilement, principalement à la chaleur (1). Au sortir du Sourthellir, nous songeâmes à prendre quelque peu de repos avant que de nous porter plus loin, et à mettre en ordre tout ce qui nous restait à dire sur d'autres

(1) *Vallerii Hydrologia.* § 25. 1. 1.

observations que nous avions faites, et que nous n'avions pas eu le temps de rédiger.

DÉTAILS INTÉRESSANS EN PLUSIEURS GENRES.

Forges du Myrar.

§ 377. Nous avons déjà dit (§ 228), qu'il y a une assez grande quantité de fer dans le Myrar; mais l'on n'a à présent que très-peu de détails sur les anciennes forges de cette contrée, à l'exception de ce que rapporte leur *Eigils-Saga*, *cap.* 21 du célèbre *Skalagrim*; il faut rayer cependant de ce passage, un trait fabuleux : il est dit, que ce même homme était parvenu, en plongeant dans la mer, à se procurer une pierre d'une grosseur énorme, que l'on fait voir par curiosité à tous les étrangers qui viennent à Roedenœs, où demeurait ce *Skalagrim*, à peu de distance de Borg. On voit d'ailleurs beaucoup de traces d'une forge, ce qui fait que l'on a d'autant moins sujet de douter qu'elle ait existé. D'un autre côté, M. *Landebech*, conseiller d'état de sa majesté

danoise, nous donne, dans son ouvrage intitulé *Norsk Bergvœrk hist.* (histoire des mines du nord), des preuves authentiques des connaissances que possédaient les anciens peuples du nord, et conséquemment les premiers habitans de l'Islande, dans la préparation du fer.

Inscriptions Anciennes.

§ 378. Il est étonnant que l'on ne rencontre pas d'avantage d'inscriptions anciennes en Islande; on y voit même très-peu de ces monumens, quoique ce peuple fut fort exacte à noter les traits remarquables qui pouvait faire époque dans son histoire, et même à en composer des tableaux. On serait tenté de croire que ces inscriptions n'étaient pas en usage chez eux, au lieu que les Suédois en possèdent beaucoup, parmi lesquels il s'en trouve que l'on regarde comme très-anciennes.

§ 379. Celle qui existe à Borg dans le Myrar, est la plus ancienne du pays, et il paraît qu'elle est en même temps la seule

qui date de loin. Elle est gravée sur une pierre que l'on a transportée ici, de Baula; cette pierre est une pièce de cette roche de la nature du basalte, dont nous avons parlé plus haut : elle est placée dans le cimetière du lieu. L'un de nous s'y est transporté exprès pour la voir, et en prendre lecture; un de nos amis nous en a ensuite communiqué copie. Les caractères sont tellement élimés, que l'on a de la peine à les reconnaitre; outre cela, la pierre se trouve brisée en trois morceaux. La principale de ces inscriptions présente une grande simplicité : elle est en gros caractères runiques. Voici ce qu'elle renferme : *Her lige Harl Kartan*, ce qui signifie : ci-git le brave *Charles Kartan*. La dernière lettre présente le mot *Olafsson*, en abréviation. Après celle-ci, sont placées trois lignes très-étroites, mais indéchiffrables, parce qu'elles sont élimées, et il paraît du reste que l'on n'avait gravé que les lettres initiales des mots. On a néanmoins conclu par elles, ou qu'elles signifie : *Feck Kif af saari deidi*, qui veut dire : il fut obligé de se battre, et mourut de ses blessures;

ou bien, *Firi svik af saari deydi*, il mourut des blessures qu'il reçut d'un assassin. Ce *Kiartan* descendait paternellement du sang royal, puisque son père était *Olaf* surnommé *Pau*, par rapport à sa beauté et à sa magnificence : sa mère était propre sœur de *Myr Kiartan*, roi d'Islande. L'histoire le dépeint comme un homme parfait dans le physique, et ajoute qu'il surpassait, dans les arts qui fleurissaient dans ces temps reculés, tous ses contemporains. Il fit un voyage en Norwège, où il fut très-bien accueilli du roi *Oluf Tryggesen*, qui le convertit à la religion chrétienne. Il lui proposa de rester à sa cour, et lui offrit une des premières places de son royaume ; mais *Kiartan* préféra de retourner en Islande où, à l'instigation d'une femme de condition, il fut assassiné par quelques-uns de ses amis, près de Svinedal dans la jurisdiction de Dale. Il mourut en 1003 ou 1004, et ne succomba aux coups multipliés de ses assassins, qu'après s'être défendu très-long-temps avec un courage intrépide. Comme il n'y avait alors pas d'église qui fut plus à proximité que celle

de Borg, c'est là qu'on le transporta, et qu'il fut inhumé. Le Laxdoela-Saga (*chap.* 55 *et* 56), parle de la mort de ce prince, et donne des détails très-circonstanciés sur sa vie. *L'Oluf Triggesen-Saga*, qui sont des annales imprimées, et *Snorre Sturleson*, dans son *Norges Kauga S. S. lib.* 6, *c.* 87 *et seq.*, font aussi beaucoup mention de ce *Kiartan*.

§ 380. Il existe une autre inscription sépulcrale, en caractères runiques, dans le cimetière d'Hvams situé dans le Norderaathal : la pierre a été tirée du Baula. Sur son plan supérieur, sont gravés en gros caractères, ces mots : *Her hwiler Semundr*, qui signifient, ci-git *Semundr*. On voit sur son autre face, qui était enfoncée en terre, le nom *Gamlason*, en petits caractères. On remarque à leur élimure, et à la brièveté du sytle, que cette pierre sépulcrale doit être très-ancienne, car les inscriptions en caractères runiques, qui ont été faites dans des temps moins reculés, sont plus étendues. Le mot *Her*, s'écrit à présent *Hier*, et

Semundr ; *Smundur*. L'inscription paraît être du treizième siècle, ou même moins ancienne ; parce que dans les temps les plus reculés, on écrivait *Sun*, que l'on a ensuite écrit *Son*, ce qui est encore usité. On n'a d'ailleurs aucune indication de ce nom, cependant l'on peut croire que ce *Semundr* était un homme de quelque considération, puisqu'anciennement l'on n'était pas prodigues de pareilles inscriptions ou épitaphes.

Caractères inconnus.

§ 381. Il y a une petite caverne à peu de distance d'Hitarvatn (§ 338) : elle est dans un rocher de pierre de sable, brune, et se nomme Biarnar Hellir. On y voit quelques caractères inconnus, que personne n'a encore pu déchiffrer. Les plus savans dans cet art, tels que l'évêque *Brynjulf Svendsen*, à qui nous communiquâmes la copie que nous avions eu soin de prendre, ainsi que le professeur *Arne Magnusen*, qui avait visité lui-même cette caverne, sont tous deux

sentiment, que ces caractères ne représentent que les véritables figures magiques des temps les plus reculés. Ils sont si élimés, qu'il y a des places où l'on n'apperçoit pas même le trait. La curiosité nous a porté malgré cela à prendre le dessin de ceux qui sont le plus reconnaissables, et nous avons marqué par une petite ligne ceux qui nous ont paru totalement étrangers, et s'écarter le plus des caractères runiques, tant liés que non liés. On n'y voit en partie que des caractères isolés, et d'autres qui se trouvent assemblés, lesquels présentent des mots et des phrases en entier, et qui appartiennent sans doute à cette espèce de figures magiques, dans lesquels les anciens magiciens mettaient beaucoup de précision, si l'on en croit ce que disent certains vers de l'ancien Edda. On voit ici plusieurs autres caractères runiques, qui paraissent bien n'être pas aussi anciens; la plûpart ne signifient que des noms. Il y a un siége ou espèce de gradin taillé dans le roc, où s'asseyaient sans doute ces prétendus magiciens, lorsqu'ils venaient ici pour exercer leur art.

Église d'Hitardal.

§ 382. Les antiquités que l'on rencontre dans l'église d'Hitardal, sont à la vérité d'époques différentes, mais d'ailleurs très-anciennes. On y voit des pierres taillées de même roche que celle dont sont construits en partie, les murs de l'église : elles sont carrées, et la plûpart présentent de chaque côté, une face quadrangulaire de deux à trois aunes. Ce que l'on y voit de plus curieux, ce sont deux figures humaines taillées dans les deux pierres angulaires en dehors de l'église ; l'une de ses figures a une barbe, et l'autre n'en a point. Ce qu'il y a néanmoins de plus remarquable dans elles, se sont les détails que l'on en donne. L'une doit représenter la face d'un nommé *Baard Snœfells Aas*, géant du paganisme, très-renommé, et en même temps fameux sorcier. L'autre face doit être celle de *Hit*, sa maîtresse, qui était tout aussi renommée parmi les géants femelles ; elle demeurait à Hitardal, et c'est d'elle que cette vallée a pris son nom. Quoique les annales de Baardar

(*Baardar - Saga*), soient très-anciennes, et qu'il y ait peu d'années qu'on les ait imprimé à Holum, l'on ne peut néanmoins regarder cette anecdote que comme une fable, ou un conte fait à plaisir (§ 113), et nous rendons trop de justice aux Islandais, pour ne pas croire qu'elle paraît telle à tous ceux qui connaissent un peu l'histoire de leur pays, et qui savent distinguer le vrai d'avec le fabuleux. On ne voit d'ailleurs aucune indication d'époque ni de personnages qui ayent pu figurer avec ces deux êtres imaginaires, que dans la citation ci - dessus énoncée. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est de voir que le savant *Arngrim Jonsen* ait pu donner ces annales comme dignes de foi. Il est dit dans un autre passage encore plus ridicule, que lorsque les prêtres entreprirent de construire cette église en murs de maçonnerie, ce qui les entraînait dans de très-fortes dépenses, ils choisirent de ces femmes géants, qui étaient payennes, pour en faire les patronnes du temple, et en orner les murailles. Cette habitation fut incendiée en 1148. Il y périt soixante - dix personnes,

parmi lesquelles, *Magnus Einarson*, évêque de Skalholt. Il y a environ trente ans, qu'en construisant les fondemens d'une maison à proximité de l'église, on déterra quantité de gros charbons, et des poutres moitié brulées, que l'on regarda comme des restes de cet incendie. En 1166, M. *Klœnger*, évêque de Skalholt, bénit la métairie d'Hitardal, pour en faire un couvent, et y plaça comme abbé, un nommé *Rein*, disciple de *Jon*, évêque d'Holum. C'est sans doute à cette époque que l'on voulait construire cette église en pierres, et que l'on avait commencé à établir les fondemens en maçonnerie, puisque rien n'indique que l'on ait eu aucun projet de construction à l'époque indiquée, même avant celle que nous citons ici. M. *Klœnger* a sans doute établi ce monastère en mémoire de son prédécesseur, qui a péri misérablement; mais il n'a pas existé longtemps, et a été détruit peu d'années après sa formation, par un homme ignare et n'ayant aucune connaissance d'administration, qui vint habiter l'Hitardal, où on lui avait confié une place.

Monticule de Skegges.

§ 383. On voit encore aujourd'hui près de l'église d'Aas, succursale d'Hunsefell, une monticule appelée Skeggia-Haugr où il y avait jadis une tombe, dont on ne voit à présent que la petite coline qui était au-dessus de la terre; et c'est ce qui reste aujourd'hui à la plûpart de celles qui existaient en Islande: c'est à cause de cela qu'on ignore leur véritable position, et que l'on prend souvent des entassemens ordinaires de terres et de pierres pour des rehaussemens de tombe. Le mot de Skegge, d'où cette monticule a pris son nom, était celui d'un ancien et célèbre pirate, de qui on raconte qu'il entra avec son vaisseau dans le golfe d'Isen en Zélande; qu'arrivé là, il parvint à pénétrer dans la caverne du Roy *Rolf Kraket*, et qu'il lui vola son sabre, Il vint ensuite s'établir en Islande et demeura long-temps à Midfiord, dans la partie nord de l'île. Il mourut à Aas peu avant que le christianisme ne fut introduit dans le pays. Il est question dans l'histoire d'Islande de ce fameux sabre que

l'on appellait Skoefnung. Celui-ci passa dans la suite à *Thorkel Egolfsen*, qui en hérita par testament du fils d'*EidurSkegges*; il fut enfin perdu lors de la mort de ce *Thorkel.*

Métairie et Temple d'Idoles, dans le Reykholt-dal.

§ 384. C'est à Hofstad, dans la vallée de Reykholt, à peu de distance de la place, où sont situées l'église et la cure actuelles, qu'avait été bâti anciennement le premier temple payen : les desservans étaient des préposés au bailliage que forment les paroisses du voisinage. C'est ici qu'était la résidence d'*Illuge*, surnommé le Rouge, un des premiers conquérans du pays. En partant d'ici, il chargea *Holm-Starre* d'Akranaes du soin et de la direction de ce temple, et composa avec lui non seulement pour l'échange de tout ce qu'il possédait en meubles et immeubles, mais encore pour sa femme, nommée *Igri.* Celle-ci peu satifaite de cette échange, se pendit dans le temple, au moment que

son mari se préparait à prendre congé d'elle.

Première Église bâtie à Borg.

§ 385. C'est à Borg, dans le Myrar qu'a été construite la première églisse. *Skallagrim* et ses descendans habitèrent cet endroit pendant près de trois cens ans; on les appelait Myramœnes, et ils passaient, communément, de père en fils aux premières places du bailliage de Borgarfiord.

Les Sturlunger.

§ 386. Les *Sturlunger*, ou descendans *Avan - Sturles*, étaient dans le treizième siècle seigneurs de Borgarfiord et de plusieurs autres jurisdictions limitrophes. C'est dans ce même bailliage que vivait le célèbre historien *Snorre Sturleson*, qui passait pour l'homme le plus riche de son temps, tant par ses biens de campagne, que par ses autres revenus. Il demeurait d'abord à Borg, ensuite il vint habiter Reykholt où il fit construire quantité de belles maisons. Ayant été assassiné en 1240,

Haagen

Haagen, roi de Norwège, fit des prétentions sur les biens du défunt, comme étant Norvégien et comme ayant quitté le pays sans ordre ni permission; mais le but principal de *Haagen* était de s'ouvrir une route pour dominer sur ce pays. Bessestœd, qui appartient aujourd'hui au roi, était une des terres de *Snorre Sturleson* : c'est là où s'est tenu et se tient encore le Baillif de cette jurisdiction. On voit dans le Reykholt une éminence garnie d'herbe, seuls restes d'une maison écroulée. Une portion du cimetière se nomme *Sturlùnga - Reitur*, puisque c'est là que sont enterrés les différens membres de cette famille et quelques-uns de leurs domestiques.

Divers Établissemens, et entr'autres le Pont de la Hvitaa.

§ 387. On n'a aucune tradition des établissemens publics qui ont eu lieu du temps des *Sturlunger*, à l'exception des thermes de Snorre, dont nous avons donné la description (§ 178), et du pont de la Hvitaa,

pour l'entretien duquel les habitans étaient obligés de contribuer. C'est bien dommage qu'il n'existe plus, autant pour les habitans que pour les voyageurs ; mais il y a déjà deux cents ans, qu'on l'a laissé tomber en ruine. Il n'était construit qu'en bois ; mais il était d'une grande commodité, et l'on en tirait de grands avantages. Il était situé vers la partie orientale de Deilbar-Tunga, où le fleuve a le moins de largeur, entre Sidemul et Reykholt 1).

Vallée de Langewatn.

§388. La vallée de Langewatn présente une superbe contrée, située sur les rochers de la lande de Westerskard : elle s'étend à trois milles du sud au nord. On rencontre dans sa partie méridionale, le lac de Langewatn qui est très-poissonneux (§ 366). D'un autre côté, on voit en été, dans ses petites îles et langues de terre, quantité de cygnes. Cette contrée formait autrefois une paroisse entière, composée de beaucoup d'habitations, au lieu

(1) Voyez le *Sturlunga-Saga*, *Lib.* 6. *cap.* 36.

qu'elle n'est aujourd'hui qu'une commune où l'on met les bestiaux (§ 309). On dit assez généralement, que cette paroisse a été dévastée pendant la peste qui a régné dans le pays en 1402, 1403 et 1404. Ils ont donné à cette peste le nom de *Svarti Daudi*, quoique la maladie épidémique qui a régné en Europe en 1349, et que les Allemands ont appelé la mort noire (*Schwarze Tod*), n'est point parvenue jusqu'en Islande. Il est étonnant que cette belle contrée ne se repeuple point, quoique les habitans soient très-portés à la conserver en commune pour leurs bestiaux. En traversant cette vallée de Langewatn, nous trouvâmes les anciennes prairies tout aussi garnies et aussi fraîches que si on leur eût donné tous les ans de l'engrais. Les paysans qui habitaient jadis cette contrée, étaient tous à leur aise : occupés presqu'uniquement de leurs troupeaux et de la pêche de truites, qui leur procuraient en majeure partie leur subsistance, ils menaient une vie douce et tranquille. En 1255, on regardait la fille du prédicateur de cet endroit, comme la plus riche demoiselle de la partie occidentale de

l'île. *Thorgils Skarde* dit qu'elle épousa un homme très-distingué, de la famille des *Sturlunger*, qui était général au service du roi *Haagen*.

§ 389. Avant que de terminer la tâche que nous nous sommes imposée pour cet article, nous observerons que ce n'est pas sans étonnement que nous avons vû que personne ne s'empresse de faire reconstruire de nouvelles habitations en place de celles qui ont été dévastées, à l'exception cependant de M^r. *Brynjolf Svendsen*, évêque de ce diocèse. Ce savant, homme d'un mérite distingué, acheta, çà et là sur la côte, quelques pièces de terrain, principalement à Akranæs; il y fit bâtir, et les loua ensuite à bon compte. L'habitation située dans la vallée de Skora, et appelée Grund, en est une. On rencontre tant d'autres places en Islande, où l'on devrait bien suivre l'exemple de cet évêque, afin de repeupler le pays.

PORTS FRÉQUENTÉS.

Hvitar Os.

§ 390. Jadis les habitans de la partie méridionale de Borgarfiord venaient aborder près de Hvalfiord-Oere (§ 114). Néanmoins le vrai et principal port de ce district était celui de Svitaar, ou bien l'embouchure de la Hvitaa; nous n'avançons ici que ce que rapporte l'histoire de ce temps-là. Des bâtimens médiocres peuvent aussi y entrer pendant le flux, puisque l'on a alors seize à vingt pieds d'eau. La mer est parfaitement calme dans le port, dont le site est si commode que l'on peut y entrer de tous côtés.

Stroemfiord.

§ 391. Stroemfiord est un autre port qui a été fréquenté quelque temps. Des navigateurs danois le visitèrent en 1666, et y revinrent en 1669, 1670 et 1671. C'est ici que le professeur *Arne Magnusen* et le baillif *Povel Vidalin* avaient proposé de construire une ville, parce que le port et son entrée ont

beaucoup de profondeur, et que l'on y est parfaitement en sûreté ; d'un autre côté, parce que le site du golfe est très-commode et très-avantageux pour faire passer dans le pays tout ce que l'on desire, soit par terre soit par eau.

DISTRICT DE SNEEFIAELDS.

Sneefiaelds-Naes.

§ 392. On nommait autrefois Sneefiœlds-Naes une assez vaste étendue de pays, situé entre le Breedfiord et le Faxefiord ; mais, après que l'Islande eut passé sous la domination des rois du nord, on lui donna le nom de district de Sneefiælds-Næs. Sa partie orientale ayant été détachée, depuis quelque temps, de ses autres portions, on l'appela district d'Hnappedal. Nous traiterons néanmoins ce sujet en général, malgré ces différentes dénominations, autant pour ce qui concerne le pays que ses habitans, puisqu'ils ont conservé le même genre de vie que leurs ancêtres.

§ 393. Quoique M^r. *Eggert Olafsen* eût déjà fait quelque séjour dans cette contrée, je l'engageai à y retourner, me proposant d'être du voyage. Nous choisîmes pour cela la belle saison, c'est-à-dire, les mois de juin et de juillet.

Description du Sneefiaelds-Naes.

Son étendue.

§ 394. Cette file de rochers qui commence dans la lande de Westerkard (§ 127), et longe vers la partie occidentale de la vallée de Langewatn, jusqu'au Westerjoekkel, dans une étendue de vingt milles d'Allemagne, forme le grand Naes, qui est une espèce de promontoire, dont le district actuel a pris son nom. Le plat pays qui borde les montagnes des deux côtés, à compter de la mer jusqu'à la partie des rochers, ne conserve pas la même largeur dans l'étendue d'un mille à deux. On appèle Oendverdanœs l'angle par où perce le Westerjoekkel; mais les navigateurs lui donnent le nom de Joekkelens-Taa. La largeur du Sneefiaelds-Naes, prise

dans son entier, n'est pas aussi la même pendant trois à quatre milles. Où il est le plus large, c'est vers l'est, c'est-à-dire, depuis l'embouchure de la rivière d'Hittar jusqu'à Hvamsfiord, car on compte dix milles. Toute sa partie vers l'ouest d'Hamsfiord est nommée Thorsnœs - Thnip, dans le code des lois du pays (1).

Sa division intérieure.

§ 395. Au sud-est, le Kolbeinstade-Repp, composé de deux paroisses; il s'étend vers l'est. Le Myklaholt-Repp l'est de même de deux paroisses, en y comprenant le Raudamel et l'Eya-Repp: ces deux contrées forment le district de Hnappedal. Stade-Sveit consiste dans cinq paroisses, dont trois sont situées au sud, en dessous du glacier. Le Nœs-Repp a deux paroisses; il est situé au nord. Oeresveit n'a qu'une paroisse; mais Helgalfellosveît et Skogarstrand en ont chacun deux. On divise d'ailleurs le Sneefiaelds-Naes en huit jurisdictions, dont quatre sont situées

(1) *Thingsar B. C. 2.*

au nord et deux au midi. Ces six premières appartiennent au district de Sneefiaelds-Naes, et les deux autres à celui de Hnappedal.

Le Rivage et les Iles de ces parages.

§ 396. Les îles qui existent près des côtes ou près de Faxefiord, ne sont pas habitées, et toutes de médiocre grandeur. La côte qui file le long du district de Hnappedal se nomme Langefiœrer. Elle a quatre forts milles de l'est à l'ouest, et au-delà d'un mille en largeur, mais la mer l'inonde exactement tous les jours; elle se nomme Langefiœrer. Il y a ici un chemin qui conduit au Westerjoekkel. Il n'est praticable que quand la marée est basse, et ceux qui y passent font bien de se dépêcher avant que la marée hausse, afin de ne pas en être pris, ce qui arrive néanmoins quelquefois, lorsqu'après une marée très-basse, les flots se trouvent, lors du flux, poussés avec véhémence contre terre. La route est d'ailleurs sableuse, belle et unie, bordée de place en place par des petites élévations qui servent à indiquer le chemin : nous ne

voyons pas au surplus qu'elles puissent être de quelques avantages, si ce n'est à quelques oiseaux de rivage qui viennent y faire leurs pontes. On pêche dans l'île de Gameloère des bois de débris, que les eaux jètent sur son rivage, et dans celle d'Haffinordsoen, on récolte des foins. Celles d'Hitarnasholm, de Jorvaoer et de Tialdaoer, sont situées un peu plus haut, hors du Skagarnœs. Le Langafioerer est bordé de bancs de sables, et la mer y est dangereuse pour les navigateurs; à l'ouest de ce parage elle a un excellent fond, uni, et l'on n'y rencontre pas d'écueils. La route de Stadesveit est d'ailleurs la meilleure qui existe en Islande; elle s'étend à sept milles, y compris le Langefioerer. Ce chemin serait principalement très-bon à pratiquer en été, si ce n'était le grand nombre de rivières dont il est entrecoupé. Cette étendue de terrain est constituée de sable et de coquillages brisés, pétris avec de l'argile et de la poussière. On ne voit pas d'autres îles au nord, que Melraikoer, dans le Grunderfiord, située en dehors du port. Nous ne comprenons pas ici celles qui sont de l'Helgafells-Sveit. L'île dont

nous venons de parler en dernier, dépend de la cure de Setberg, c'est ce qui fait que les navigateurs la nomment Prœstens-Eyland, qui veut dire, île du Prédicateur. On y fait d'excellentes récoltes en foin, parce que le terrain y reçoit tous les ans un engrais par la fiente des oiseaux qui viennent y faire leurs pontes et leurs couvées, qui sont principalement le canard à duvet et le merle de mer; joint à cela qu'il se trouve baigné par les eaux de la mer. Il y a beaucoup d'îles dépendantes de l'Helgafells-Sveit et du Skagarstrand, desquelles on tire de grands avantages. Il y en a quelques-unes d'habitées; les autres procurent des oiseaux, des œufs et du duvet. Les plus connues sont l'Ageroe, le Soerlaater, le Thormodsoe, Sellon, Kidoee, Meltakeoe, Fageroe, Arnoe, Bilsoe, Skoroe, Rifgindinger; mais la principale, en ce qui concerne les récoltes en foin, la chasse aux oiseaux, leurs œufs et leurs plumes, est celle de Brokoeé, et pour ce qui regarde la pêche, ce sont celles d'Ellidoeé et d'Hoskuldsoeé, où demeurent quelques familles; elles sont, outre cela, fréquentés par des pêcheurs de la terre ferme.

Constitution des Montagnes en général.

§ 397. Les montagnes dont nous avons parlé sont composées de rochers très-hauts, et escarpés des côtés, ils s'avancent tellement dans de certains endroits, qu'ils sont comme suspendus au-dessus du pays plat. La partie extérieure du terrain, qui fait face aux rochers, est garnie d'herbe, mais la partie supérieure est couverte de pierres et de décombres, qui se détachent de certains endroits et font beaucoup de dommages; ceci forme moitié de la hauteur de la montagne; mais on ne peut pas découvrir distinctement sa couche de ce point là, au lieu qu'étant sur sa cîme on voit clairement qu'elles sont la plûpart des montagnes régulières, qui consistent en beaucoup de gradins ou étages; elles sont néanmoins de différentes hauteurs (§ 4). On voit s'élever entre celles-ci, d'autres montagnes irrégulières, qui se terminent communément en pics, au lieu que les cîmes des premières sont plates. Les montagnes régulières s'inclinent obliquement vers le nord-ouest, et s'élèvent au contraire

sud sud-ouest, ce qui fait paraître les rochers de la partie méridionale de Sneefiaelds-Naes plus hauts que ceux de la partie septentrionale, où ils s'étendent peu-à-peu en remontant, accompagnés de côteaux et de vallons, à l'exception néanmoins de quelques-uns. Nous observerons cependant que le plat pays est plus bas ici que de l'autre côté.

Hauteur de ces Montagnes.

§ 398. Ces montagnes ont communément trois à quatre cents toises de hauteur, à l'exception du glacier occidental (*Westerjoekel*) et quelques autres, et particulièrement des petites montagnes qui avoisinent les villages, et qui ne peuvent être prises en considération.

Leur constitution.

§ 399. La matière dont ces montagnes régulières sont composées, est la roche ordinaire, constituée ou mastiquées en plus grande partie de sable et d'ochre de fer, et mêlées intérieurement de quartz et de petits cristaux

de montagne (§ 23). Il est bien rare de rencontrer ici des pierres mêlées de mica. On trouve néanmoins assez communément, entre les filons, une couche de pierre de sable, d'un brun-clair, d'un grain fin et peu compacte, et il existe subitement en-dessous les rochers qui ont beaucoup de consistance, une autre couche de pierre qui ressemble beaucoup à la sanguine, mais qui n'est en elle même qu'une argile durcie qui contient du fer.

§ 400. On met parmi les montagnes de premier ordre, celle de Fagreskow-Fiœld, située en deçà d'Hitaraa (§ 128.), et principalement le Westerjoekkel et le Draapehlid-Fiœld. Nous en traiterons séparement, par ce que chacune a certaines particularités qui lui sont propres.

Montagne d'Enne.

§ 401. On découvre le long de la côte, entre le port d'Olufsvig et Revet, une montagne très-haute et très-escarpée, qui présente sur le devant une façade ronde, ce qui

lui a fait donner le nom d'Enne qui veut dire le front. Les vagues viennent se briser à son pied, ce qui fait que les voyageurs ne peuvent continuer leur route lorsque la marée est haute, et qu'ils sont obligés d'attendre qu'elle soit tombée, et que le chemin soit redevenu praticable. L'Enne est constituée en plus grande partie d'une argile de mer, bleue (1), durcie et pétrie intérieurement avec des pierres élimées par les eaux, avec des scories de fer et des débris de pierre-ponce. C'est principalement par les grosses masses de pierres qui se détachent annuellement de la montagne, et se précipitent sur le rivage, du côté où elle présente sa façade, que l'on voit comment ce même rivage a varié dans ce qu'il était anciennement, et à quelle hauteur les eaux de la mer s'élevaient lorsque la montagne a été totalement bouleversée, ou qu'elle a pris une forme tout à fait différente. Ces masses de pierres sont de même nature que la montagne même. Ce sont elles qui rendent la route très-dangereuse. La montagne

(1) *Argilla maris cœrulea, an Plastica communis.*

comporte dans son élévation perpendiculaire, cinq cents toises mesure du Danemarc. C'est sur son sommet, dans la partie où les rochers forment façade, que les poules d'eau de la grosse espèce viennent déposer leurs œufs.

Bulands-Hœfde.

§ 402. Bulands-Hœfde est un autre promontoire assez connu ; il est presqu'aussi haut que l'Enne, très-rapide et rempli de crevasses. Les corneilles et autres oiseaux de mer se tiennent volontiers sur sa couche inférieure qui est très-escarpée, au lieu que les poules d'eau, de l'espèce dont nous venons de parler, cherchent volontiers le sommet de la montagne. A deux cents toises à peu près de son élévation existe un chemin très-connu et renommé dans le pays par rapport aux dangers que l'on y court : il est très-étroit, et son terrain si peu solide à cause des rochers qui s'en détachent, qu'il arrive qu'hommes et animaux périssent misérablement en tombant d'une hauteur aussi prodigieuse

avec

avec les terres et pierres qui s'éboulent, lorsque deux voyageurs se rencontrent face à face, dans les endroits où ce chemin, ou, pour mieux dire, sentier a le moins de largeur, il est impossible qu'ils puissent passer l'un à côté de l'autre ; aussi lorsqu'on entend de loin que quelqu'un approche, on a soin de crier pour l'avertir d'arrêter à une place où la largeur du sentier permette à deux hommes de passer l'un à côté de l'autre. S'ils n'avaient pas soin de se prévenir en criant, ils risqueraient de se trouverpour ainsi dire nez à nez, avant que de s'appercevoir, à cause des nombreuses éminences ou monticules séparées les unes des autres, qui existent le long des rochers. La montagne de Buland se présente beaucoup mieux ici que dans les autres points : elle y a plus de régularité. On voit par les masses qui sont éboulées dans sa partie orientale, que son sommet est constitué de la même roche que l'Enne, si ce n'est que l'argile durcie du Buland est noire.

Le Kirkjufell et le Stœd.

§ 403. Les navigateurs donnent le nom de

pain de sucre et de cercueil (*Sukkertoppen* et *Liigkisten*) aux deux montagnes de Kirkjufell et de Stœd, située à proximité l'une de l'autre vers la partie occidentale de Gundarfiord : elles sont en revanche séparées des autres, principalement du Buland. La dernière est dans sa construction bien conforme au sobriquet qu'on lui donne, parce qu'elle s'étend en long, qu'elle a une élévation médiocre, que son sommet est plat et uni, qu'elle est coupée à ses deux extrémités en lignes diagonales, et qu'enfin elle présente quelques couches de rochers formant des parallèles, dont elle se trouve encadrée, et qui forment, principalement vers le golfe, des moulures pareilles à celles que l'on voit aux tombes.

§ 404. Celle que l'on nomme pain de sucre, est très-étroite, et son sommet se termine en pointe, à peu près semblable à une pyramide carrée. Elle a trois cents toises de longueur : sa bâse comporte tout au plus un quart de mille, et son sommet a à peine cinquante toises de circonférence. Nous ne nous

portâmes pas sur cette montagne, ayant trouvé un homme digne de foi qui nous fit un tableau de tout ce qu'elle a d'intéressant.

Le Stoed est une des montagnes d'Islande la plus régulière; elle est comme si on l'eut maçonnée couche sur couche. Chaque couche a depuis six jusqu'à dix toises de hauteur; il s'y trouve néanmoins des espaces où elles sont beaucoup moins épaisses, et en même temps inégales entr'elles. Il est étonnant qu'en comparant cette montagne avec celles qui l'avoisinent, on trouve le même ordre dans les rochers dont elles sont constituées, ce qui semble prouver qu'elles ont été détachées l'une des autres par une force ou secousse particulière. Le Stoed ressemble pareillement aux couches supérieures de la forte montagne qui est située derrière lui, de manière qu'il est à présumer qu'il a été non-seulement séparé d'elle par un choc, mais encore que sa bâse s'est enfoncée davantage.

L'Helgafell.

§ 405. Cette montagne en mérite à peine

le nom en comparaison de celles qui existent en Islande. Elle ne forme pour ainsi dire qu'un rocher solide et isolé, situé au milieu de l'Helgafells-Sveit, sur la route de Thornœs. Elle est d'ailleurs trop anciennement connue dans le pays, pour ne pas en donner quelques détails, ce que nous nous réservons ci-après.

Voyage au Wezterjoekkel.

Glacier de Schnœfiœld.

§ 406. Ce glacier occidental que les habitans du pays nomment Schnecfiœlds-Jokkel, et qui s'appelait autrefois Sniofell, qui signifie rocher de neige, passe pour la plus haute montagne de l'Islande. On pourrait la regarder comme isolée de toutes autres, néanmoins elle termine ces énormes bosses de rochers qui sont à l'extrémité du promontoire, et là elle s'élève beaucoup au-dessus des autres montagnes, puisque le Geldingafell, situé à l'est où commencent les masses de glaces, est bien plus élevé que toutes les autres montagnes limitrophes.

§ 407. Nous partîmes de la pêcherie de Budum, ou port de Budenstad, et traversâmes le Buda Hraun, dont le passage est très-périlleux, par rapport aux grottes ou cavernes éboulées que l'on rencontre de tous côtés dans les rochers fondus par l'action des volcans, et qui ont tous une direction horizontale. Ces cavernes ont des ouvertures de trois jusqu'à cinq aunes de largeur, et dans leur intérieur elles en comportent le double. Elles sont rondes, et ont dix aunes de profondeur et au de-là. On voit qu'elles ont été formées par un incendie souterrain, ou par une fonte naturelle. Leurs fonds produisent diverses plantes, qui poussent à une hauteur extraordinaire, entre les rochers noircis par le feu, quoique les rayons du soleil ne parviennent jamais jusqu'à elles, cette végétation ne peut donc être produite que par la chaleur concentrée dans le terrain. Il croît aussi plusieurs plantes entre les laves, et entre les rochers qui sont au-dessus de ces antres : on y remarque entr'autres, des broussailles de bouleaux, des bruyères et des

myrtilles, dont les moutons se nourrissent hiver comme été.

Le Buda-Klettur.

§ 408. Le *Buda-Klettur* est une petite montagne située tout-à-fait à l'extrémité du Buda-Hraun, et fait face sur la partie sud du rivage. Elle est constituée de roches fondues, et creuse dans son intérieur : On y remarque principalement une caverne très-vaste et très-élevée ; très-large à son entrée qui est au nord ; mais elle se retrécit ensuite. Elle est courbe dans sa direction, qui s'étend néanmoins presqu'entièrement au sud, jusqu'au pied de la montagne. Sa voûte est garnie de stalactites formées par les scories de terre, qui y ont pris leur écoulement goute à goute, lors de la fonte, comme il est arrivé dans le Surthellir (§ 356). Cette caverne a quarante pas de longueur, à pouvoir y percer, parce qu'elle devient ensuite si basse qu'il faudrait y pénétrer à plat-ventre.

Hraunlande Rew.

§ 409. Le *Hraunlande Rew* est une monticule de sable, située entre les deux métairies de Hraunlande et de Graf, en dehors du Brecdevigs-Repp et la paroisse du même nom. Elle borne vers le Scherrenvigs-Repp un lac d'eau douce ; jadis la mer venait jusques dans le milieu de l'anse que forme cette monticule, au moyen de quoi les bâtimens marchands pouvaient aborder à Grafosen où il y avait alors un port.

Soelva-Hamar.

§ 410. On donne le nom de Soelva-Hamar à une file de rochers escarpés, où les corbeaux, les merles d'eau et la petite espèce de mouettes (1) se tiennent volontiers. Le chemin passe sur la cîme de ces rochers, ce qui le rend très-dangereux pour les voyageurs, mais encore d'avantage pour les chevaux, et principalement pour ceux de charge; il arrive assez souvent que par un

(1) *Larus albus alarum extremitatibus nigris.*

faux pas, ils se précipitent de leur sommet jusques sur le rivage. Le terrain est totalement changé par les feux volcaniques : On voit d'un côté un dos d'âne en rochers constitués de scories compactes et très-solides, qui s'étend jusqu'à son extrêmité, qui est d'un rapide si étonnant, que les voyageurs étaient obligés d'y passer avec la plus grande précaution, avant que l'on eût pratiqué un autre sentier. Il y en a cependant qui étaient assez téméraires et imprudens, que de passer à cheval l'ancien sentier; mais l'on a eu soin depuis, d'y élever une espèce de rempart, ou rehaussement en pierre, à son extrémité, pour prévenir les malheurs auxquels des insensés voudraient s'exposer.

§ 411. Arnar-Staper n'est connu aux navigateurs, que sous le nom de Stappen, ou Stappens-Havn : aussi y a-t-il là une pêcherie considérable, et un très-beau port pour le commerce, quoique la contrée par elle-même soit détestable et très-triste, par rapport aux rochers de scories qui s'élèvent de toutes parts. On découvre de-là, la cîme

du glacier. Le plus court chemin pour y aller, est de passer sur ce dos d'âne de rocher dont nous venons de parler ; mais il n'est praticable qu'en été. On appèle ce dos d'âne Joekkelshals, qui signifie col du glacier. Il y a des années que le terrain est si peu solide, qu'il n'est pas possible d'y passer. Nous tournâmes en conséqeence de l'autre côté, où le chemin quoique plus long, est moins pénible et plus sûr ; mais nous nous étions proposés qu'avant d'escalader le glacier, nous en ferions le tour pour voir les pêcheries qui l'environnent et qui sont en grand nombre. Nous ne ferons néanmoins mention que des principales.

Stipa-Umbad.

§ 412. Au-dessous du château d'Arnar-Stappen, est une très-belle seigneurie qui appartient au roi, que l'on nomme généralement Arnar-Stappen-Ombud. Cette terre dépendait jadis du monastère d'Helgafell, qui fut sécularisé lors de la réformation. Les métairies et hameaux qui en dépendent,

sont épars dans les districts de Sneefiaeld-Naes et d'Hrappedal, et l'on remettait autrefois les droits qu'ils payaient à la couronne, à des commerçants qui venaient dans les ports situés près du Wersterjockkel, qui les transportaient à Copenhague.

Caverne de Sang.

§ 413. Non seulement les étrangers, mais encore les habitans de l'île, ne passeraient point cette route sans visiter la caverne de Sang, située dans des roches sableuses, peu au-delà du Stappefell, qui est une haute montagne à pic, au-dessous du cou du glacier. L'entrée de cette caverne est si étroite, qu'il faut se mettre à plat ventre pour y entrer. Son intérieur est ovale; elle y a quinze pieds d'élévation, sur dix de large; mais elle se retrécit dans le haut. Elle est garnie des côtés, de petites niches, de distance en distance; mais celles de l'intérieur sont les plus grandes. Elle se sépare dans le haut, en deux voûtes concaves, qui paraissent avoir été formées par l'action de l'air et du vent, à qui elle donne plein jeu par sa conformation;

c'est ce que l'on remarque par la forte répercussion de l'air que l'on y éprouve, et qui forme un fort écho, et un contre écho, qui n'a cependant rien de régulier dans son sonore. Les voyageurs que la curiosité engage à y entrer, se font un divertissement d'y chanter et de crier, pour entendre les effets qu'ils se promettent. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est d'y entendre répéter les sons les plus modérés : comme par exemple, lorsqu'on n'y fait que cracher, ou parler comme habituellement, on y entend un murmure et un son triste. On y voit d'ailleurs beaucoup de caractères runiques et magiques, gravés sur la roche, mais la plûpart sont élimés par le temps. La date la plus reculée que nous y ayons observée, est celle de 1483.

Pêcherie d'Hellnar et autres.

414. La pêcherie la plus considérable est, celle d'Hellnar, située au sud du glacier; où on peut la regarder au moins comme une des principales. On se sert ici de barques

à contenir huit à dix personnes. Elle est très-fréquentée par les habitans de Borgarfiord, Nordlande et d'autres endroits. Lone est une autre pêcherie située à l'ouest : elle est plus petite; mais il y a une église. La troisième est Dritvig, située encore davantage à l'ouest, elle avoisine celle d'Hollunn, qui est la plus peuplée de celles qui existent de ce côté, et cela aussi long-temps que la pêche dure.

Londragar.

§ 415. On découvre ici deux rochers très-étroits et à pic, qui s'élèvent comme deux clochers, entre d'autres roches arides, à peu de distance l'un de l'autre, c'est-à-dire, à cent toises environ. Ils sont situés vers la partie orientale de l'église de Lone. Le plus haut comporte quarante toises d'élévation, mais il a tout au plus cinq à six toises de largeur. Il est parlé des Londragar dans le *Landnama - Saga, lib. 2. c. 7*, et il est surprenant qu'étant si étroits, ils ayent pu exister depuis que l'île a été peuplée; on serait tenté de croire qu'ils étaient

jadis plus larges. Les corbeaux et merles d'eau, ont ici leur retraite sur les deux, et lorsque nous y passâmes, nous découvrîmes une aigle qui avait construit son nid sur la cîme d'un de ces rochers. Lorsqu'elle se mettait à voler pour descendre dans le pays plat, il était curieux de voir tous les corbeaux en mouvement, et d'entendre le vacarme qu'ils faisaient, comme s'ils s'avertissaient qu'il fallait se rassembler pour suivre leur roi; mais il y avait chez eux une toute autre cause, c'est la peur qu'ils avaient, qui les excitait à ce rassemblement et à ces cris, puisqu'il ne se passait pas de jour, que dans son vol elle ne s'empara pas d'un ou plusieurs d'entr'eux, dont elle faisait sa proie, ou qu'elle portait à ses petits.

Diupalon ou *Lone.*

§ 416. Le *Diupalon*, ou communément le Lone, d'où la pêcherie a pris son nom, est un petit lac d'eau douce, situé entre Lone et Dritvig, d'où les pêcheurs viennent prendre journellement l'eau dont ils font

usage. Une espèce de rempart construit d'un amoncelement de petites pierres du rivage, sépare ce lac de la mer ; il est entouré d'ailleurs de hauts rochers constitués de scories de terre. On croit en général qu'il n'est pas possible de le sonder, par rapport à sa profondeur ; on va même jusqu'à raconter qu'un nageur s'y étant plongé, revint par la mer. D'ailleurs il est constant qu'il a communication avec la mer puisque le flux et le reflux s'y font sentir. Mais comme nous ne voulions nous en rapporter qu'à nous mêmes sur ce point, nous le traversâmes dans une barque, de Dritvig au rempart dont nous avons parlé, où il a trois cent soixante-cinq pas de largeur. Lorsque la marée est au plus haut, il comporte vingt pieds au-dessus de la surface ordinaire de ses eaux. On apperçoit du haut des rochers, une place verte dans ce lac, que l'on regarde comme l'entrée du gouffre. Nous sondâmes par-tout le fond, qui est très-inégal. Nous jettâmes bien une centaine de fois au moins, la sonde à l'eau, et ne trouvâmes jamais plus de neuf, dix, ou douze pieds de profondeur ; il en existe

cependant quinze à l'endroit où est cette place verte ; en retirant notre sonde, nous vîmes chaque fois, que le fond était composé de sable et de coquillages brisés. Nous fîmes ces recherches dans un moment où les eaux du lac étaient au plus bas, et que celles de la mer commençaient à monter, parce que la crue et la baisse des eaux n'a lieu dans le lac, qu'une heure plus tard ; et elles ne se portèrent, ce jour là, pas à plus de deux pieds et demi de différence. La seconde fois que nous passâmes par cette contrée, la marée était dans son plus fort, et elle commençait à tomber. Les eaux du Diupalon s'élèvent de huit à dix pieds au-dessus de celles de la mer. Cela vient de ce que le fond sableux qui existe ici, pompe journellement de l'eau salée, qui, par sa pesanteur, agit d'une manière gravitante sur celles qui sont douces, et font conséquemment, au moyen de cette pression, monter celles du lac, qui surnagent les autres parce qu'elles sont plus légères. Ils s'en suit donc de-là, que ces effets peuvent avoir lieu, sans que l'on eut besoin de se forger l'idée d'un canal ouvert, qui communique

du fond du lac jusqu'à la mer. Si ce canal existait vraiment, on verrait une diversité dans les poissons, au lieu qu'on n'y en remarque qu'un seul que l'on pourrait regarder comme étranger aux eaux douces, et que les Islandais appèlent *Hornsile* (1).

Oendverdtnœs

§ 417. On donne communément dans le pays, le nom de Oendverdtnœs, ou celui de Joekkel-Taa (2), à la pointe de Sneefiaeld-Naes. Il y a ici trois pêcheries : la première n'est pas bien considérable, et les deux autres, qui se trouvent sur les côtés, le sont encore moins : ces deux dernières sont celles de Bernvig, qui est au sud, et de Guauskfalir, qui est au nord. On compte six milles de Budum (§ 407) au Joekkel-Taa ; cette étendue de terrain n'est constituée que de pierres brûlées, ou laves et terre noire. On peut évaluer à trois milles, l'épaisseur du rocher sur lequel repose le glacier, bien

(1) *Gasterostei*, (*Faun. Sv.* 276.)

(2) Ce nom trivial signifie l'orteil du glacier.

compris

compris néanmoins, que cette mesure n'a lieu que dans le milieu de sa bâse.

Ingolhshol.

§ 418. L'Ingolshol est situé au nord, tout près du glacier: c'est l'endroit principal de la pêcherie de Revets. Son château appartient au Roi. Il y a une église construite en charpente, qui, après l'église cathédrale, est la plus grande de tout le pays. Cette paroisse en elle-même est aussi la plus peuplée. Nous fûmes obligés d'y séjourner quatre jours, pour attendre que le temps nous permit de continuer notre route. Le glacier, ou du moins son sommet, est la plûpart du temps tellement enveloppé de nuages et de brouillards, que l'on n'ose pas s'y risquer, à moins que le ciel en soit dégagé, qu'il soit clair et qu'il promette de rester quelque temps dans cet état. Durant le séjour que nous fîmes ici, il régna un vent nord-est, accompagné de froid et de nuages obscurs, à travers lesquels nous ne découvrîmes que deux fois le sommet du glacier, et cela pendant un très-court espâce, au lieu

que nous appercevions assez fréquemment son pied.

Hauteur du glacier.

§ 419. On nous assura que l'on était parvenu à mesurer la hauteur de ce glacier, d'une plaine qui se nomme Breid, située à l'est, à un quart de mille, est du château; mais nous ne pûmes y parvenir alors, par rapport au mauvais temps.

§ 420. Le mauvais état dans lequel se trouvait notre baromètre, ne nous permit pas d'en faire usage pour cette opération. L'académie des sciences de Copenhague avait à la vérité eu soin de nous faire passer des tubes et du mercure pour en construire nous-mêmes; mais l'on prévoit combien il est difficile de transporter de pareils instrumens, à cheval; et d'ailleurs les ustensiles nécessaires à leur construction nous manquaient. Celui que nous avions, renfermait de l'air, et était conséquemment dans un état à ne pouvoir se fier à sa graduation.

§ 421. Les habitans de cette contrée

regardaient comme une témérité de notre part, de vouloir escalader ce glacier. Ils nous faisaient un tableau frappant de tous les dangers et difficultés que nous avions à courir et à vaincre. Ils nous assuraient qu'il était impossible de parvenir sur ces rochers escarpés : que joint à cela personne ne pouvait même y arriver par rapport à la longueur du chemin et aux trous qu'il y avait dans les glaces, où l'on ne pouvait passer sans risquer à chaque instant de s'y précipiter et d'y être englouti. Ils nous disaient encore, que quand même on parviendrait jusqu'à son sommet, on s'exposait à perdre la vue par la forte réverbération du soleil qui porte ses rayons sur les glaçons, d'où ils sont répercutés. Ils nous racontèrent ensuite, que deux navigateurs anglais firent la tentative, il y a environ deux cents ans, d'escalader ce glacier; qu'ils parvinrent à la vérité jusqu'à son sommet, mais que l'un d'eux devint aveugle, et que s'étant séparé de son compagnon, il resta sur la montagne et y périt malheureusement, parce que l'autre ne put lui porter secours pour descendre. Le second eut heureusement

la précaution de tuer un agneau, d'en emporter le sang dans une espèce de bouteille de cuir, et d'en répandre sur la glace à mesure qu'il avançait, de manière que, quoique sa vue fut fortement attaquée, il put à ces traces rouges qui se remarquaient distinctement sur la glace, retrouver son chemin; mais celui-ci ne parvint pas jusqu'au sommet du glacier. Quelques imbécilles cherchaient d'un autre côté à nous faire renoncer à notre projet, en nous racontant, comme on nous avait fait, lorsque nous entreprîmes le voyage au Geitland-Joekkel et à la cavèrne de Surther (§ 140 et 311), diverses fables de gnômes et autres fantômes, et principalement celle de *Baards-Sneefiaelds Aasen*. Rien ne put nous distraire de notre plan. Tout ce que l'on nous disait, ne faisait qu'augmenter notre curiosité, et nous nous faisions outre cela une gloire de guérir ces bonnes gens de leurs préjugés. Le 30 juin le baromètre commença à monter, le temps devint plus beau, le vent tomba et les nuages s'éclaircissaient. Le thermomètre nous faisait voir en même têmps que le froid diminuait.

§ 422. Le 1er. juillet, après midi, nous nous mîmes en route, après avoir fait tous nos petits préparatifs de voyage. Nos instrumens consistaient en une boussole, un thermomètre de *Fahrenheit*, en vif-argent, et le baromètre dont nous avons parlé (§ 420). Nos souliers étaient comme ceux que l'on porte dans le pays, garnis de semelles très-minces, parce qu'ils sont plus légers, et que l'on marche plus sûrement sur la glace qu'avec les autres. Nous nous munîmes en même temps de fortes cordes pour porter secours à ceux qui auraient le malheur de tomber dans quelques trous ou crevasses qui se forment dans les glaçons, ce qui arrive quelquefois sur le cou du glacier (§ 411). Nous eûmes aussi la précaution d'emporter des crêpes noirs pour mettre sur nos yeux, au cas que le jour fut trop pénétrant, ainsi qu'une éponge et du vinaigre pour en respirer si l'air devenait trop léger et par trop peu condensé.

Route du Glacier.

§ 423. Pour arriver au glacier, on traverse

d'abord divers endroits où le terrain est très-inégal, et où il faut toujours monter et descendre. On passe ensuite d'une montagne à une autre, à travers de nombreux défilés et recoins. Notre baromètre nous embarrassait beaucoup, et où la route était inégal ou rapide, nous n'avions d'autre parti à prendre, qu'à descendre de cheval et à le transporter à pied. Dans le grand nombre de montagnes près desquelles on passe dans cette route, celle de Skaalen (1), située vers le nord, au pied du glacier, est la plus agéable. Sa forme est bien contradictoire à son nom, car elle parait avoir été jadis la cheminée d'un fort incendie volcanique. Pendant que nous avancions et que nous traversions toutes les éminences et monticules, nous perdimes le glacier de vue, attendu qu'il se trouvait caché par les montagnes que nous avions devant nous, et qu'elles paraissaient comme planer au-dessus de nos têtes. A quatre heures, nous étions parvenus au sommet de la plus haute montagne

(1) Ce mot signifie *coquille*.

qui forme l'assiette du glacier : elle est composée de plusieurs autres beaucoup moins considérables, et de rochers. Arrivés ici, le glacier reparut, et nous l'avions en face de nous.

§ 424. Le terrain y était plus uni, mais généralement pierreux, mêlé de cette espèce de laves du pays et de scories de terre. Nous rencontrâmes au-dessous des glaces une autre étendue de montagnes peu élevées, constituées de la même roche. Nous vimes parmi les décombres, une pierre-ponce, noire et blanche, mais toute brisée en petits morceaux. Le froid augmentait de plus en plus, l'eau gelait, et l'on découvrait dans le fond, de la glace qui était couverte de sable et de pierres.

Montagne de Geldingafell.

§ 425. Passé les glaces, est le Geldingafell situé à l'est. Cette montagne est beaucoup plus élevée que les autres qui forment l'assiette du glacier. On ne voyait presque plus de neiges sur son sommet. Nous y montâmes du côté où elle touche au glacier, parce que les glaces

descendent de droite et de gauche assez avant ; et qu'elles montent à une hauteur assez considérable au-dessus de son assiette : il y a même des années que la plus grande partie de la montagne est couverte de glace et de neige. Le côté par où nous montâmes, se nomme *Hoelhals*, qui signifie cou supérieur : il est situé au bas de la montagne, à l'est (§ 411) ; le fond est toujours garni de glaces et arrosé par des ruisseaux. On remarque au nord et à l'ouest, où les glaces forment un bord, un revêtissement composé de décombres et de pierres élimées par les eaux, semblable à celui qui existe près du glacier de Geitland (§. 151). Au nord des couches de glaces, on ne rencontre qu'une petite rivière ou ruisseau qui se nomme Holmkila ; et au sud, quelques autres petits ruisseaux pareils. Pris tous ensemble, ils paraissent ne former que la plus petite partie des eaux que doivent produire une montagne aussi considérable et une telle quantité de glaces et de neiges ; il est donc vraisemblable que le glacier a une cavité dans l'intérieur de son fond, où s'engloutit le reste. De cette manière l'on ne pourrait plus

regarder tout à fait comme fabuleux, ce que l'on raconte des plaines qui existent à l'ouest sur le Joekkelens-Taa, où l'on dit qu'il y a existé jadis de si fortes rivières, que les bâtimens marchands remontaient jusqu'au pied de la montagne, où l'on voit encore des traces de maisons que l'on appèle dans le pays *Irskebuder*, ce qui signifie magasins des Irlandais. La contrée se nomme encore aujourd'hui *Modur*, qui veut dire contrée où se trouve un rassemblement de rivières dont le cours n'est point rapide. On remarque d'ailleurs quantité de traces de ravines qui s'étendent du haut vers les masses de pierres brûlées et vers la mer; les pierres qui existent ici, sont élimées par les eaux. Des gens du peuple nous dirent que c'est par un sortilège que les eaux furent éconduites dans la mer; mais nous leur prouvâmes que leur chûte ne pouvait être attribuée qu'à un tremblement de terre. On a remarqué ici, comme ailleurs, un abaissement d'eau dans la mer même.

Cavernes.

§ 426. Le terrain qui environne le glacier, est de tous côtés plein de trous, de crevasses et de cavernes. Il y en a que l'on employe pour mettre les moutons à l'abri. On regarde l'une de ces cavernes, située près de la pêcherie d'Oendvertnaes, comme immensurable. Elle forme en descendant quantité de sinuosités, et s'étend sans doute jusqu'à la mer. On rencontre outre celle-ci, plusieurs grandes cavernes dans le Bergwigshraem, et notamment une près du glacier qui se nomme le *Ragnahellir*, ou caverne des idoles. Ce nom lui vient indubitablement de ce que l'on y a fait quelques sacrifices dans le temps du paganisme, ou parce qu'on s'est imaginé qu'ils s'y tenaient quelques fantômes. Cette caverne et d'autres ont pris naissance de la même manière que celle du Surther (§ 375), et il est certain que dans leur origine elles n'étaient que des canaux par où les matières fondues par les incendies souterrains ont pris leur flux.

Terrains constitués de scories de terre.

§ 427. On rencontre assez fréquemment dans cette contrée de vastes étendues de terrain constitué de scories de terre. Celui qui est au sud du glacier, est devenu presqu'entièrement sauvage, car on n'y voit entre le glacier et la mer, que des rochers de pierres fondues, entassés au hazard. Ce même terrain s'étend aussi au nord, à deux milles, en longeant vers la partie orientale, depuis Oendvaerdnæs jusqu'à Hormkila ou Scards Hraun. On n'en voit plus ensuite, et on n'en remarque que les traces ordinaires sur les éminences et sur les montagnes, ou sur les pics des rochers, comme nous les avons observé dans la montagne d'Enne.

Voyage sur le Glacier même.

§ 428. Pour en revenir à ce qui concerne le glacier même, nous atteignîmes avec nos chevaux, mais non sans beaucoup de peines, le cordon de glaces du côté de Geldingafell. Le baromètre était déjà tombé de deux pouces.

Nous continuâmes notre route, à cheval, parce que les glaces étaient encore unies, et qu'on n'y rencontrait point de brisures ; d'ailleurs la montée n'était point rapide. Nous n'eûmes pas le même bonheur à quelque distance delà; les glaces commençant à devenir raboteuses, nous fûmes obligés de descendre de nos chevaux et de les renvoyer vers la montagne de Geldinga, où nous pouvions les rejoindre plus facilement à notre retour, que sur le haut du glacier. Plus nous avancions, et plus notre boussole montrait d'irrégularité, au point qu'au bout de quelque temps nous ne pouvions plus nous fier à elle, ce qui nous fut facile de connaître par nos montres que nous avions réglées au méridien avant que de nous mettre en route. Le temps était d'ailleurs plus beau que nous n'eûssions pu nous le promettre. L'air était tranquille, et sans brouillard; les rayons du soleil ne se trouvaient interceptés que par de faibles nuages, ils étaient unis et nullement condensés. La glace ne formant pas miroir, et étant au contraire raboteuse, ne faisait point répercussion; mais en revanche le froid

augmentait à un tel degré, que la chaleur du soleil n'avait plus d'action. L'air devenait de plus en plus léger, et quoique la montée fut peu rapide, nous nous sentions abattus. Le mercure de notre baromètre tomba enfin tellement, qu'il commençait à fluer hors de la boule, ce qui venait non-seulement de l'air extérieur, puisqu'il ne fut pas toujours tel, mais encore de celui qui se trouvait renfermé dans l'intérieur du tube.

§ 429. Malgré que les crevasses et brisures de la glace fussent de plus en plus grandes, à mesure que nous avancions, nous parvînmes néanmoins sans accident, sur le sommet du glacier. Il forme trois pics, dont chacun a environ cinquante toises de hauteur. Le premier est à l'est, le second à l'ouest et le troisième au nord. Lorsqu'on découvre les deux derniers villages qui avoisinent cette montagne, on dirait qu'ils n'en forment qu'un, qui figure une selle avec celui que l'on distingue séparément; c'est sans doute par rapport à cela que les habitans de cette contrée lui ont donné le nom de Joekulshufur

(le sabot du glacier). Ces pics semblaient être inaccessibles : outre cela il était tombé de nouvelles neiges, que les brouillards humides avaient amenées, et qui formaient déjà glace. Nous surmontâmes néanmoins ces obstacles, et escaladâmes le pic, qui est à l'est, au moyen de bâtons ferrés et de nos coutelas, avec lesquels nous nous frayâmes un sentier dans la glace. Nous y montâmes précisément à l'endroit où il est le plus haut, le plus étroit, et où il forme le pain de sucre. Nous ne pûmes pas y porter notre baromètre, mais nous observâmes en le déposant, qu'il était déjà tombé à trois pouces neuf lignes.

Degré du froid sur le Glacier.

§ 430. Quant au thermomètre et à la boussole, il fallut les monter sur le dos, attachés avec des petites cordes. Il était neuf heures du matin; il faisait un superbe soleil, malgré cela le froid était si excessif, que nous pûmes à peine y résister. Le thermomètre tomba jusqu'au vingt-quatrième degré;

il faut qu'il fasse assez froid pendant l'hiver en Islande, pour qu'il en vienne à ce point. Il n'est donc pas étonnant qu'il gèle sur le glacier comme au cœur de l'hiver, puisqu'il y fait si froid en été. Il serait donc superflu d'en attribuer la cause à des particules nitreuses, comme l'ont fait plusieurs savans.

Variation dans la boussole.

§ 431. La boussole était tout à fait en désordre : l'éguille ne se dirigeait plus sur le même point, mais elle se portait au contraire tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Quelquefois, au lieu de désigner nord, elle allait à l'est, et y restait immobile : si on la faisait varier alors de place en l'agitant avec le doigt, elle s'ébranlait et se fixait à un point tout aussi contraire à celui qu'elle devait marquer. Elle ne sortait cependant pas de certaines limites, et se tenait dans le demi-cercle du nord, entre l'est et l'ouest, et jamais elle ne se portait du côté du midi. Nous revenons encore aux trois pics de rochers dont nous avons parlé, et nous observons qu'ils

changent de face tous les ans, lorsque les neiges et les glaces diminuent. Celui qui est à l'est, n'a à son sommet que seize à dix-huit pieds de largeur. Celui qui est au nord, forme l'ovale et en même temps un dos d'âne bien marqué. Le troisième, situé à l'ouest, est le plus grand, très-étendu et rond dans le bas, mais pointu dans le haut. Le glacier proprement dit, est fondu vers le sud, et plein de crevasses qui s'étendent parallèlement en montant et en descendant; nous n'en remarquâmes pas de pareilles vers l'ouest. Nous en vîmes en revanche une qui s'étend transversalement à la proximité du sommet: elle est d'un aspect horrible par rapport à sa profondeur qui la fait paraître toute verte. Elle est si étendue, qu'elle semble couper diamètralement un tiers de la montagne, et sa profondeur est telle que l'on ne peut découvrir son extrémité. Autant que notre vue put porter, nous remarquâmes qu'il y a dans cette partie quantité d'autres crevasses qui s'étendent en long et en large, mais elles sont bien moins considérables.

Forme

Forme de la neige qui existe sur le Glacier.

§ 432. La forme de la neige sur le sommet du glacier est très-remarquable : elle n'est ni unie, ni polie, mais comme si on l'eût travaillé, ayant néanmoins quelque chose de naturellement sauvage et une non-uniformité, quoiqu'elle conserve une espèce de régularité, de manière qu'elle ressemble à une tuile, ou pour mieux dire à la couche que forme le plumage des oiseaux. Les couches de glace placées les unes après les autres, dans l'ordre que l'on range les tuiles sur un toît, ont un pied de longueur sur un demi-pied de large, et un jusqu'à deux pouces d'épaisseur. Leur surface est pleine de raies qui s'étendent du nord vers le sud, de manière qu'elles se croisent presqu'au nord, au lieu qué dans la partie du midi il n'y a que la moitié de la surface qui en soit chargée. Les angles extérieurs sont taillés de manière à avoir trois à quatre pointes émoussées. Les neiges qui tombent en Islande, prennent à la vérité, par les grands vents et froids, toutes sortes de formes et de structures, mais elles sont pour l'ordinaire

petites et mal ordonnées. Il est à présumer que le vent étant fréquemment nord, sur ce glacier, dans la saison que nous avons désignée, il faut que ce soit l'air agité à une telle hauteur, qui recoive ces impulsions, et les imprime sur les glaces.

Vue.

§ 433. C'est ici que la vue est la plus agréable. On découvre une grande partie de l'Islande, c'est-à-dire, toute la partie méridionale, tous les rochers et glaciers situés au milieu de l'île, l'Ostjoekkel, le mont Hékla, les Vogelscheeren en dehors du Rœkenæs, le Borgarfiord et les rochers entre le nord-sud et la partie occidentale de l'île; enfin tout le pays et les rochers qui sont vers le nord du Breedfiord, de même que le grand nombre d'îles qui s'y trouvent enclavées. Tout le monde assure que du sommet du glacier on découvre les quatre ports qui l'environnent; mais cela n'est point, car nous n'en vîmes que trois; savoir: celui de Budenstad et ceux de Stappen et d'Olufsvig, et nous n'apperçûmes que l'embouchure du Grunderfiord

et la partie supérieure de la montagne de Stoed de ses deux côtés.

Nuages.

§ 434. Nous apperçûmes un petit nuage léger au-dessus de la montagne de Grunderfiord, mais nous fûmes bien étonnés de voir que sous peu de minutes il planait au-dessus de nous. C'est ce qui arrive fréquemment : l'air à beau être très-clair tout autour du glacier, il attire, malgré cela, les nuages à lui, de manière que, sous une couple de jours, il se trouve entièrement enveloppé de brouillards qui viennent en plus grande partie des glaces. Il y a des années que ce glacier paraît de loin être beaucoup plus élevé qu'il ne l'est dans le fait ; nous en fimes nous-mêmes l'observation deux années consécutives, et non sans étonnement. On en attribuait en général la cause à ce qu'un objet peut paraître de loin beaucoup plus élevé qu'il ne l'est en effet, lorsque les neiges ou la mer se trouvent entre lui et celui qui l'observe, au moyen de l'agitation d'un air chaud et rempli

de vapeurs. Ce phénomène est très-fréquent ici, et s'y manifeste au plus haut degré, parce que l'intérieur du pays est communément plus élevé et plus entrecoupé ; on le remarque d'ailleurs dans toutes les contrées; mais nous nous sommes convaincus que ce n'était pas la même chose avec le Westerjoekkel, qui n'était entouré que d'un nuage blanc, lequel ne pouvait point se séparer de lui, parce que l'air formant le tourbillon autour du glacier, y maintient le brouillard dans ce même genre d'agitation. On voit donc aussi par ce que nous venons de dire, d'où vient qu'il tombe souvent des neiges sur les sommets élevés des montagnes, et qu'en même temps on n'apperçoit aucunes marques de pluie ou de nuages dans la plaine, ni même à la proximité de ces mêmes montagnes. Nous en avons été témoins sur celle d'Etakel et ailleurs. Il n'y a pas un seul observateur instruit de ce qui se passe dans la nature, qui ne sache que les montagnes élevées, et principalement celles situées au nord, attirent beaucoup plus les vapeurs et les nuages, que toute autre contrée. Voyez ce que M$_r$. *de Linnée* nous dit

sur cet objet, en parlant du Mosselberg, en Suède (1). On doit donc en attribuer la principale et véritable cause aux tourbillons de vent qui agitent l'air autour de ces pics élevés, et l'obligent de prendre à une forte distance son courant sur les côtés, quoiqu'il y devienne moins vigoureux qu'à la proximité des montagnes. La fluctuation de l'air est aussi beaucoup plus libre autour du Westerjoekkel, qu'auprès de toutes autres montagnes ou rochers de l'Islande, et cela vient de ce que ce glacier perce à vingt milles plus haut que les autres. Il n'est donc pas étonnant qu'on le découvre de si loin, comme, par exemple, à trente milles de Westmannoé, ou de la mer, après que l'on a quitté l'île; car ce n'est pas le véritable pic du glacier qu'on apperçoit, mais seulement la nuée blanche qui l'enveloppe : encore ceci n'arrive que quand l'air qui l'environne, est tranquille et clair.

Construction intérieure de Glacier.

§ 435. Ce que nous avons dit plus haut;

(1) *Voyages en Westgothie, le 29 juin.*

du terrain et de la contrée de Sneefiaelds-Naes, répand beaucoup de lumières sur la nature de ce glacier. Lorsque l'été est chaud, on rencontre sur la partie la plus élevée de la montagne, des rochers de laves noires qui prennent jour à travers les glaces. Nous en vîmes un dans la partie sud, au pied du pic qui se présente à l'est, lequel renfermait une légère couche d'argile sableuse blanche, mais durcie. Le glacier a été évidemment la cause de l'incendie souterrain qui a bouleversé le promontoire de tous côtés; sa construction actuelle le démontre suffisamment, car on voit par tout d'assez vastes places constituées de ces scories naturelles dont nous avons fait souvent mention; et on rencontre, où le terrain est uni et où il y a des bancs de sable, des pierres de ponce blanches, rouges et noires, mêlées de décombres et de petites pierres.

Retour du Glacier.

§ 436. Il n'y avait point de brouillards sur cette partie du sommet du glacier, parce qu'il ne pouvait pas s'élever aussi haut, par rapport à

l'équilibre de l'air. Ne s'y trouvant plus rien qui put intéresser, nous songeâmes à notre retour, ayant à craindre les brouillards, car nous ne pouvions pas nous fier à notre boussole, et tout nous pronostiquait que le brouillard augmenterait beaucoup, et qu'il couvrirait sans doute la montagne jusqu'à sa bâse. Cette appréhension fut cependant très-précaire, et peu fondée. Nous eûmes à la vérité du brouillard en descendant, mais il ne dura guères : ce n'était en effet qu'un faible nuage qui planait près de la pointe supérieure de la montagne, et qui ne pouvait pas prendre beaucoup d'étendue. Des tourbillons de vent qui s'élevèrent (§ 434), tournèrent tout-à-fait ce léger nuage.

§ 437. Nous traversâmes heureusement les glaces de la montagne, et atteignîmes le Geldingafell, constitué de la même espèce de roche que celle qui forme le pic oriental du glacier (§ 435), à l'exception qu'elle est mêlée par tout de petites pierres de scories. On ne voit pas la moindre trace d'herbe ; il y vient tout au plus quelques mousses

communes, particulièrement, une à qui nos botanistes donnent le nom de *Lichen fruticulosus*. Plus haut du côté du rocher, nous découvrîmes quelque chose de blanc. Nous y étant transportés, nous trouvâmes une très-jolie petite plante, avec des fleurs blanches et rouges ; ses lamines étaient presque blanches du haut, mais ses dentelures avaient une couleur de pourpre. Elle est de la classe des décandries. Ne la connaissant point, nous lui donnâmes arbitrairement le nom d'Helga, qui est un ancien nom de femme encore usité dans le pays, et qui signifie une femme qui vit en sainte, et dans toute la pureté. Ayant néanmoins retrouvé cette plante dans la partie occidentale du pays, nous l'observâmes avec plus d'attention, et nous vîmes que c'était le saxifragre à feuilles opposées (1). Au surplus, il serait bien étonnant que cette tendre plante ne crût et ne fleurit nulle part ailleurs qu'ici, sur une éminence aussi considérable où il règne un froid continu,

(1) *Saxifraga oppositis foliis.*

entre des rochers chargés de glaces et de neiges, où les rayons du soleil ne perçent jamais, puisqu'elle vient du côté de ces mêmes rochers vers le nord-ouest, où le froid ne peut pas être plus fort au milieu de l'hiver.

§ 438. Le vent ayant passé au nord-est, et le glacier s'enveloppant de nuages, nous accélérâmes notre retour, et atteignîmes vers midi le bas de la montagne, sans qu'il nous fut arrivé le moindre accident. Sur le soir, le temps s'étant beaucoup éclairci vers le sommet de la montagne, nous fîmes des dispositions pour achever de la mesurer et déterminer, autant qu'il serait possible, sa véritable hauteur. Nous employâmes pour cela une chaîne de soixante pieds, et un astrolabe divisé par demi degré, lequel comportait sept pouces de diamètre. Le résultat fut, qu'elle a 686 pieds danois en hauteur perpendiculaire. Si l'état, l'ordre et la pesanteur de l'air sont les mêmes sur toute la surface de la terre, de manière que l'on put tirer une conséquence juste et précise de l'ascension et de la chûte du mercure,

il s'en suivrait peut-être, que les montagnes d'Islande ne sont pas aussi hautes, qu'on se l'est imaginé jusqu'à présent.

Voyage a la Montagne de Draapehlid.

§ 439. La montagne de Draapehlid, est après celle de Wester, la plus remarquable en Islande. Les gens du pays la regardent en même temps comme une des plus riches en métaux et en pierres de diverses espèces; quant aux métaux, elle n'en renferme point; mais on y rencontre beaucoup de pierres qui offrent une grande diversité, c'est dommage qu'elles y soient dispersées au hasard et dans le plus grand désordre. Elle mérite d'ailleurs d'être vue et examinée par tous les naturalistes, ce qui nous engagea à nous y transporter.

§ 440. Cette montagne est très-inégale; sa hauteur est médiocre puisqu'elle n'a que deux à trois cents toises d'élévation, mais sa circonférence est de trois milles. Elle est située à un mille des autres, et forme plusieurs côteaux, dont la plûpart blanchâtres,

parce qu'ils sont constitués de concrétions de tuf (§ 218), qui ont la même couleur, et dont la matière qui les compose, paraît n'être autre chose qu'une argile cuite par les eaux des thermes. Son sommet constitué également de scories de terre, est noir ; il s'élève à quarante toises et se présente comme un mur dégradé dans le haut : il s'étend à deux cents toises de l'est à l'ouest. La bosse qu'elle forme dans son sommet, est coupée vers l'ouest, et présente une énorme cavité, au moyen de laquelle on voit le bouleversement et le désordre qui ont eut lieu dans toute la montagne. Cette cavité est remplie de fortes couches entassées au hazard, les unes sur les autres, et de pierres plattes d'une espèce particulière. Nous n'avons pas su lui donner d'autre nom que celui de *Petra concreta schistiformis saxi solidissimi et prœduri.* Elle est grise à l'extérieur, mais si on la brise, on voit qu'elle est d'un rouge pâle dans le dedans. Ses couches ont communément un à deux pouces d'épaisseur, composées de dales très-minces, entre lesquelles la pierre se trouve poreuse; et l'on

remarque, que, où il y a eu un éclat, ou une fente, l'entre-deux des parties séparées se trouve revêtu d'une pellicule grumelée, pâle de couleur, et imitant un ouvrage travaillé à jour, au lieu que la pellicule que l'on voit attachée aux pierres de même nature, assez communes près des sources d'eaux minérales qui existent dans le pays, est tout-à-fait blanche. Cette pierre est dure et compacte dans l'entre-deux de ses couches, et luisante dans ses brisures, comme si elle eut été fondue. Nous ne l'essayâmes qu'à l'eau-forte, et au feu de forge; elle est restée chaque fois intacte. Jusqu'à présent l'on n'a pas rencontré de pareilles roches dans le pays, que celles qui existent sur la montagne de Baula, sur lesquelles est assis le tuf (1) dont nous avons parlé, et qui a sans doute été formé de la même manière.

Dendrotypolithi.

§ 441. On rencontre de ces empreintes

(1) *Tophus coniformis.*

que nos minéralogistes nomment *Dendrotypolithi*, sous les rochers dont nous venons de parler. Ils présentent à l'extérieur, les uns, des formes bien distinctes, les autres, simplement des empreintes de filamens et branchages d'arbres. La pierre est d'ailleurs dure et compacte. Hors de cette place, on voit presque par-tout, dans la roche, des concrétions de tuf (1) qui forment une infinité de variétés. Les unes sont composées de sable et de pierres argileuses durcies, mastiquées en partie d'une matière blanche qui ressemble beaucoup à la chaux. On dirait à voir celle de cette dernière espèce, que ce ne sont que des gravois détachés de vieux murs.

Cubi Marcassitae.

§ 442. On rencontre par-tout des Marcassites cubiques, couleur de laiton et de cuivre. Il y en a dans les pierres ordinaires, qui contiennent du fer, mais principalement dans les argiles durcies et de différentes cou-

(1) *Concreta tophacea.*

leurs, néanmoins plus dans les blanches et les bleues.

Diverses espèces de Terres.

§ 443. Il y a ici plusieurs espèces de belles terres que l'on pourrait employer peut-être avec avantage. On en rencontre principalement deux espèces, dans la partie la plus élevée de la caverne, à l'est près de la file supérieure de rochers. Elles sont grasses et ont beaucoup de viscosité. Elles y sont par couches irrégulières et entrecoupées; l'une est jaune de saffran, et n'a aucune saveur; l'autre est d'un rouge pâle et acidule. Ces terres sont de même nature que celles que l'on rencontre près des thermes chauds (§ 202). Elles sont accompagnées de ce tuf de therme, très-commun en Islande (§ 221), et principalement de ce bol couleur de chair qui, quoique ses couches ne soient pas régulières, et qu'elles soient séparées les unes des autres, peut s'exploiter en plus forte partie que les autres argiles. En le maniant, on sent que son grain est très-fin, on le pétrit facilement, et il

n'éclate pas au feu. En 1751, on en fit fabriquer, à Copenhague, un petit vase, par un potier. Nous remarquâmes deux variétés de ce bol; en premier lieu, celle dont nous venons de parler, et ensuite une autre qui est plus claire et plus maigre, qui servirait néanmoins à fabriquer des vases, en le mêlant avec d'autre terre.

Agate Noire.

§ 444. Les concrétions dont nous allons parler, repandent encore plus de lumières sur la nature de cette montagne. On y rencontre de l'agate noire, en petites boules, qu'on ne voit point dans le Borgarfiord (§. 215. 6.). Cette agate est très-dure et compacte, d'un grain extrêmement fin et d'un noir très-luisant. Elle se polit très-bien, malgré sa dureté. Il paraît que celle-ci, de même que l'autre espèce à qui on donne le nom d'Agate d'Islande, sont un verre naturel produit par les feux souterrains. On trouve dans l'île de l'ascenssion, des morceaux de verre qui ont la même origine, mais ceux-ci sont blancs et quelquefois verdâtres.

Surter Brand, ou *Bois Fossile.*

§ 445. En dessus de ces boules d'agate, on trouve dans les décombres, des morceaux de bois fossile (§ 236). Parvenus au sommet de la montagne, ces morceaux de bois fossile et d'agate, étaient plus considérables. C'est à cette occasion, que les habitans nous contèrent qu'il en a été tiré jadis de si fortes dales, que l'on en avait couvert l'église de Helgafell; mais nous n'y ajoutâmes pas foi.

Bois pétrifié.

§ 446. Outre les empreintes dont nous avons parlé ci-dessus, sous le nom de *Dendrotypolithi*, on rencontre encore ici des morceaux de bois pétrifié, qui sont plus ou moins durs. Nous trouvâmes aussi à l'est, sur le sommet de cette file de rochers dont nous avons fait mention, de gros morceaux de charbon, qui ressemblait beaucoup au charbon de bouleau. Il y en avait de pétrifiés et assez durs; d'autres se brisaient facilement avec les doigts; mais tous étaient bien noirs.

Nous

Nous y vimes pareillement de gros morceaux de bois pétrifié qui était blanc ou d'un gris très-léger. Ceux-ci tirent leur origine des eaux qui ont une vertu pétrifiante.

§ 447. Nous ne nous étendrons pas sur plusieurs autres observations que nous avons faites ici, et principalement sur les diverses espèces de pierres et de rochers, nous réservant d'en parler ailleurs dans le cours de nos descriptions, puisque nous avons eu occasion d'examiner ces mêmes objets dans d'autres parties de l'île. Nous observerons cependant que l'on ne rencontre point dans cette montagne des couches régulières et massives, mais simplement des morceaux de roches brisées, épars de côté et d'autre, et qui présentent par tout un désordre et bouleversement général, qui ne peuvent avoir eu lieu que par les secousses les plus fortes. Comment pourrait-on s'attendre à d'autres effets de la nature, puisque l'air, le feu et l'eau se trouvaient réunis pour cette destruction. Ceci fait voir en même temps à combien de catastrophes notre globe est continuellement

exposé. Nous ajouterons encore à cela, que les tufs blancs, et les concrétions de tufs entremélés de terres ferrugineuses imprégnées d'une matière inflammable et d'acide vitriolique, que l'on rencontre en Islande près de toutes les sources chaudes, prouvent suffisamment qu'il en existaient ici de semblables, et que leurs eaux bouillantes ont été des agens de plus, pour opérer ce bouleversement. Nous regardons enfin la montagne comme un de ces endroits où l'on pourra avec le temps découvrir bien d'autres merveilles de la nature, si on veut se donner la peine d'en fouiller le terrain. Nous nous en serions volontiers occupés, si nous en eussions eu le loisir. C'est à défaut de ces fouilles, que nous ne pouvons point dire combien cette montagne renferme encore d'argiles et de glaises de diverses espèces, dont on pourrait tirer de grands avantages

Contrées de Sneefiaelds-Naes, habitées.

§ 448. Nous nous sommes occupés jusqu'à présent de la partie supérieure du Sneefiaelds-Naes, et principalement des éminences et des

montagnes que l'on y rencontre; passons maintenant à ce que l'on nomme le plat pays, ou aux étendues de terrain qui forment les plaines de cette contrée. Celui-ci est habité et son sol est couvert de terres, principalement de terre noire : on y voit de superbes vallons, et il fournit d'excellens pâturages pour les bestiaux. Les cantons habités n'ont cependant la plûpart qu'un mille d'étendue entre la mer et les montagnes. Nous avons déja dit combien on y compte de paroisses. Le Miklaholts Repp est le canton qui a le plus de largeur; les habitations qu'il comporte forme trois rangs entre les montagnes et la mer. L'Eya Repp doit être regardé comme la partie occidentale de ce territoire. Ses habitations ne forment que deux rangs. La juris-diction d'Hnappedal n'est presque que marais, de manière que l'on peut à peine y voyager, même à cheval. On y néglige malgré cela les ponts, comme par tout ailleurs, et on les laisse tomber en ruine sans s'occuper de leur reconstruction. L'Helgafells-Sveit est à la vérité assez large, mais la partie habitée est un terrain très-inégal. On y rencontre de

même beaucoup de marais, mais ils ne sont pas aussi considérables, et moins contigus les uns aux autres que dans l'Hrappedals-Syssel, parce que le pays est entrecoupé de hautes collines et de rochers, boisés de petits bouleaux et de saules. Le Skogarstrand est une très-belle contrée, unie et basse, garnie de broussailles qui servent de pâturages aux moutons. On y voit des îles très-fertiles, dont nous parlerons lorsque nous traiterons de celles de Breedefiord. Stade-Sveit est la plus agréable de ces contrées par rapport aux chemins qui sont très-bons et unis. Elle fournit beaucoup d'herbe et de foin. En de-là du glacier l'on rencontre dans la partie septentrionale, quelques herbages et plaines qui sont assez belles.

Rivières et Lacs d'eau douce.

§. 449. Les rivières de cette contrées ne sont pas considérables. Celles de Haffiord et de Stroemfiord, qui prennent leur cours par le Langefioerer, sont les plus fortes. On prend dans la première, du saumon et de la

truite ; on pêche aussi dans l'autre, mais on n'en tire pas les avantages dont elle serait susceptible. Elle prend sa source du Banlar-Vatn, lac d'eau douce, très-poissonneux, situé sur le Kiartingeskard. Les habitans de la contrée y pêchaient autrefois soit au filet, ou avec des nacelles ; mais ils préfèrent aujourd'hui d'aller pêcher en mer. Dans le nombre d'autres rivières et ruisseaux qui donnent aussi de la truite, celle de Stadar en fournit le plus. Son fond est uni et sableux. Lorsque la marée est haute, les filets que l'on y jette, descendent à une telle profondeur, que les chevaux qui les traînent, sont obligés de se mettre à la nage. On y pêche en tous temps des petits saumons et des truites en telle abondance, que l'on se voit forcé de les saler : on les vend ensuite aux navigateurs étrangers qui viennent dans ces pâturages. Le droit de pêche appartient à la cure de Stadestad, qui est un des quatre meilleurs presbytères du pays; elle ne rapporte néanmoins que 406 rixdales en numéraire, par an. A peu de distance de ce presbytère est un lac d'eau douce, avec

quelques îles qui fournissent beaucoup d'Eder-don et d'œufs de ces canards à duvet. Il y a encore un autre lac près du presbytère d'Helga-fell, avec une petite île qui procure les mêmes avantages.

Eaux douces.

§ 450. Les eaux douces dont on fait usage à Sneefiaelds-Naes sont excellentes. Il y a cependant dans le Viklaholts-Repp et dans l'Helgafell - Sveit plusieurs habitations de paysans, où l'on est obligé de se servir de l'eau de marais. D'ailleurs on trouve ici toutes les diverses espèces d'eaux douces qui existent dans le Borgarfiord (§ 184).

§ 451. On rencontre à quelque distance de Budum, qui est la dernière pêcherie, une source qui jaillit entre les pierres brûlées, ou espèce de laves, dont nous avons fait souvent mention. Elle est située sous des rochers qui la couvrent comme un toit. Elle a un pied et demi de profondeur, et à peu près la même largeur. Elle se trouve précisément entre Fagerhol et le port principal, à mille

pas de la mer, et à six toises environ au-dessus de son niveau. Son bassin se remplit entièrement, lorsque la marée est très-haute, au lieu qu'il se vide et reste sec, lorsqu'elle a baissé. Son eau est délicieuse, et procure une grande douceur à ceux qui viennent ici à la pêche, ainsi qu'aux voyageurs qui fréquentent cette contrée, et même aux habitans du voisinage. La différence que l'on remarque dans l'ascension et la baisse de ses eaux peut aller à un pied et demi, quoiqu'il serait possible, que, lorsque la marée tombe, elles fussent encore plus basses dans les veines qui les lui communiquent. On donne le nom de Fagurhols-Tiarmir, à quelques sources marécageuses situées dans une vallée du Budahraun, à peu de distance de la place dont nous venons de parler : elles sont plus éloignées de la mer que l'autre ci-dessus, mais tout au plus deux toises au-dessus de son niveau. Ces sources tombent et montent en se réglant exactement au flux et reflux de la mer. Leurs eaux sont marécageuses, telles que le sol de leurs bassins (§ 184); mais elles n'ont rien de

salin. Tout ceci donne d'autant plus d'authenticité à ce que nous avons dit à l'article Diupalon, de la pression des eaux de la mer et de la nature du sol. Ce qu'il y a de plus, c'est que le sable que les vents et la mer portent en abondance tous les ans sur le Budahraun, est un sable de coquillages brisés, de même nature que celui de Diupalon. Tout prouve donc en faveur de ce que nous avons dit sur cet objet; nous regardons même cette dernière preuve comme absolument superflue.

§ 452. On ne rencontre point de thermes chauds dans le Sneefiaelds-Naes; il existe néanmoins près de la métairie de Lysehol dans le Stades-Veit, une petite source d'eau tiède. Les habitans disent qu'il y en avait une très-considérable dans ce même canton, mais qu'elle a disparu depuis quelque temps. Il n'y a pas à en douter, d'après les concrétions de tuf des thermes, dont on trouve de gros morceaux qui ont la forme de dalles. On rencontre en dessous des chrysolites, et dans l'intérieur, de grosses dalles, des

branchages de bouleaux, et de broussailles et plantes pétrifiées. Ceci prouve la qualité pétrifiante qu'avaient les eaux de cette source.

Eaux Minérales Acidules.

Eaux Minérales.

§ 453. S'il n'existe point de thermes chauds dans le Sneefiaelds-Naes, c'est à l'abondance des eaux minérales qu'il faut l'attribuer. Elles sont si fortes, que les habitans les appèlent sources de bierre (*Olkilder*). Il est surprenant que ce canton soit le seul de toute l'île, où il y ait de ces eaux, et que l'on n'en fasse presqué point usage. On rencontre à la vérité dans divers endroits, des sources dont les eaux ont un goût acidule et astringent, mais elles ne sont nullement à comparer avec celles-ci. Nous devons néanmoins avouer, que le peu d'essais avec les eaux de chacune de ces sources séparément, n'ont pas été suffisans, puisqu'il nous manquait les principaux objets et matières, pour les porter à leur perfection. La plûpart de ces

sources sont à une assez forte distance des habitations, et des hameaux.

§ 454. Il y en a cependant une, qui est tout au plus à un huitième de mille de Stade-Stad, près d'un marais et d'une petite habitation que l'on nomme par rapport à cela, Oellekielda. Son ouverture est sur une éminence ronde et pierreuse, qui a un pied et demi de diamètre : son bassin a un pied de profondeur. Après avoir puisé de cette eau dans une théïere, nous y mîmes de l'huile de tartre par défaillance; elle devint d'abord blanche comme du lait coupé d'eau, mais peu de temps après, elle forma des flocons, comme il arrive dans la précipitation de l'alun. Par l'essai que nous fîmes, en y mettant du sirop de violette, cette eau devint un peu verte. Dans notre troisième expérience, nous y fîmes infuser de l'esprit de sel amoniac préparé avec la chaux vive, le résultat fut le même qu'avec l'huile de tartre par défaillance, à l'exception néanmoins, que le changement ne fut pas aussi prompt, ni aussi considérable. Y

ayant mis de l'eau-forte, nous n'apperçumes qu'une faible effervescence qui ne se manifesta qu'au bout de trois à quatre minutes, et qui cessa tout de suite ; il resta dans le fond, des bulles comme des perles. Nous la mîmes sur un réchaud de braise, que nous avions à la proximité ; elle s'y chauffa, mais inutilement. En l'ôtant de dessus le feu, l'effervescence augmenta un peu. Y ayant mis l'esprit de nitre, nous n'apperçumes aucun changement. La noix de galle en poudre, n'opère d'abord aucun effet, mais après avoir fait chauffer cette infusion sur le feu, la galle fut dissoute et l'infusion acquit une couleur rouge tirant sur le brun, ce qui formait à peu près un violet. Nous passâmes enfin à une expérience avec le vitriol de mars, qui s'y dissolva d'abord en bouillonnant, mais ce bouillonnement cessa bientôt, quoique le vitriol continuât à se dissoudre, ce qui communiqua à l'eau une couleur d'un jaune brunâtre, qui devint fixe. Cette eau minérale acidule, a d'ailleurs un peu d'amertume, et dépose après les bords du bassin de la source, ou des vases

dans lesquels on en conserve une espèce d'argile d'un rouge pâle, qui tient de la nature de l'ochre. Elle renferme, tout comme les autres eaux minérales acidules du pays, un acide vitriolique et un principe astringent; mais personne n'en fait usage.

Source de Frodaarheide.

§ 455. La source d'eau minérale acidule de Frodaarheide, est située dans les rochers, à une assez forte élévation au-dessus de Budum. Elle se trouve dans un petit vallon à l'ouest, à peu de distance de la route. Elle prend naissance sur le bord d'un ruisseau, qui entraîne ses eaux, presqu'au moment qu'elles jaillissent. Dans les divers essais que nous fîmes sur elles, avec l'huile de tartre, le sitrop de violettes, l'esprit de sel ammoniac, l'eau-forte et l'esprit de nitre, elles ne varièrent point dans leur nature; mais y ayant mis de la teinture de noix de galle, elles acquirent bientôt une couleur d'un rouge brunâtre, et y ayant mélé du vitriol de mars, elles devinrent jaunâtres. Il faut

que cette eau renferme un astrigent très-subtil. Elle est beaucoup plus faible que celle dont nous avons parlé ci-dessus, mais en même temps plus agréable au goût; ce qui fait que l'on en boit volontiers. Il ne passe pas un voyageur, qu'il n'en prenne dans sa cantine ; parce qu'elle est excellente pour étancher la soif, pour raffraîchir, et personne ne s'en est encore trouvé incommodé.

Source d'*Oesekot.*

§ 456. A l'est de Budar-Os est une autre source, connue sous le nom d'eaux minérales acidules d'Oesekot. Elle est située sur le bord de la route, dans une plaine, avant que d'arriver aux maisons où se fait le commerce entre les gens du pays et les navigateurs étrangers. Le terrain est marécageux et mêlé de sable de coquillages, mais les eaux de la source jaillissent d'une vaste colline qui entoure leur bassin de toutes parts, et dont le sol est ferme et compacte. Le contour de cette source comme ceux de

la plûpart des autres, ont été anciennement revêtus de gazons, par ceux qui en avaient la propriété. Nous fîmes sur ces eaux, comme sur les précédentes, divers essais avec l'huile de tartre par défaillance, l'esprit de nitre, l'eau-forte, l'esprit de sel ammoniac et la noix de galle en poudre, mais nous n'apperçumes aucun changement. Y ayant mis du sirop de violettes, elles devinrent rougeâtres; et avec le vitriol elles acquirent une couleur foncée et noirâtre. L'eau de cette source a dans son naturel une couleur de lait; elle est néanmoins limpide. Elle a un goût fort, cependant pas désagréable. Les voyageurs en boivent et s'en trouvent très-bien. Elle est non-seulement remarquable par sa couleur, mais encore, en ce qu'il s'élève continuellement des bulles de son fond, et qu'en hiver comme en été, elle fait effervescence, comme si elle bouillonnait, quoiqu'elle soit très-froide. Il y a des personnes qui attribueraient sans doute cela à l'élasticité du sol, à mesure qu'on approche de la source; mais elles auraient tort; car qu'on avance avec douceur ou avec

force, on voit de toutes manières des bulles qui s'élèvent et qui forment perles : cela arrive même dans le fort de l'hiver, lorsque la surface du sol est tellement gelée, qu'elle ne peut pas ressentir de commotion lorsqu'on y marche. Il est tout aussi invraisemblable, que cela puisse provenir de l'entrechoc des matières incohérentes renfermées dans cette eau, puisque cela ne pourrait s'opérer que par un degré de chaleur qu'elle aurait, et au surplus cet effet ne pourrait pas être à continuité. Il paraît bien plus vraisemblable, qu'il vient de quelques petits canaux d'air qui existent dans les veines de la source, joint à cela la force élastique de l'eau.

Source d'*Olufsvigdal.*

§ 457. Cette source prend naissance au nord du glacier, et à peu de distance de la partie est sud-est de la montagne d'Enne. Elle est située près du rivage dans une prairie verdoyante et unie, humectée par les vapeurs qu'elle attire à elle, du cou de cette montagne, qui est à sa proximité. Le bassin de la source est entouré d'un revêtissement, ou éminence très-solide, qui paraît formé par

la nature. Elle fournit une excellente eau fraîche, mais pas en si grande abondance que les trois précédentes. Y ayant mêlé du sirop de violettes, elle devint couleur de rose; et elle prit une couleur brunâtre, avec de la noix de galle en poudre. Elle est d'ailleurs de même nature et qualité que celle de la source d'Oesekot; mais étant peu considérable et éloignée, la curiosité n'y attire guères les voyageurs.

§ 458. Il y a ici deux autres sources de très-peu de conséquence. L'une est située à l'ouest de Bulands-Hoefde, vers la métairie d'Hrisum. Nous voulions nous y transporter; mais nous aurions fait un trajet inutile, car elle est totalement à sec dans cette saison, et n'a de l'eau qu'au printemps et en automne, et lorsque l'été est très-pluvieux. Ses eaux ont d'ailleurs le même goût que celles d'Olufsvigdal. L'autre est, dit-on, dans l'Oeresveit, entre Hellafell et Graf, dans un marais qui s'étend à l'ouest vers le Grunderfiord; mais personne ne put nous indiquer le chemin pour y aller.

Source

Source d'Eides.

§ 459. Les eaux minérales acidules d'Eides sont à l'ouest de Kolgraffiord, dans les environs de la métairie d'Eides, située dans l'Oeresveit. Cette source est près d'un marais, mais son bassin est entouré d'une éminence. D'après les expériences entreprises sur ses eaux, elles acquirent une couleur verdâtre avec le syrop de violettes; formèrent des flocons avec l'huile de tartre, par défaillance; ne changèrent nullement avec l'esprit de sel ammoniac, l'eau-forte et le vitriol; mais elles devinrent noires avec la noix de galles, en conservant cependant une légère teinte rougeâtre.

Flater.

§ 460. De Draapehlidfiœld, la route nous conduisit par le Flater, montagne herbageuse qui fournit de bons pâturages. Nous entrâmes ensuite dans une lande très-basse, pleine de sentiers unis et étroits. C'est ici que le Flater sépare le district d'Hnappedal de celui de Sneefiaelds.

Source de Roedemel.

§ 461. La source de Roedemel donne les dernières eaux minérales acidules que l'on rencontre dans le Sneefiaelds-Naes ; elles sont en même temps les plus renommées de l'Islande. Cette source est située au pied de la montagne, dans une contrée herbageuse, à un quart de mille de l'église de Roedemel. Elle jaillit dans un ruisseau où la nature lui a formé un couvert composé d'une terre compacte, entrelacée de racines de plantes. Elle donne tant d'eau, que quoique le ruisseau, en la traversant d'un cours rapide, en emmène beaucoup avec lui, elle en conserve malgré cela abondamment, et on distingue facilement les eaux minérales d'avec celles du ruisseau qui les entraîne; ses nombreuses veines ou canaux élèvent même au milieu de celui-ci leurs eaux minérales en bouillonnant sans discontinuité. Nous fîmes divers essais avec les mêmes ingrédiens que nous avions employés pour les autres ; mais nous n'apperçûmes pas que l'eau changeât beaucoup, excepté avec la noix de galles dissoute, qui

lui fit prendre une couleur brunâtre. L'eau de cette source est d'ailleurs la plus limpide, la plus forte et la plus légère que nous ayons rencontrée. Son goût est en même temps plus agréable, et son acide plus fin, ce qui fait qu'elle est excellente pour étancher la soif, et très-salubre.

§ 462. Ayant intention de faire encore d'autres essais que ceux dont nous avons parlé, nous prîmes une bouteille d'eau de chacune de ces sources; mais, quoique nous eûmes l'attention d'y mettre de bons bouchons, avec une calotte de cire, de la vessie et du papier, et de les bien emballer, la plûpart se corrompirent avant leur arrivée à Copenhague, de manière qu'en les débouchant on fut infecté de l'eau qui avait perdu toute sa force. Nous en attribuâmes la cause aux particules volatiles dont elle est imprégnée, et qui trouvèrent jour à s'évaporer. Pour transporter et conserver ces eaux, il n'y aurait donc pas d'autre moyen que celui de boucher ces bouteilles hermétiquement. Et pour faire tous les essais possibles sur les

lieux, il faudrait avoir avec soi quantité d'autres ingrédiens qui nous manquaient, tels que les solutions de lune, le sucre de Saturne, le vif-argent (1), le suc d'héliotrope, avec la cochenille, et nombre d'autres. D'un autre côté nous n'avions pas de mesure pour savoir la quantité d'eau minérale que nous devions ajouter aux matières étrangères que nous employons, ce qui était indispensable pour nous régler dans nos opérations, et fournir un résultat certain. Nous manquions aussi de fourneaux, de vases et autres choses nécessaires, et nous ne pouvions pas faire évaporer l'eau au feu. Il eût fallu particulièrement que nous puissions emporter avec nous de la vase de ces sources, afin de faire nos expériences et nos recherches plus commodément qu'ici. Mais comment aurions-nous pu y songer, ayant plus de vingt milles à faire à travers des rochers et des marais, et cela dans un pays où il n'y a ni abris, ni gites pour les voyageurs; et après avoir quitté

(1) *Solutiones lunæ, Sacchari Saturni et Mercurii.*

cette contrée, il ne nous était guères possible d'y revenir.

§ 463. Il serait superflu de faire de longues dissertations pour démontrer les avantages que les habitans du pays, et même ceux qui habitent les royaumes de Danemarc et de Norwège, pourraient retirer de ces eaux minérales, puisqu'on sait en général combien de personnes rétablissent leur santé, en allant prendre les eaux dans des pays étrangers, ou en faisant usage chez eux de celles qu'ils font venir à grands frais, et qui cependant perdent toujours beaucoup de leur qualité par le transport. Il n'est pas surprenant que les Islandais, qui ne sont pas encore parvenus au degré de civilisation de tant d'autres peuples, n'ayent pas encore les connaissances nécessaires sur les avantages qu'ils tireraient de ces eaux minérales; et ils auraient besoin d'instruction sur quantité d'autres objets. On peut se souvenir qu'il n'y a pas bien long-temps qu'en Europe, et principalement en Allemagne et dans les pays du nord, on ne connaissait pas encore beaucoup

l'usage des eaux minérales, et que c'est à M^r. *Hoffman*, médecin célèbre, qu'on a obligation d'être instruit sur leurs excellens effets. Il y a cependant encore quelques savans qui ne leur en attribuent pas plus qu'à l'eau ordinaire. Il a paru entr'autres en 1755, une dissertation de M^r. *Schulze*, dans laquelle il cherche à prouver le peu de propriétés des eaux minérales pour la guérison des maladies. Si l'opinion de ce médecin pouvait avoir quelque fondement, ce ne serait tout au plus que si on en recommandait l'usage à des malades dont la santé et les forces seraient entièrement perdues. Nous supposons outre cela, que les eaux minérales ne puissent être regardées comme des remèdes principaux pour détruire les maladies; nous croyons cependant qu'elles peuvent être ordonnées avec succès, et regardées comme remèdes particuliers pour aider à la nature et conserver les malades. Nous ne nous attachons ici qu'aux sources d'Islande, regardées comme les plus minérales, et principalement à celle d'Eides, qui, par sa qualité, pourrait très-bien occasionner des constipations à ceux

qui ont les nerfs très-tendus, s'ils en faisaient un usage immodéré, au lieu qu'elle relâcherait celui dont les nerfs sont plus distendus et plus faibles. Le premier principe, ou l'âme des eaux de cette source, est un esprit volatil-minéral qui pénètre dans toutes les parties du corps, fortifie les fibres, attenue les humeurs, ouvre les pores, provoque la transpiration, etc. La terre martiale, ou l'ochre ferrugineux, pris avec modération, fortifie l'estomac, les intestins et les nerfs; provoque les évacuations, et rend frais et dispos. Nous sommes d'ailleurs bien du sentiment, que l'usage immodéré, ou mal ordonné des eaux fortement martiales, occasionne de mauvaises suites. On remarque principalement, que cet esprit volatil ou élastique, dont nous avons parlé, doit abonder dans les eaux minérales d'Oesekot, par les petites bules ou perles qui s'y élèvent; et quoiqu'on ne les apperçoive pas autant dans celles de Roedemel, par rapport au ruisseau qui traverse cette source, il y a d'autres indices qui prouvent que ses eaux ont un très-grand avantage sur toutes celles qui existent en Islande. Les voyageurs et ceux

du pays qui en boivent sans raisons de santé et sans autre but que celui d'étancher leur soif, n'en ont jamais ressenti aucuns mauvais effets. Ils s'en sont trouvés au contraire bien désalterés, et tout à fait agiles. On peut donc ajouter foi à ce qu'a dit *Olaus Magnus* (1) de l'Islande, qu'il y a dans cette île, des sources minérales dont les eaux sont presqu'aussi douces que la petite bierre; de manière que les habitans, dans le besoin, pourraient en faire usage au défaut d'autre boisson, vû qu'elles ont un goût agréable et piquant. Il est aussi question d'eaux minérales enivrantes, dont la source était située dans le Hitardal; mais elle n'existe plus, car on n'en voit aucune trace. *Arngrin Jonson* et d'autres, peut-être, réfutent plusieurs passages de ce livre, et entr'autres celui-ci et un second où il est dit, que les feux souterrains en Islande, n'attaquent pas les plantes et les arbres. Des habitans du pays nous ont assuré que ces eaux étant bues à jeûn, occasionnaient des étourdissemens. C'est ce qui

(1) *Hist. Gent. Sept. lib.* 21.

arrive avec les eaux minérales d'autres contrées de l'Europe, lorsqu'une personne d'une complexion faible en fait usage. *Wallerius* dit avoir observé les mêmes effets de différentes eaux minérales, et principalement de celles qui existent en Danemarc; on n'en doit pas conclure pour cela, qu'elles soient pernicieuses; nous assurons au contraire, que c'est ce qui prouve leur force.

De l'Air et des Températures.

Des Vents.

§ 464. Ce que nous avons dit (§ 11 et 185) des vents qui se font sentir dans la partie méridionale d'Islande et dans le Borgarfiord, peut aussi s'entendre en partie pour cette contrée, à l'exception qu'ils sont moins perçans. C'est aussi très-rarement que l'on rencontre ici comme au sud, de ces rochers formant écueils le long de la mer, qui en soient altérés et rongés; mais aussi faut il ajouter, qu'ils sont la plûpart d'une roche bien plus dure. Le Sneefiaelds-Naes s'étend très-avant en mer, et a des deux côtés, des golfes de douze milles de largeur,

savoir, le Faxe et le Brandefiordur. Le Westerjoekkel est situé isolément à la pointe de ce promontoire, et attire à lui les vapeurs, les brouillards et les nuages. On ne voit à l'ouest sud-ouest et au nord-ouest que des rochers fondus qui forment écueils et qui s'étendent jusqu'aux montagnes; c'est là que les vents et intempéries de l'air ont le moins d'action. On n'y apperçoit presque pas d'herbe. L'air est assez communément tranquille à l'est et au nord-est, et les vents sont généralement beaucoup moins impétueux ici que dans les autres districts.

Des Froids et de la Chaleur.

§ 465. Le froid et la chaleur sont très-supportable ici : lorsque le vent est à l'est et au nord, on y jouit au printemps de la plus belle température, d'un air calme, et d'un superbe soleil, soit sur le continent, comme à quelques milles en mer. On éprouve en revanche près de Breedfiord et en-de-çà du glacier, des vents et un froid si violents qu'il est impossible que les pêcheurs aillent

en mer, ce qui fait que ceux qui habitent la partie sud, et particulièrement Dritwig, sont beaucoup plus heureux dans la pêche du printemps puisqu'ils peuvent se mettre en mer vers pâque, et pêcher ici jusqu'à la chandeleur. Au sud du glacier, le soleil donne, printemps et été, avec une telle force qu'il est presqu'impossible de résister à la chaleur qu'il y fait. Lorsque l'air reste quelque temps calme et dans cette stabilité, le poisson qu'on étale sur les rochers qui bordent la mer, pour le faire sécher, se cuit à moitié, et s'y chauffe tellement, qu'on ne peut le toucher, parce que c'est comme un foyer où se concentre la chaleur du soleil par la réunion de ses rayons. Le glacier sert, par son élévation, d'abri pour les vents. Les nuits du printemps sont en revanche tellement froides à Dritwig, que tout y gèle. Cela fait beaucoup de tort aux pauvres pêcheurs de ces parages; et obligés d'aller en mer, avec leurs habits de pêche, tout glacés, ils souffrent étonnemment. Ce n'est qu'au glacier que l'on peut attribuer les effets de la grande chaleur qui règne dans

une partie de cette contrée, et du froid excessif que l'on éprouve dans une autre, à si peu de distance. Ces rochers noirs qui forment écueils sur les côtes, y contribuent cependant aussi, ayant perdu non seulement la chaleur que le soleil leur avait communiquée, mais encore cette chaleur élémentaire qui leur a été enlevée lors du changement qu'ils ont subi par l'action des incendies volcaniques, d'où ils sont devenus naturellement très-froids.

Météores.

§ 466. On voit ici très-rarement des météores, et on n'y apperçoit jamais ce que les Islandais appèlent *Mistur* (§ 15). Les aurores boréales sont assez fréquentes en hiver; pendant la nuit on apperçoit communément des lueurs dans les flocons de neige qui tombent ; mais aussi l'on y voit rarement ce qu'on nomme dans le pays *Hraevar-Eldur* (§ 14). Il en est de même des orages; sans doute que le glacier les attire à lui comme il fait de toutes les vapeurs aëriennes; mais il faut avouer que, lorsqu'il

s'en manifeste un, il est terrible. On parle encore de celui qui eut lieu en 1631, dans lequel le tonnerre réduisit en cendres quelques maisons qui étaient situées au nord du glacier.

Des diverses espèces de Terres.

Madjord.

§ 467. Cette terre (1), que les Islandais nomment Madjord, est ici noire et bonne comme ailleurs, et principalement dans le district de Borgarfiord (§ 16 et 191.); il n'y en existe point de la rouge. Elle n'est cependant pas aussi commune ici que dans le district d'Hnappedal et dans l'Helgafellsveit, mais ses couches y sont les mêmes.

Tourbe.

§ 468. La tourbe qui se forme des plantes (2), est ici comme presque par-tout ailleurs assez bonne pour le besoin. Elle répand

---

(1) *Humus frugifera.*

(2) *Humus bituminosa, solida aere indurescens.*

néanmoins en brûlant, cette odeur de soufre, qu'on remarque principalement dans celle que l'on exploite dans le Stadesveit. C'est au nord du glacier que l'on rencontre la meilleure, et l'Ingelhal en fournit particulièrement beaucoup. Elle est noire, grasse, compacte, unie, et si dure qu'on a de la peine à la casser. C'est à l'est d'Ingelhof, plaine marécageuse, de la dépendance de cette seigneurie, que les habitans des deux pêcheries le plus à la proximité, savoir : celles de Sand et de Rev, vont chercher celle dont ils ont besoin. Ils payent annuellement une rétribution pour un certain nombre de pieds carrés qu'on leur désigne. On rencontre ici de tous côtés d'anciennes fosses à tourbe, que l'on remplit au fur et à mesure avec les gazons que l'on enlève, et avec d'autres matières qui ne sont pas propres au chauffage. On assure ici, comme nous l'avons déjà dit ailleurs (§ 20), que cette tourbe se reproduit, mais qu'elle ne devient pas aussi épaisse, ni aussi compacte; il faut néanmoins, pour que cette reproduction ait lieu, que la fosse soit recomblée de terre. Il faut aussi entretenir

proprement les intervalles qui existent entre les fosses, afin que l'herbe puisse y venir. Elle croît supérieurement dans les terrains où on a étalé de ces tourbes pour les faire sécher après qu'elles sont coupées, ce qui prouve que leurs débris et poussière forment un excellent engrais, ce qui arrive aussi avec leurs cendres, lorsqu'on en met, cependant pas à trop d'épaisseur sur des terrains médiocres. Cette tourbe brûle et chauffe d'ailleurs très-bien.

§ 469. Les couches de terre dans les tourbières qui avoisinent le glacier, ne sont pas dans toutes les mêmes. Dans celle dont nous venons de parler, la tourbe remplit presque tout l'espace qui la constitue. On n'y trouve à la vérité pas de soufre, mais de minces couches de pierre-ponce. Le terreau y prend un pied à un pied et demi d'épaisseur ; il est assis sur une couche de terre brunâtre, de deux pieds d'épais. Celle-ci est sèche et pleine d'herbe et de tiges de plantes pourries. On arrive ensuite à une couche de pierre-ponce blanche qui n'a que deux travers de doigt

d'épaisseur, et qui est de même nature que celle que l'on rencontre sur les bords des glaces du glacier. Cette pierre vient sans doute de cette montagne, et en a été détachée successivement par les pluies, car on voit ici par-tout de pareilles couches. Sous cette pierre-ponce est un lit de terre qui, quoique grasse, est rude au toucher, et remplie de morceaux de pierre-ponce beaucoup plus petits que les précédens. Cette terre paraît avoir la même origine que la pierre; et si elle est grasse, elle n'a sans doute acquis cette qualité que par les plantes pourries qui se sont pétries avec elles. Cette couche n'est point par-tout égale; il y a des places où elle est plus épaisse que la couche de pierre-ponce. Suit après cela une forte couche de tourbe qui a sept à neuf pieds d'épaisseur. On en a même rencontré une de quatorze pieds, dans la partie nord de la plaine dont il a été question, où le terrain est plus élevé. On trouve aussi assez fréquemment des entre-couches d'une terre de marais, blanche, d'un demi-pied à un pied d'épaisseur, qui renferme des particules aigues d'une matière que nous n'avons

pas

pas cherché à distinguer ; mais qui paraît n'être que de la pierre-ponce réduite en poussière. On rencontre enfin tout au fond une autre terre de marais, pleine de veines d'eau ; elle est assise sur un lit de petites pierres élimées par les eaux. Cette tourbière est en plaine, à un huitième de mille du rivage. Nous calculons, d'après ce que nous venons de dire, que depuis l'herbe qui est à sa superficie, elle a au moins vingt pieds de profondeur.

Exploitation des Tourbes.

§ 470. On employe pour exploiter, ou pour couper ces tourbes, une espèce de bêche en bois, garnie d'un fer tranchant, en forme de lame. Cette bêche, c'est-à-dire la partie qui fait la pelle, a un pied de long, et près d'un demi-pied de large ; son manche à trois pieds. Les tourbes se coupent de la grandeur de la bêche, ce qui forme à peu près le carré de deux de nos tuiles posées l'une à côté de l'autre. Un bon ouvrier en coupe six à huit en file, et les jette ensemble

hors de la fosse. D'après l'ordonnance insérée dans leur *Boelagen* (§ 29), un excellent tourbier est censé devoir exploiter dans sa journée une masse de vingt pieds de longueur, de dix pieds de largeur, et vingt pieds de profondeur ; mais il n'y réussit que très-difficilement.

Marais fétide.

§ 471. On rencontre sur la route, dans une anse que forme la mer, près de Borgarhraun et Langfioere, une terre noire, marécageuse, qu'on appèle *Svartaal.* Elle est composée d'une couche d'argile très-délayée, qui s'est formée de plantes pourries, de la campagne et de la mer, dont les eaux remontent jusqu'ici lorsque la marée est très-haute. Cette couche à une aune de profondeur. Le terrain en lui-même est ferrugineux. Lorsque l'on passe près de cette terre marécageuse dans des temps chauds et calmes, on est infecté de l'exhalaison puante qu'elle répand. On en rencontre de pareilles dans le Langfioere, à différens endroits près du rivage. Il est très-dangereux de les traverser ;

car, quoique ces places soient couvertes d'herbes, les chevaux s'y enfoncent à une telle profondeur qu'il est impossible de les en retirer.

§ 472. Nous avons déjà parlé de différentes argiles; en voici d'autres espèces : 1°. Il existe sur le haut de la montagne de Budum, une terre grasse et blanche, dans laquelle on rencontre des pyrites en cubes. Il y en a de la pareille au Kirkholt, dans le Stades-Veit, à peu de distance du rivage. On peut l'employer à de la poterie, après l'avoir lavée et pétrie. 2°. Il existe une autre espèce de terre grasse dans l'Helgafells-Veit, près de la métairie de Kougsbake, à la proximité du rivage; celle-ci est bleue : elle y est assez abondante. Mise au feu, elle devient rouge comme plusieurs espèces d'argile. On la trouve mêlée avec du sable et des gravois, mais elle est d'ailleurs très-fine, après qu'on l'a purgée de ses matières hétérogènes. 3°. On rencontre dans le Draapehlidfiaeld, quantité de ces terres grasses, ainsi que des bols. L'un est très-beau et très-blanc; et mis au

feu, il acquiert une couleur de chair. Le second est encore plus blanc, mais en même temps plus maigre; on y voit aussi quelques terres colorées, telle que la jaune, dont on a parlé; une autre qui n'est que jaunâtre, et une argile bleue, dans laquelle on rencontre des pyrites en cubes, de couleur de laiton. On y trouve encore une terre grasse, marbrée en blanc et en verd, et nombre d'autres espèces de même qualité; mais ces dernières et celle qui est marbrée, n'y sont pas en grande abondance; et leur couleur n'est pas toujours la même dans la masse qui les compose.

Des diverses espèces de Pierres et de Roches.

§ 473. Quoique nous ayons déjà parlé de quelques espèces de pierres et de roches, au fur et à mesure que nous les rencontrions dans les voyages que nous fîmes au glacier et à Draapehlidfiaeld, nous revenons ici sur les principales, en y ajoutant celles que nous avons trouvées et observées ailleurs,

dans cette contrée. Le lecteur les trouvant classées ensemble, il lui sera plus facile de jetter ce coup d'œil observateur sur ce qu'elles lui présenteront d'intéressant. Nous commencerons par ces rochers intermédiaires, qui forment écueils sur les côtes de la mer. Il est rare qu'ils composent à eux seuls une montagne entière, ou même une portion : on ne peut les regarder d'ordinaire, que comme des couches qui entrecoupent celles de l'espèce la plus brute. Ces rochers sont : 1°. Une roche solide (1) que l'on rencontre le plus communément dans les couches intermédiaires des montagnes régulières de l'Islande, même dans les petites, et principalement dans le Geldingafell. 2°. Une roche friable (2) que l'on trouve sur les côtés des montagnes, qui sont bas, et même dans le pays plat : celle-ci a beaucoup d'affinité avec la première. Elle tombe en efflorescence et se dessèche, lorsqu'elle est en plein

(1) *Saxum Scissile efusco, arenâ et minimâ parte terræ constans.*

(2) *Saxum friabile lucide fuscum, arenâ, terrâ et parum argillâ constans.*

air; elle pompe aussi l'eau, ce qui fait que l'on peut employer les meilleurs morceaux à filtrer. Nous trouvâmes dans ces deux espèces de roche, de petites pyrites, des gravois, des petites boules de terre pétrifiée et autres pierres; mais ces différentes matières n'y abondent pas. A l'extrémité de cette masse de roche, en est une de même nature, mais plus fine, que l'on nomme dans le pays, Sandusteinar. Il s'en est détaché un gros morceau qui a roulé jusques sur le rivage. Les voyageurs s'amusent à y graver leurs noms, et l'époque à laquelle ils y ont passé. 3°. Une roche de sable, grise (1), que l'on rencontre dans la caverne de Sang. 4°. Une roche ochreuse (2) que l'on rencontre dans les entre-couches des montagnes régulières. Il y a des places où elle est d'une telle finesse qu'on peut la broyer facilement en couleur; mais on ne peut pas s'en procurer beaucoup, parce que

(1) *Arenarius griseus, argillâ vulgari vel plastica induratus.*

(2) *Saxum ochraceum martiale rubrum.*

les couches que forme cette variété, sont très-minces. On en trouve une seconde variété, qui est plus grossière et communément pierreuse; celle-ci a des couches plus épaisses. La matière principale qui constitue la première, est une argile ferrugineuse; l'autre se trouve mêlée de sable et de pierres brisées.

§ 474. On remarque principalement parmi les rochers qui ont une forte consistance, et qui sont très-bruts : 1°. Une roche d'un gris-clair (1), mêlée indistinctement de spath et de quartz, mais rarement de mica. On rencontre cette roche par-tout, mais nulle part seule. 2°. Une autre roche (2) de même qualité que la première, mais plus dure. Elle a beaucoup d'affinité avec celle de Skardsheide (§ 226). Elle soutient assez bien le feu, quoiqu'elle soit sujette à fondre et à se fendre, et qu'elle paraisse avoir été exposée de près aux feux volcaniques. C'est cette espèce qui constitue en plus grande

(1) *Saxum vulgare griseo pallidum.*

(2) *Saxum vulgare griseo canescens rare easerrulis.*

partie les rochers qui bordent le rivage. Les forgerons s'en servent pour enclûmes. 3°. Une roche d'un gris noirâtre (1). On la nomme dans le pays, Mont-Studla, par rapport à sa forme. Elle existe dans plusieurs endroits entre d'autres rochers, dans le voisinage de la mer. C'est elle qui ressemble le plus à celle dont nous venons de parler, par sa couleur et la matière principale dont elle est composée. Elle est néanmoins plus dure, plus compacte, et a plus de poli dans ses parties. Elle se brise toujours en longueur, et forme des pentagônes, des hexagônes et des eptagônes à faces irrégulières. C'est dans leur grosseur que ces morceaux diffèrent le plus les uns des autres, car il y en a qui ont depuis quatre jusqu'à six pieds d'épaisseur, sur douze à seize pieds de longueur, sans qu'on y apperçoive la moindre petite fente, au lieu que d'autres n'ont qu'un pied d'épaisseur, et deux à trois aunes de longueur, avant qu'on y rencontre un ligne transversale qui paraisse la couper.

(1) *Saxum Basaltiforme è nigro griseum.*

Le Kluckour, ou *Montagne des Cloches.*

§ 475. Le *Kluckour* est une petite montagne ronde, et une partie des rochers qui servent de lit au glacier, depuis le nord-ouest jusqu'à l'ouest. Les habitans du pays lui donnent le nom de montagne des Cloches, parce qu'elle donne un écho très-clair et très-distinct, et en partie parce qu'elle a la forme d'une cloche. La roche qui constitue cette montagne, est très-fine, et doit être classée avec celle dont nous venons de parler (§ 474). Elle consiste dans des pierres angulaires, comme celles que l'on rencontre dans la montagne du Baula; mais les morceaux que l'on trouve ici, sont plus gros et plus longs. La matière principale dont elle est composée, diffère un peu de celle de l'autre; cependant elle ne peut être mise dans la classe des basaltes étrangers qui nous sont connus (§ 218), puisqu'elle a dans son intérieur, de petits trous ronds, tous de même grandeur, mais un peu éloignés les uns des autres. Il faut absolument que cette montagne ait été transposée de la

place où elle se trouvait d'abord, puisque ses colonnes supérieures sont couchées horisontalement, les plus inférieures sont perpendiculaires, et celles du milieu, diagonales. Elles sont en grade partie, principalement celles du haut et du milieu, tellement courbées, qu'elles forment un arc de cercle. Le nombre de leurs faces ou côtés, est très-varié : les unes en ont cinq et sept; les autres en ont six; mais on en rencontre rarement avec quatre. Nous pensons que sa forme est due à la même cause que celle des pierres du Baula. La figure courbe des colonnes, dénote principalement qu'elles étaient dans leur principe, ou du moins jadis, flexibles, et par conséquent molles. Les petits trous qu'elles ont intérieurement, et la consistance dure et solide de la montagne, prouvent d'un autre côté, qu'après avoir acquis leur forme, elles ont été cuites et durcies par l'incendie souterrain, et qu'elles ont eu de la peine à résister à la force de son action, parce qu'elles sont dominées par le glacier, et qu'elles ont pour bâse les laves ou pierres brûlées, qui les entourent en même temps

de toutes parts. Cette pierre est très-propre à la bâtisse; elle ne se laisse cependant pas aussi bien tailler que celle du Baula, et sa lourdeur la rend difficile au transport.

§ 476. Cette contrée produit d'autres roches plus fines, et qui sont cependant dures et très-compactes. 1°. Il y en a une que les Islandais appèlent généralement *Blaagryte* (1), quoiqu'ils donnent aussi ce nom à d'autres rochers, à qui il n'appartient nullement. On rencontre communément ce *Blaagryte* au fond de la mer, et près des rivages qui sont très-garnis de rochers. Il compose dans de certaines, des rochers en entier; dans d'autres, on ne le trouve que par petits morceaux ronds et élimés, par les eaux. Cette roche est à l'extérieur, d'un noir luisant, mais elle a une teinte bleuâtre dans ses brisures, ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte. Elle surpasse toutes les autres roches en dureté, tellement qu'on a toutes les peines possibles à briser les petits

(1) *Saxum ex atro glaucinum praedurum particulis aequalibus intime commixtum.*

morceaux. On remarque qu'elle est inégale dans ses brisures, quoiqu'elle ne renferme que rarement des petits cristaux de quartz, et qu'elle ne fasse point effervescence dans l'eau-forte. Lorsque les forgerons s'en servent pour enclûmes, elle se fend facilement, principalement lorsqu'il y tombe de l'eau; d'ailleurs elle se soutient très-bien en plein feu, et prend la couleur des métaux que l'on frote sur elle. On se sert en médecine, pour la pleurésie, des plus grosses boules que l'on rencontre sur le rivage (§ 34). Après en avoir fait chauffer une dans le feu, on l'enveloppe dans un linge, et l'applique sur la partie la plus douloureuse. Les femmes l'employent quelquefois pour tenir l'eau chaude. C'est sans doute avec cette même roche que les anciens Islandais faisaient chauffer le lait qui leur servait de boisson. Il serait à desirer qu'on fit encore des essais répétés sur cette pierre, par le moyen du feu. 2°. On rencontre ici une autre roche qui mériterait de pareils essais : à la bien examiner, on la prendrait pour un jaspe de montagne. Une partie de la haute montagne

qui borde la mer au sud du glacier, entre Dritvig et Berevig, est constituée de cette roche. Ce n'est pas une vraie ardoise, quoiqu'elle se sépare en feuillets très-minces et très-unis; mais ils ne conservent pas la même épaisseur. Elle est très-dure, et lisse à l'extérieur; mais dans ces brisures elle ressemble à une argile durcie. Elle est excellente pour construire des voûtes qui ont besoin de solidité. Elle est, outre cela, très-propre à cette maçonnerie, en ce qu'on lui donne facilement la forme que l'on veut.

Diamant d'Islande.

§ 477. On rencontre encore ici une espèce de cristal de roche (1), que l'on nomme diamant d'Islande. On le trouve dans la haute montagne de Thorgerfell, au-delà de Stadesveit. Il existe aussi dans quelques autres endroits de l'Islande, mais il n'y est pas si pur ni aussi gros. Les morceaux de ce cristal sont assis en grande partie, comme des petites pyramides pointues, sur un lit ou piédestal de cristal de Spath. Il y en a depuis un quart

(1) *Crystallus pyramidalis.*

de pouce jusqu'à deux pouces de long, et de l'épaisseur d'un demi-pouce. La plûpart sont taillés en hexagônes, quoiqu'il y en ait qui forment le pentagône et l'eptagône. La plus forte partie de ces morceaux de cristal est blanche et opaque, il n'y a de clair et de transparent que la superficie, à trois ou quatre lignes d'épaisseur. Ce cristal est si dur qu'il coupe le verre ; c'est pourquoi les Islandais lui ont donné le nom de diamant.

Roches formées par les incendies volcaniques.

§ 478. Cette contrée offre différentes espèces de roches, qui ont été formées par les incendies volcaniques. 1.° L'agate d'Islande (1), que l'on rencontre sur la montagne de Draapehlid. 2.° Le verre natif (2) qui se trouve sur cette même montagne, ainsi que sur le Baula et ailleurs. 3°. Le

---

(1) *Agathes Islandicus, an vitri naturalis nigri globuli.*

(2) *Vitrum naturale fragilissimum nigrum ligaturis transversis argillaceis.*

Hraun (1), qui est cette espèce de lave, ou pierre brûlée, dont nous avons déjà fait mention: elle abonde dans toute la campagne. Une grande partie Sneefiaelds-Naes, les paroisses de Kolbeinstade et de Roedemel; l'Helgafells-Veit, une partie de Stades-Veit, et principalement les rochers de Kiaerlinges-Kard, ainsi que la contrée qui environne le glacier, sont constitués de cette roche, principalement à l'extérieur. Il croît cependant sur cette espèce de lave, différentes mousses, des petites broussailles, et beaucoup de belles plantes. Les ravines et les vallons, qui entrecoupent la montagne, sont tapissés d'une herbe fraîche et verdoyante, qui fournit d'excellens fourrages et des pâturages pour les bestiaux, principalement pour les moutons, pendant l'hiver. Les vents qui trouvent une percée dans le bas de ces masses de laves, empêchent que les neiges puissent y séjourner long-temps. 4.° C'est là que l'on rencontre aussi une scorie naturelle, supérieurement

(1) *Sionia naturalis communis, saxumve liquatum cavernosum.*

colorée (1). Elle existe dans la caverne de Barnaborghraun : les morceaux en sont petits, mais couverts d'un vernis très-fin. Il y en a de pâles, de rouges-foncés, de bleus donnant dans le violet, et de noirs. Ils sont de diverses formes, mais la plûpart représentent celles de feuillages ou de fleurs. Cette roche est légère, à peu près comme la pierre-ponce, et l'on remarque quantité de trous dans ses brisures (§ 26). 5.° On y trouve aussi la pierre-ponce (2), que les Islandais appèlent *Vikur*. Il y en a de la noire et de la rouge. Il en existe pareillement de la blanche près des volcans, quoiqu'elle soit plus commune dans d'autres endroits, dont nous ferons mention. 6.° On rencontre des stalactites (3) dans la caverne de Budaklett ; et 7.° une roche de tuf (4) sur la montagne de Draapehlid. Elle supporte merveilleusement

(1) *Scoria naturalis pulcherrime picta et colorata.*

(2) *Pumex.*

(3) *Stalactitæ vulcanii.*

(4) *Saxum tophaceum schistiforme per strata liquatum.*

le

le feu, et nous pensons qu'elle serait très-propre à la construction des poëles, des fourneaux, et même des creusets. 8°. Il existe dans le même endroit une autre roche de tuf des thermes (1), dont nous avons donné la description à l'article Lyschol. 9°. On y rencontre en dernier lieu une roche que nos minéralogistes nomment *Breccia* (2). Il y en a deux variétés. L'une existe dans la montagne d'Enne, et l'on trouve l'autre à Bulandshoefde (3 et 4). Cette dernière a moins de consistance que l'autre. Il y en a de gros morceaux près de la métairie de Hoefde, sur le bord de la route, où ils ont été entraînés par les éboulemens..

Minéraux.

Soufre.

§ 479. Il n'y a point de soufre natif ici,

(1) *Saxum tophaceum thermarum album.*

(2) *Saxum (Breccia) constans variorum lapidum fragmentis, argilla communi (plastica) conglutinatum.*

(3 et 4) *Breccia griseo cærulea, et Breccia nigricans minori parte argillæ constans.* Rochers composés de pierres sableuses.

mais on en trouve dans la tourbe, particulièrement au sud du glacier, et dans le Stadesveit, et dans les pyrites en forme de cubes qui existent dans les rochers couleur de laiton, en-de là de Budum, ainsi que dans le Draapehlidfiaeld, et à Cyrarfell, dans l'Oeresveit, principalement à l'ouest.

Fer.

§ 480. Le fer est très-commun dans ces contrées; il y en a par-tout dans les carrières et dans les roches qui en sont détachées; il s'en trouve particulièrement beaucoup dans les marais. On y voit aussi une argile ferrugineuse et de l'ochre de mars, dans les endroits garnis de mousse et près des sources minérales. On y trouve encore à plusieurs endroits, au nord du glacier, cette terre martiale (1), que les Islandais nomment *Sorta* (§ 229); elle est de très-bonne qualité.

Verre Métallique.

§ 481. Une partie des rochers qui bordent

(1) *Terra martialis subpinguis nigra tinctorum.*

la mer, à peu de distance du village d'Hellnum, sont formés d'une roche particulière, très-curieuse et très-rare : nos voyageurs l'appèlent verre métallique (1). On n'en rencontre nulle part de pareille, au moins n'est elle point connue ailleurs. Cette roche est rougeâtre et cassante, remplie de particules ou lamines vitreuses. Il y en a d'aussi minces que du papier, et de deux à trois lignes de longueur sur autant de largeur. Elles ne sont point transparentes, mais aussi claires et aussi lisses qu'une glace. Ce qui prouve qu'elles doivent leur origine à une fonte qui a eu lieu par les incendies volcaniques, c'est que l'on rencontre beaucoup de ces lamines posées en travers les unes sur les autres, et plusieurs qui sont fondues l'une dans l'autre. Lorsque le soleil darde sur ces rochers, on dirait de loin que cette matière vitreuse est en flux; de-là vient que ceux qui demeurent dans le voisinage, croyent et assurent en

(1) *Vitrum metallicum.* Ce verre métallique est le *Saxum obscure purpureo rubicundum micis et lamellis vitri refertum splendensque.*

même temps que cette matière étant mise en fusion par la chaleur du soleil, coule alors de l'intérieur des rochers, quoiqu'ils ne peuvent en approcher, ni tenter aucun examen par rapport à leur extrême escarpement. On a cherché, mais inutilement, de faire quelques essais avec le miroir ardent. Cette matière ne fait point effervescence à l'eau-forte. Ce qui prouve clairement que cette roche ne doit sa formation qu'aux fréquens incendies souterrains, c'est que l'on rencontre de toutes parts des scories de terre, soit dans le haut, soit dans le bas, soit sur le rivage et dans les rochers mêmes ; en un mot, toute la contrée en est composée.

Sel de Boerneborg.

§ 482. On voit deux bosses de rochers à un quart de mille, à l'ouest du pied de la montagne de Fagreskor, contigus à cette même étendue de terrain composé de scories de terre, dont nous venons de parler. Ces rochers ont dix toises d'élévation, et se courbent l'un vers l'autre; de loin on les prendrait pour une batterie. Il y a sur celui qui est à l'ouest, des

restes d'une caverne qui s'est écroulée en 1749, et où il existait un sel que les habitans du voisinage appelaient salpêtre. On s'en procurait alors de très-gros morceaux, au lieu qu'à présent on n'en tire que quelques petits, à travers les fentes du rocher. Ce sel est blanc et farineux; et il a un goût amer et désagréable. On trouve de ce même sel à quelque distance d'Hellum, où existe le verre métallique, ainsi que près de Myvatn, dans la partie nord, où est le terrain de scories de terre. Il est parfaitement égal à celui de Boernebergs Hraun. Il y aurait donc à présumer que c'est un sel ammoniac naturel (1), tel qu'on le rencontre dans d'autres pays, comme à Solfatara, en Italie, et ailleurs. Nous fîmes quelques essais sur celui de cette contrée. Nous en fîmes dissoudre dans de l'eau bien claire, et y ajoutâmes de l'huile de tartre, par défaillance, mais nous n'apperçûmes aucun changement: le syrop de violettes n'eut pas plus d'effet, ce qui prouve que ce sel ne renferme aucunes parties alkalines,

(1) *Sal ammoniæcum naturale glebosum.*

ni acides. Enfin en ayant mis sur le feu, avec du nitre inflammable, nous ne remarquâmes aucune altération; ce qui prouve qu'il ne contient aucun principe nitreux. Quoique ces essais n'aient été faits qu'en petit, ils ont suffi pour nous convaincre que c'est une espèce de sel neutre.

§ 483. Les fossiles les plus connus de cette contrée, sont un bois fossile imprégné de suc minéral (1); un bois pétrifié, noir (2), de la montagne de Draapehlid; des charbons de bois pétrifiés, de cette même montagne; des Rhizolites (3); du bois pétrifié, blanc (4), de Lyscholet de Draapehlid; enfin une tourbe ou terre végétale bitumineuse (5). Nous ne nous étendrons pas sur ces objets, en ayant traité ailleurs (§ 234, 446, 18 et 193).

---

(1) *Lignum fossile succo minérali salitum.*

(2) *Lignum petrefactum nigrum.*

(3) *Rhizolithi.*

(4) *Lignum petrefactum albicans.*

(5) *Humus vegetabilis bituminosa et solida' in aere indurescens* (§ 18 *et* 193).

Fertilité de cette Contrée.

§ 484. La fertilité n'est pas la même dans toute la partie habitée du Sneefiaelds-Naes, mais elle est médiocre par-tout. Les contrées les plus propres pour nourrir les bestiaux, soit dans les pâturages situés sur les montagnes, soit dans les étables et aux alentours des habitations, sont celles que l'on rencontre dans la partie méridionale de la montagne de Miklaholts-Repp, et dans la partie septentrionale de Skogarstrand et d'Helgafellsveit. Le Stadesveit et l'Oeresveit sont bons pour récolter des fourages. On ne voit au sud du glacier, que très-peu d'herbe près les villages et point du tout sur les montagnes. Le pays situé au nord du glacier est au contraire bien plus fertile en pâturages et en fourrages.

§ 485. On voit de tous côtés des meûles de foin (§ 30). Elles sont élevées dans le milieu et basses des côtés, afin que les eaux des pluies, puissent s'écouler avec facilité.

§ 486. On trouve dans les prairies du Sneefiaelds - Naes, à peu près les mêmes

plantes qui existent dans les districts de Kiosar et de Borgarfiord, savoir la patience (1) qui n'y est cependant pas très-commune, ainsi que la presle (2) qui n'y vient pas abondamment. Nous n'y vimes pas le trèfle blanc (3), mais nous y rencontrâmes le passerage ou cresson des prés, à fleurs blanches (4), plante dont les habitans tireraient un grand avantage pour leur nourriture, s'ils en connaissaient les propriétés et s'ils savaient la préparer : elle croît principalement dans les prairies d'Ingelshol. On trouve sur les montagnes plusieurs des plantes qui croissent dans les prés et près des villages. On y voit principalement le saxifrage à feuilles opposées, (5) dont nous avons déjà fait mention : les Islandais le nomment *Snioblomatur*. Le pavot des Alpes (6) y croît parmi les pierres

(1) *Patientia* (*Lapathum*).

(2) *Equisitum*. En islandais *Eltng*.

(3) *Trifolium album pratense*.

(4) *Nasturtium pratense flore albo*.

(5) *Saxifraga oppositi folia* (*Ericoides*) *Faun. Sv.* 359.

(6) *Papaver Alpinum* (*Sp. Pl.* 507).

et les décombres; il en vient de très-haut, et d'autre reste très-petit. On lui donne dans le pays, le nom de *Melasol.* Nous en vîmes en août, près Aptefiorden, qui était en graines. Nous trouvâmes aussi dans plusieurs endroits la racine à odeur de rose (1), en Islandais *Burn;* c'est sur les rochers qui bordent la mer qu'elle abonde le plus. Elle était en fleurs le 19 août, dans la vallée de Fossaar, qui est au haut du rivage, tandis qu'elle avait déja fleuri le 8 juillet, dans toute la partie méridionale.

§ 487. Le Bu de Hraun et les Troellhals, à l'endroit où traverse un chemin composé de rochers, entre l'Helgafel et l'Oeresveit, sont les principaux lieux où l'on trouve des plantes. Il y en vient de diverses espèces dans les petits fossés et dans les vallons dont nous avons parlé. Elles y croissent à une hauteur assez considérable. Ces plantes sont l'angélique (2),

(1) *Rhodiola.*

(2) *Angelica* (*Archangelica*). En islandais *Arthevoen.*

une spirée à feuilles aîlées (1), le raisin de renard (2), la grande Fougère (3), que nous vîmes le 17 août, à sept pieds de hauteur, quoiqu'elle ne fut pas encore en fleurs. Il croît dans les autres endroits, beaucoup de plantes de montagnes, telles que le fraisier (4), une Bénoite (6) qui y vient très-grande, et un saxifrage (6).

§ 488. On rencontre dans beaucoup de lieux de petits bouleaux, mais en petite quantité. On les employe en partie, dans l'Helgafellsveit, à faire du charbon. Il en vient aussi dans le Borgarhraun, dans le Hrisdal, et ça et là sur le Skagestrand. Le bouleau nain (7), et le bouleau rampant ou penché (8), y sont beaucoup plus abondans.

---

(1) *Herba Paris.*
(2) *Filipendula* (*Ulmaria*). En isl. *Mioedurt.*
(3) *Filix maxima* (*foemina*).
(4) *Fragaria.* En island. *Jordarber.*
(5) *Geum* (*Rivale*).
(6) *Saxifraga Trydactylithes.* (*Fl. sv.* 353).
(7 et 8) *Betula nana et Betula procumbens.*

Les Islandais appèlent ce dernier *Rif-Hrüs* et l'autre *Fialldrache*.

§ 489. Les plantes propres à être mangées comme légumes sont principalement la canne (1), appelée *Melur* dans le pays. Elle vient très-bien sur l'Haffiordsoe, et est de la même espèce que celle dont les orientaux se procurent une farine très-fine; mais dont ils ne tirent pas d'aussi beaux grains. Elle y mûrit rarement, au point de voir le grain acquérir la fermeté convenable, ce qui oblige à le faire sécher pour le moudre. On nous a assuré que ce grain avait acquis sa maturité parfaite vers la fin d'août. Il est étonnant que personne n'ait encore songé dans ce pays, à en tirer de la farine; on laisse, en fauchant, cette canne parmi les autres herbages, et ce ne sont que les bestiaux qui en profitent. Cette plante est un excellent fourrage pour les vaches; elle croît dans le sable, dans la poussière et même dans les cendres produites

(1) *Arundo* (*Arenaria*) *Fl. Svec.* 102.

par les incendies souterrains, ainsi que dans le sable blanc des coquillages brisés, que les vents transportent ici. Elle vient de même dans le sable noir des rivages, résidu des brisures et des décombres de la roche la plus commune. Cette contrée produit en second lieu, deux espèces d'oseilles (1), mais on en fait aussi peu d'usage que de l'oseille-patience (2). Elles y croissent néanmoins abondamment; la première dans les prés, et l'autre dans le voisinage des montagnes. On y trouve encore des fraises que l'on mange avec de la crême. Les îles dans l'Helgafellsveit, donnent beaucoup de cochléaire (3). Il y a quelques habitans du pays, qui en mangent préparée comme des épinards, ce qu'ils ont sans doute appris des étrangers. Cette espèce de cochléaire est douce et succulente, mais quoiqu'elle n'ait point d'amertume, elle a

(1) *Rumex* (*Autosa*), et *Dyginus*. En islandais *Sura* et *Olafssura*.

(2) *Rumex Patientia*.

(3) *Cochlearia Danica*. En isl. *Skarfakaal*.

quelque chose de désagréable qui se perd dans la cuisson, ce qui fait qu'en la mangeant, on la prendrait pour des choux-blancs cuits en bouillie. Cette plante a d'ailleurs de grandes propriétes pour la guérison du scorbut qui est très-commun parmi les habitans de cette contrée; il y en a cependant très-peu qui en fassent usage. Il y vient aussi plusieurs fruits et graines, savoir la myrtille (1), le genièvre (2), la bruyère rampante et celle à *baies* noires (3), que l'on mange ici comme ailleurs; on ne fait aucun usage de la ronce de montagne (4), ni de la baie ou raisin d'ours (5). Le pois maritime (6) croît dans ce sable blanc de pyrites brisées, dont nous avons parlé, vers la partie

(1) *Vaccinia* (*Myrtilli*). *Flor. Sv.* 312 *et* 313.

(2) *Juniperus procumbens.*

(3) *Empetrum procumbens*, *et Empetrum baccis nigris.*

(4) *Rubus* (*Saxatilis*). En isl. *Hrutabeer.*

(5) *Arbutus*(*Uva ursi*). En isl. *Mylninger. Fl. Svec.* 411 *et* 439.

(6) *Pisum* (*maritimum*) *Flor. Sv.* 608. En island. *Villeert.*

occidentale du Skakhamars-Naes, dans le district d'Hnappedal. Ces pois sauvages viennent dans plusieurs endroits de l'Islande, ce qui devrait encourager les habitans à faire des efforts pour en améliorer l'espèce par la culture. Ils mûrissent à la fin de septembre, et ont le même goût que ceux que l'on cultive dans nos potagers. *Gesner* (*Aquat.* 4. *p.* 256.) dit que les habitans des côtes d'Oxford-Shire, en Angleterre, ont dû leur salut à ces pois, dans la disette qui eut lieu en 1555. Il ne vient que très-peu de mousse d'Islande (1) dans cette contrée, aussi n'en fait-on que rarement usage (§ 247).

Plantes potagères.

§ 490. Nous ne trouvâmes dans le Sneefiaelds-Naes que deux endroits où on ait eu l'idée de cultiver des choux, qui y réussissaient cependant très-bien; c'est à Helgafell et à Buder : encore n'était-ce que comme essai et sans intention de s'en servir comme

(1) *Muscus Islandicus.*

aliment C'est sur un fond de laves, que l'on avait établi ce petit potager ; ce fond est en général celui de toute cette partie de pays. On y a de ce terreau, que les pluies accumulent dans les fentes des rochers, et on en fait un mêlange avec du fumier de vaches et de ce sable qui se trouve parmi les joncs et que les vents poussent sur les rivages. On arrosait ce jardin avec de l'eau salée, parce qu'on n'a point ici d'eaux complètement douces. Cela n'empêchait pas que les choux n'y profitassent très-bien particulièrement les verds.

Détails sur les Habitans.

Leur conformation.

§ 491. La conformation des habitans est très-variée, parce qu'il y a ici un mêlange de toutes sortes de gens qui viennent annuellement pour pêcher, et dont la plûpart finissent par s'y établir. Il y en a non seulement des jurisdictions du voisinage, comme de Borgarfiord et du district de Dale, mais il en vient même de la partie septentrionale

de l'île. On remarque pareillement une grande diversité dans leur moral : l'homme du commun est cependant plus adroit ici que dans la partie méridionale. Il y a soixante ou soixante-dix ans, que l'on regardait les habitans qui avoisinent le glacier, comme des rustres et des gens de mauvaise foi; on a aujourd'hui toute une autre idée d'eux. Il est vrai qu'ils se sont beaucoup civilisés par les soins des préposés du gouvernement, par le bon ordre qu'ils ont établi, et par la fréquentation d'autres habitans de l'île, qui dans des temps de disette ont été obligés de quitter leurs habitations et de se réfugier vers les côtes de la mer, pour pourvoir à leur subsistance. Il est à remarquer, les que habitans de la partie septentrionale de l'Islande, ne se souciaient guères de s'éloigner de leurs habitations; aussi n'en voyait-on pas dans cette contrée à beaucoup près autant qu'il s'en trouve aujourd'hui.

Maladies auxquelles ils sont sujets.

§ 492. Ils sont sujets aux mêmes maladies que

que les habitans de la partie méridionale et du Borgardfiord, à l'exception que leurs enfans ne sont point attaqués des écrouelles.

§ 493. La lèpre (§ 34), que les Islandais nomment *Likthrau*, est plus commune ici que dans le Borgarfiord, et était autrefois encore plus ordinaire parmi les habitans de cette contrée, dont l'état principal est celui de pêcheurs. Tous ceux qui étaient attaqués de cette maladie, moururent en 1707 d'une petite vérole pestilentielle, ce qui purgea le pays, et fit qu'à la suite on y vit très-peu de lépreux. Cette maladie dénote le plus souvent le plus haut degré de ce genre de scorbut, dont *Boerhave* (1) nous détaille les phénomènes et les symptômes. En augmentant, il s'y joint communément une autre maladie cutanée (2) que nous appellons lèpre des Arabes. Elle diffère beaucoup par le plus ou le moins d'accidens qui l'accompagnent, selon le tempérament de celui

(1) Boherav. *Aphorism. de cogn. et cur. morb.*

(2) *Elephant. lenis et sicca.*

qui en est affecté. La lèpre n'augmente communément dans ce pays que par gradation, de manière qu'un homme qui en est attaqué, peut encore vivre dix et même vingt ans : il y en a cependant qui meurent un an après en être atteints. Il est certain d'ailleurs, que cette maladie est héréditaire. On voit ici des gens de la première classe, qui se nourrissent d'alimens très-sains, qui n'habitent ni les côtes, ni le rivage, et qui n'en sont pas moins exposés à en être attaqués. Elle demeure quelquefois très-long-temps cachée dans le sang d'une famille, ou s'y fait sentir pendant plusieurs générations. Souvent le père et le fils n'en éprouvent aucune atteinte, et parviennent à un grand âge, tandis qu'elle se manifete chez le petit fils. Ce qu'il y a d'heureux, c'est qu'il arrive bien rarement qu'elle se communique. On a entrepris de guérir de ces lépreux avec le mercure ; mais comme on n'a pas mis le temps nécessaire pour le traitement, ou qu'on a administré ce remède sans le connaitre à fond, sans prudence, ou à trop fortes dôses, il n'a jamais eu le

succès qu'on devait en attendre ; plusieurs même en ont été les victimes. Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette maladie : des recherches plus étendues appartiennent aux gens de l'art. Ce mal est aussi ancien dans le pays, que les habitans même, qui l'ont sans doute apporté avec eux de la Norwège où elle était connue dans les temps les plus reculés, si l'on veut ajouter foi à ce qu'en ont dit les historiens les plus anciens du pays. Nous observerons aussi, que cette lèpre doit être toujours distinguée du scorbut (1) qui fit tant de ravages en 1289, sur la flotte Norwégienne, lorsque le roi *Erik* était en guerre avec le Danemarc.

Hospice.

§ 494. On a établi un hospice dans le district de Sneefiaelds, destiné principalement aux habitans du quartier occidental qui sont attaqués de la lèpre. On a choisi pour

(1) Il se nomme en Islandais, et dans l'ancien Norwégien, *Skyrbiugur*.

cela la seigneurie d'Hallkiarnaes-Eyre, dans l'Oeresveit. Cet établissement eut lieu d'après une ordonnance du Roi, de 1652, et on forma quatre hôpitaux pareils dans le reste du pays, un pour chaque quartier de l'île. Il en avait été déjà question en 1555 ; les préposés du pays et le baillif *Kuud Stennsen* avaient eu dès-lors l'intention d'établir quatre hospices, un pour chaque quartier ; mais leur projet n'eut pas lieu. Chaque pêcheur est assujéti à une petite contribution pour l'entretien de ces hôpitaux. Pour cela, il y a un jour fixé, où chaque canot ou barque est obligé de donner une partie du poisson qui a été pêché. On partage le poisson qui a été pris ce jour là, en huit portions, au lieu de sept comme il est d'usage les autres jours, et la huitième portion appartient aux hôpitaux. C'est l'évêque et le prevôt qui en sont les inspecteurs. Ils nomment des administrateurs, qui sont logés dans le bâtiment de l'hospice. Ceux-ci ont soin de faire donner aux malades ce qu'ils ont besoin, et de tenir compte des recettes et dépenses.

Maisons et Habitations de ces Insulaires, et particulièrement celles des pêcheries.

§ 495. Les maisons sont ici plus petites et moins bien construites que dans le Borgarfiord ; elles sont aussi moins propres et moins apparentes, autant dans l'intérieur qu'à l'extérieur, particulièrement celles des pêcheries qui sont en général les plus mal-propres, quoique très-spacieuses. La mauvaise odeur que l'on y éprouve, principalement pendant le temps de la pêche, en rend le séjour très-désagréable à ceux qui demeurent plus avant dans le pays. Il l'est encore davantage pour les étrangers qui viennent commercer sur ces côtes, et c'est à cela qu'on doit attribuer la mauvaise opinion que les voyageurs nous ont donné de toutes les habitations de l'île. Il y a dans chaque pêcherie ou hameau de pêcheurs, une habitation principale, regardée comme la seigneurie, et dans le voisinage plusieurs métairies (1) qui

(1) En Islandais, *Hiaaleser.*

ont, d'après l'ancien état du pays, des cabanes de pêcheurs dans leur jurisdiction. Celles-ci ne sont habitées que dans le temps de la pêche. Lorsque ces habitations n'ont ni herbages, ni bestiaux, elles se nomment *Turrabuder*, qui veut dire sècheries. Ces cabanes se louent pour le temps que dure la pêche, et elles sont pour la plûpart assez mal construites. Les murs élevés en pierres et en gazons, sont très-irréguliers. Ces cabanes sont revêtues dans l'intérieur, de mauvaises planches de bouleaux, qui viennent des débris trouvés sur les côtes. Il y en a aussi qui ne sont garnies que de côtes de baleines, et d'autres qui ne le sont nullement. Elles sont couvertes de mauvaises tourbes, et on en voit peu qui le soient en gazons. Ces Turrabuders sont composées de cinq pièces ou petites cahutes. Pour donner une idée plus juste de cette chétive construction, nous renvoyons à la planche que nous en avons donnée. *A.* est la porte d'entrée; *aaa*, le principal corridor, qu'on appèle *Graungîng*; *bb*, marquent deux chambres à coucher pour les pêcheurs et pour les étrangers qui viennent com-

mercer avec eux. L'une de ces deux pièces est aussi employée quelquefois pour serrer les objets qui leur sont nécessaires ; c'est la chambre où ils mangent, qu'ils nomment *Buret* ; *d.* la cuisine, qu'ils appèlent *Eldhus* ; *eee*, qui est leur *Badstufa*, ou la pièce commune, et principalement celle qu'occupent les femmes, et où elles travaillent leurs laines ; *ffff* marquent quatre entre-espaces, qu'ils appèlent *Sund.* Chacun de ces espaces n'a que deux cloisons de deux à trois aunes de largeur ; le corridor n'en a qu'une, mais la pièce qui sert de chambre commune, en a quatre. Ces habitations sont accompagnées de deux petites maisons qu'ils appèlent *Hialler* (§ 47). Les principaux murs sont faits en pierres, et la toiture revêtue de gazon. Ces constructions servent à emmagasiner le poisson séché ; lorsqu'une seule suffit à cela, on emploie l'autre à un usage différent. L'un de ces *Hialler* ou espèces de magasins, n'a point de mur à une de ses extrémités ; mais simplement un treillage fait de lattes très-minces. C'est dans celui-ci qu'ils préfèrent mettre leur poisson sec, pour qu'il ait de l'air, et qu'il se conserve

mieux. Ces maisonnettes ont environ six aunes d'élévation, mesure d'Islande (1), savoir : trois aunes du plancher aux poutres qui soutiennent la toiture, et pareille hauteur de ce plancher jusqu'à la faitière. Leur largeur est également de cinq à six aunes. On voit par-là qu'elles ne sont pas très-vastes; il peut même s'en rencontrer de plus petites. La pauvreté des habitans ne permet pas de fortes dépenses pour leur construction. Il y a près de chaque sècherie des élévations et des murs en pierres qui y sont établis pour faire sécher le poisson sur des perches (2).

§ 496. Dans les habitations où l'on n'a pas les moyens de se procurer les tonnes et les vases nécessaires pour mettre les foies et les huiles de poissons, on établit des fosses; mais pour cela il faut avoir soin de choisir un terrain compacte et dur, ce qui est assez

---

(1) On évalue trois aunes d'Islande, à cinq pieds trois pouces, mesure de France.

(2) Voyez *Horrebow*, description de l'Islande.

rare dans cette contrée. Ces fossés ne valent pas grand'chose la première année ; on les laisse même reposer la seconde sans s'en servir, parce que ce terrain une fois imprégné d'huile, devient plus ferme, et que les foies de poissons que l'on y dépose jusqu'à ce qu'on puisse en extraire l'huile, ne sont pas dans le cas d'éprouver autant de déchet.

§ 497. On voit combien il y a peu d'ordre dans ces établissemens : il est vrai que la pauvreté des habitans, leur peu d'émulation et l'habitude qu'ils ont contracté, en sont en partie les causes. Les voleurs en profitent. Il serait donc à desirer qu'on employât des moyens peu couteux pour y remédier. Nous pensons qu'on pourrait y parvenir, si on construisait toutes ces habitations sur une même ligne, en forme de rues, ce qui occasionnerait quelques travaux, mais peu de dépenses. Il n'y a pas de doute que ces pêcheurs ne goûtâssent une innovation de ce genre, qui leur procurerait beaucoup plus d'agrémens, de commodités et d'avantages. Cela s'exé-

cuterait plus facilement s'ils se voyaient encouragés, et même au besoin contraints par les préposés du pays. Il faudrait en même temps donner une construction différente à leurs sècheries et à leurs fosses à huile, pour empêcher la malpropreté qu'elles occasionnent, et la puanteur qu'elles répandent dans le voisinage. Se trouvant ainsi par ce moyen toutes rassemblées, un seul gardien suffirait pour les veiller et les mettre à l'abri des vagabonds; au lieu qu'étant dispersées, il leur faut des gardes sans nombre, sans qu'ils en éprouvent une sécurité réelle contre les pillards.

§ 498. La nourriture habituelle des gens de campagne, dans le Miklaholts-Repp, le Stadesveit et le Skogar-Strand, est à peu près la même que celle des habitans de Borgarfiord, dont nous avons parlé (§ 277). On peut en dire autant des riches paysans et des gens aisés des pêcheries, qui ont des herbages et des bestiaux en propriété, à l'exception qu'ils mangent plus de poissons frais que de laitages.

§ 499. Les familles qui habitent ces sècheries et ceux qui viennent pêcher dans ces parages, ne vivent guères que de poisson sec et de beurre. Ils le préparent comme nous préparons la morue sèche et la merluche. Ils ne dînent point, lorsqu'ils sont en mer pour la pêche. Quelques-uns seulement, et sur-tout en hiver, font une bouillie composée de farine délayée dans de l'eau, et cuite avec du lait bien fermenté et du beurre. Ils versent cette bouillie sur le poisson, en guise d'assaisonnement ou de sauce. Ce mets ne doit pas paraître très-bon à des personnes faites à une autre nourriture, mais celles qui y sont habituées le trouvent excellent, pourvu qu'elles ayent du beurre pour l'apprêter, car cette denrée manque souvent, principalement dans les familles peu aisées. Les préposés du pays établirent en 1720, comme coutume, que tous pêcheurs envoyés de l'intérieur sur les côtes, seraient pourvus de douze Fiordungen (1) de beurre

(1) Ce qui est équivalent à cent vingt liv. du pays, poids qui ne diffère que peu du nôtre.

fermenté (§ 43), pour les deux pêches de l'année, qui avaient lieu du 25 septembre au 4 mai, et quelquefois depuis la St.-Michel d'une année, jusqu'à la St.-Jean de l'année suivante. Cette provision paraîtra peut-être surprenante; mais nous l'assurons telle d'après les notions que nous nous sommes procurées, et d'après *Horrebow* (1), qui dit qu'il revient aux pêcheurs, un tiers en beurre, et deux tiers en poissons : ceci n'a cependant lieu que dans le temps de la pêche. Le roi fit insérer ensuite cette coutume dans le nouveau code Islandais, ce qui lui donna force de loi. Elle s'observe en tous temps dans les siéges épiscopaux et dans les grandes métairies, ou habitations, quoiqu'à bien dire, elle soit onéreuse pour les ménages de campagne. Ce que nous venons de dire concernant la nourriture des pêcheurs, n'est pas strictement suivi pour les autres domestiques des maisons, que l'on n'envoie pas à la pêche : ces derniers n'ont que moitié de

---

(1) Description de l'Islande, de cet auteur.

ration en beurre, parce qu'on y supplée par les laitages qu'on leur donne. D'après la coutume dont nous venons de parler, il revient donc à chaque pêcheur cinq livres de poissons et une livre et un quart de beurre; mais la loi en fixant sa nourriture, a également fixé son travail. Les pêcheurs qui viennent de l'intérieur du pays, apportent communément une plus grande quantité de beurre qu'il n'en faut pour leur nourriture; ce surplus sert à payer la location de la sècherie qu'ils occupent, ainsi que leur blanchissage et les services dont ils ont besoin. Ils se munissent également de petit lait, pour leur boisson, et de gruau, dont ils prennent avec eux une petite portion, lorsqu'ils vont en mer. Nous revenons à ces cent-vingt livres de beurre qu'on leur donne pour le temps de la pêche. Cette provision est sans contredit, beaucoup plus forte que celle que l'on donne aux domestiques et ouvriers à gages de l'intérieur de l'île; mais aussi faut-il dire qu'en Islande, ces malheureux pêcheurs ne se nourrissent que de poissons secs; qu'ils n'ont ni pain, ni grains,

ni autre mets connus de l'intérieur du pays. Le beurre est par conséquent le seul et unique assaisonnement avec lequel ils mangent leur poisson sec, cuit ou cru, après l'avoir bien écaillé. Les pêcheurs le nomment alors *Bloedfeik - Stoppe*. Le beurre est aussi leur seule ressource pour préparer le poisson frais qu'ils pêchent. D'ailleurs il n'y a que ceux qui servent chez des payans aisés, ou qui sont envoyés sur les côtes, par des riches du pays, à qui on donne cette quantité de beurre, encore préfèrent-ils souvent de prendre en remplacement d'une partie de ce beurre, une portion de viande fumée et de la farine, pour varier leur nourriture. Il n'en est pas de même des pauvres paysans de cette contrée, et des hommes qui sont à leur service, et qui composent la majeure partie des pêcheurs de ces parages. Ceux-ci ne reçoivent pour le temps de la pêche, qu'environ soixante livres de beurre. Il y en a d'autres encore plus misérables, qui viennent sur ces côtes pour pêcher, et qui n'ayant aucunes provisions, sont obligés de se nourrir simplement

de poissons frais et d'eau. Ceux qui sont sédentaires dans ces sècheries, c'est-à-dire, qui y ont leur demeure habituelle, trouvent beaucoup plus de bénéfice à se nourrir eux et les gens qu'ils employent, de mouton qu'ils se procurent des gens de la campagne, de viande fumée, de beurre aigri et de petit lait. Ils échangent avec les négocians étrangers qui viennent commercer avec eux, le poisson qu'ils consommeraient, pour de la farine de seigle; ils y trouvent un très-grand avantage: leur nourriture est plus agréablement variée, et ils s'en trouvent en général mieux que ceux qui ont d'énormes provisions en beurre. Il n'y a cependant que les riches qui peuvent faire ce commerce d'échange, car les autres pêcheurs ne pouvant atteindre ce but, mènent la vie la plus dure et la plus malheureuse. Il est même étonnant, qu'ils puissent subsister hors le temps de la pêche.

§ 500. Les Islandais de cette partie sont très-économes, et en même temps très-mal-propres dans la manière de préparer leur boire et leur manger, et dans tout ce qui tient à leur existence.

Il y en a cependant qui se distinguent en cela des autres, mais ils sont en petit nombre. Ils font cuire leur poisson frais, principalement les grosses soles qu'ils pêchent parmi les merluches, et mettent dessus une sauce qu'ils préparent avec du petit lait. On assure que ce mets est très - agréable. Si on pouvait les déterminer à se former de petits jardins près de leurs habitations, et à y cultiver des légumes, n'y en viendrait-il que la quantité suffisante pour donner du goût à leur soupe de poissons, ils se trouveraient beaucoup mieux nourris, et les gens aisés qui en ont à leurs gages, n'auraient pas besoin de tirer de l'intérieur du pays une aussi forte quantité de beurre, de petit lait et d'autres provisions.

§ 501. Vers le sud du glacier, et dans plusieurs endroits de ces pêcheries, on brûle à défaut de tourbes, des roseaux et les gros os de poissons, après qu'on les a laissés sécher; c'est ce qui a fait dire à *Anderson*, à *Horrebow* et aux rédacteurs du *Mercure danois*, 1754, *pag.* 161, que c'était le seul

seul chauffage des Islandais ; mais nous avons été convaincus par nous-mêmes, qu'on n'y avait recours que dans très-peu d'endroits, et cela à défaut d'autres matières. Les tableaux désavantageux qu'on a donnés sur les Islandais, viennent de voyageurs étrangers, qui ne sont venus que sur les côtes et dans les pêcheries, où ils ont trouvé beaucoup de malpropreté, chose très-commune dans de pareils lieux, et qui est d'ailleurs inséparable de la pauvreté. Cette malpropreté existe également dans les pêcheries des autres peuples ; les observateurs et les écrivains auraient donc dû être moins rigides envers nos pauvres pêcheurs Islandais, et ne pas jetter l'odieux de leur malpropreté sur la nation entière, qu'ils n'ont cherché ni à connaître ni à apprécier. Au surplus ce que M. *Anderson* a dit du chauffage, que ces pêcheurs se procurent au moyen des os de baleines et autres, qu'ils enduisent d'huile de poisson, est vrai, quant à certains malheureux qui n'ont pas le moyen de se fournir de tourbe ni de bois. Les joncs seuls seraient d'une faible ressource pour eux, par

la difficulté que l'on éprouve à les allumer, et parce qu'ils pétillent beaucoup à cause des parties salines qu'ils contiennent : mais aussi, lorsqu'ils sont une fois enflammés, ils répandent beaucoup de chaleur. L'odeur que produit ce chauffage, est si forte, que ceux qui n'y sont pas faits, ont de la peine à la supporter. Celle des os est bien plus désagréable encore, parce qu'avant de s'en servir, on les laisse exposés au moins six mois aux intempéries des saisons. On sait d'ailleurs que les os et autres dépouilles d'animaux, répandent toujours une très-mauvaise odeur lorsqu'on les met au feu ; aussi ces malheureux ont-ils soin de faire leur cuisine en plein air, pendant le temps de la pêche. On ne peut cependant pas dire que cette odeur soit dangereuse ; les étrangers qui y sont le moins habitués, ne s'en trouvent pas incommodés à un certain point. Nous espérons, d'après ce que nous venons de dire, que nos lecteurs rendront plus de justice aux Islandais, que n'ont fait Mrs. *Anderson* et *Olafsen*. Personne n'ignore que le défaut de bois et de charbon, a contraint différens

peuples de l'Europe, beaucoup plus policés que ces insulaires, à employer pour chauffage, le jonc et la mousse de mer (1). L'usage de brûler des os desséchés et les dépouilles des animaux est de fait plus commun dans ces contrées, que par-tout ailleurs; mais il est rare de les voir aller jusqu'à en consumer les graisses. Il paraît au reste que les Islandais se décideraient difficilement à employer pour chauffage, des excrémens d'animaux, comme cela se pratique en Danemarck, en Suède, et dans plusieurs autres pays des deux continents.

Leur boisson.

§ 502. La boisson ordinaire est comme la nourriture, semblable à celle des habitans des autres contrées où il y a des prairies et des bestiaux (§ 48). Mais dans ces pêcheries on ne boit que de l'eau mêlée avec un peu de petit lait, et il y a des malheureux qui

(1) *Childreys Brit.*, *Bacon. Jersey.*

sont obligés de se contenter d'eau pure. Ils se fabriquent aussi une boisson particulière, qu'ils appèlent *Mioel-Syra*. C'est un acidule composé avec de la farine; mais nous avons observé qu'on n'en fait usage que dans quelques endroits près du glacier. Ils prennent pour préparer cette boisson, une petite portion de la farine de seigle que les bâtimens danois apportent dans le pays. Ils la délayent dans de l'eau pour en faire une bouillie épaisse, qu'ils mettent sur le feu jusqu'à ce qu'elle soit tiède. Ils la retirent ensuite, et la mettent dans une auge de bois garnie de son couvercle. Là, ils la laissent fermenter; et après que la fermentation est achevée, ils en séparent la partie liquide, qu'ils conservent dans des pots. Ils gardent ce qui reste au fond, parce que lorsqu'ils veulent en préparer d'autres, ils en mettent un peu avec leur nouvelle bouillie de farine, ce qui accélère beaucoup la fermentation. Lorsqu'ils veulent avoir de la boisson, ils mêlent un peu de ce liquide avec de l'eau, et la boivent sans autre préparation.

On assure que cette boisson a un très-bon goût. Nous n'avons pas eu la curiosité d'y goûter, mais nous croyons qu'elle ne peut être qu'agréable et même nourrissante. Nous ignorons si les habitans du voisinage du glacier, sont eux-mêmes les inventeurs de cette liqueur, ou s'ils en doivent la connaissance à des étrangers; il est assez probable néanmoins qu'elle est originaire du pays, puisque c'est aux anciens Gaulois et aux Teutons que nous devons l'usage et la préparation de la bierre; aux Espagnols, celle du *Celia* (1), et aux Égyptiens, celle du *Zythe* (2). Nous voyons dans les voyages en Russie, de M. *Haven* (*part.* 1. *c.* 18), que la boisson ordinaire des paysans russes, qu'ils appèllent *Ovas*, est à peu près la même chose que cette boisson acidule dont nous avons parlé. Ce voyageur ajoute que cet ovas n'est ni agréable, ni salutaire aux étrangers. Nous voulons bien croire qu'elle n'est pas agréable, mais nous doutons

---

(1) Espèce de bierre faite avec le froment.

(2) Boisson composée avec de l'orge et de l'eau.

qu'elle soit mal-saine, puisqu'il n'y a pas d'exemple qu'aucun russe s'en soit trouvé incommodé. Ceux qui usent de cette boisson, y font infuser de la menthe, sans doute pour la rendre plus supportable.

Boisson des Enfans.

§ 503. Nous nous croyons obligés de dire quelque chose de la boisson, ou de la nourriture des enfans, puisque cet objet a donné lieu à des débats entre les auteurs qui ont écrit sur l'Islande (1). Les mères n'allaitent guères leurs enfans, que pendant un, deux, ou trois jours. Il ne faut pas croire qu'elles se fassent remplacer par une nourrice. Le besoin seul oblige les femmes indigentes, qui habitent les sècheries, à leur donner plus long-temps le sein; encore cela n'arrive-t-il que dans les endroits où elle peuvent, après un mois tout au plus de nourriture, se procurer un

---

(1) *Anderson*, § 84.

peu de lait de vache, d'une métairie voisine, ou de la ferme principale du canton, soit qu'elles le payent, soit qu'elles l'obtiennent de la pitié. Dans les années de cherté, ces pauvres innocens ne recevant ce peu de lait ni d'une manière, ni de l'autre, sont infiniment à plaindre. C'est sans doute dans de pareils temps, que des voyageurs ont vu ces infortunées mères nourrir leurs enfans avec du petit lait coupé avec de l'eau. Elles ont soin toutefois, de ne point leur donner de ce petit lait aigri, qui leur serait très-nuisible : d'ailleurs, ils ne le boiraient pas, puisque l'on sait par expérience, que les enfans ne prennent pas ce qui leur répugne. On assure que dans les années de disette, des mères se sont vu contraintes à ne donner à leurs enfans, que de l'eau tiède et du bouillon de poisson, dans lequel elles mettaient seulement quelques gouttes de lait pour le blanchir. D'autres font cuire de la farine dans de l'eau, ce qui est le meilleur pour celles qui ont le moyen de s'en procurer. C'est la nécessité qui les a obligé de faire cet essai, et il serait à

desirer qu'elles y fussent toujours contraintes, puisqu'elles ne peuvent y être engagées par la voix de la nature. Plusieurs ont condamné l'usage que l'on a dans la campagne, de donner du lait de vaches à ces tendres nourrissons. Nous sommes d'avis qu'ils n'ont pas tout-à-fait tort, puisque lorsqu'une disette oblige de les priver tout-à-coup de cette nourriture, le changement subit qu'ils éprouvent, leur occasionne une révolution bien sensible. Il faudrait ne les habituer que par gradation, à l'usage ou à la privation du lait, qui d'après une longue expérience, et le systême des plus savans observateurs modernes, est la nourriture la plus naturelle de l'homme.

Travaux des Habitans.

Leurs travaux en général, principalement ceux des Garçons.

§ 504. La pêche est l'occupation principale de ceux qui habitent les côtes, ainsi que de ceux qui viennent, à cet effet, de l'intérieur du pays. Mais avant que d'entrer

dans cette matière, nous dirons qu'il y en a qui sont obligés de s'occuper, principalement en hiver, des travaux de la campagne et de l'éducation des bestiaux, et qu'ils suivent en cela à peu près la même méthode que l'on pratique dans le district de Kiosar (§ 50 et 51). Au printemps, les femmes sont chargées d'avoir soin des moutons et des vaches; de purger les prairies des mauvaises herbes, de leur donner l'engrais, etc. En été, ce sont les hommes qui fauchent les foins; et lorsqu'ils demeurent à la proximité de la mer ou d'une pêcherie, ils s'occupent par fois de la pêche. Il est rare qu'ils réussissent à faire ces deux métiers, qui sont trop opposés l'un à l'autre. Ceux qui sont passionnés pour la pêche, négligent communément leurs bestiaux et les travaux de la campagne; et ceux qui sont trop attachés à la vie des champs abandonnent la pêche. C'est pourquoi il faudrait que chacun se livrât entièrement à l'un ou à l'autre, pour qu'il en résultât des avantages réels, tant pour lui que pour le pays. On ne manque pas au surplus d'ouvriers pour les travaux qui se font dans le voisinage

du glacier, puisqu'il s'y trouve quantité de garçons qui ne demandent pas mieux que d'être occupés. En été, ils passent dans les campagnes de l'intérieur du pays, où ils travaillent à la journée: Il n'est pas permis à ces jeunes gens de se soustraire à une occupation réguliere, à moins qu'ils ne possèdent quarante rixdales en valeur, et cela dans des objets d'un bon emploi et du rapport de dix pour cent. Il faut qu'il se trouve dans cet avoir un certain nombre de vaches et de brebis laitières, afin que les préposés du pays puissent, lorsque besoin est, leur assigner une métairie à faire valoir : cette précaution est d'autant meilleure que la population est trop peu considérable pour que l'on se procure assez de monde qui exploite les possessions. On n'accepte aussi que ceux qui sont d'age et de force à pouvoir faire les travaux d'un bon journalier, et qui puissent principalement servir dans le temps de la récolte. La journée de travail a été fixée anciennement par leur *Boelagen* (§ 52.); mais elle est trop forte, et il n'y a que peu d'hommes, qui puissent parvenir à la remplir. Ceci prouve que l'ancienne aune Islandaise

était moins forte que celle d'aujourd'hui. Le réglement de police, dont nous venons de parler, avait tout prévu et tout ordonné avec sagesse. D'après ce réglement chaque garçon journalier, qui, au temps de la fenaison, fauche dans sa semaine trente toises carré, ou neuf cents aunes mesure d'Islande, de terrain, reçoit une rixdale de gage, en outre de sa nourriture. Celui qui en fauche moins, reçoit en proportion de son travail. Il y en a pourtant, qui, quoique devant être regardés comme des travailleurs médiocres, puisqu'ils fauchent un cinquième de moins par semaine, reçoivent cependant dans l'année, outre la nourriture, deux rixdales deux tiers de gage, huit aunes d'étoffe de laine, deux paires de bas, une paire de gands de laine et un habillement neuf pour la pêche: ils ont de plus droit au logement et à des soins particuliers. La nourriture et les gages d'une domestique sont d'une moindre valeur (§ 54). Un garçon peut au contraire gagner dans un été huit rixdales, qu'il se fait payer en beurre, en laine, en moutons et partie en argent. Il est rétribuable envers le roi d'une rixdale par an. Il résulte de tout ceci

qu'il y a beaucoup de jeunes célibataires dans le pays, parce qu'ils ne peuvent accumuler les fonds nécessaires et fixés par la loi, pour pouvoir s'établir. Les baillifs chargés de la perception des contributions, sont très-indifférens sur cet objet, qui intéresse cependant beaucoup le gouvernement: et pourvu qu'ils perçoivent leur trente-deux schellings, monnaie de Lubeck, ils sont contens, et s'embarrassent peu de ce qui intéresse le bonheur et la prospérité du pays.

Arts.

§ 505. Il y a communément dans les sècheries, des gens qui, lorsque le temps ou la saison ne permettent pas de pêcher, s'occupent à faire divers ustensiles et autres objets de nécessité (§ 57 et 280.), et qui s'assurent par-là un supplément de profit assez important. La plus forte des occupations de ce genre consiste dans la construction des canots et des barques de pêcheurs.

Préparation des Peaux et des Cuirs.

§ 506. Un autre occupation des habitans du

pays consiste dans la préparation des peaux et des cuirs que l'on employe pour faire les habits de pêcheurs, et les souflets de forge. Pour ce qui concerne les gros cuirs, dont on fait les cordes et les harnois des chevaux, on les imbibe d'huile de poisson, après quoi on les met en rouleaux et on les frappe avec un morceau de bois, jusqu'à ce qu'ils ayent acquis la souplesse convenable à l'usage qu'on en fait. On prépare aussi des peaux en les foulant simplement dans du petit lait ou de l'eau salée. Les peaux dont on se sert pour les selles, se tannent avec de l'écorce de bouleaux, et se noircissent ensuite avec la même teinture qu'on employe pour les étoffes de laine et pour les *Wadmel.* Ils ont encore différens procédés pour la préparation des peaux dont ils font leurs habits journaliers. Ils les frottent et les imbibent de cette graisse, ou pour mieux dire, de ce suif brun qui sort de la viande fumée qu'ils font cuire, ce qui rend ce cuir puant, comme celui préparé avec l'huile de poisson. Ils en apprêtent encore avec la crême de lait de vache, après y avoir

fait dissoudre du sel. Les peaux travaillées de cette manière deviennent blanches, douces, de bonne consistance et ne prennent aucune mauvaise odeur. Tous les étrangers qui viennent dans ces parages en admirent la beauté et la bonté. Ils ont un troisième procédé qui parait préférable aux deux autres, puisque les peaux sont d'un meilleur usage pour la durée et qu'elles conservent la douceur et la souplesse qu'elles ont acquises par la préparation. Ce procédé consiste à les fouler pendant beaucoup de temps avec les pieds, et jusqu'à ce qu'elles commencent à se sécher d'elles-mêmes.

De la Pêche et des Pêcheries.

Péche et Pécheries.

§ 507. La contrée des glaciers de l'ouest, connue sous le nom de Westerjoekkel, étant une des plus fortes pêcheries de l'Islande, mérite que nous donnions des détails un peu étendus sur la pêche qui s'y fait, et que l'on peut regarder comme la seconde branche de commerce du pays, et l'une des

principales sources de l'existence des habitans. Leur manière de pêcher diffère aussi beaucoup de celle qui se pratique dans les autres districts (§ 92 et suivans). Les pêcheries qui environnent le glacier, et les places où on pêche de préférence, sont très nombreuses. Nous avons parlé de celles qui sont au midi, c'est-à-dire, de celles qui méritaient d'être citées. Les principales que l'on rencontre au nord de cette montagne, sont Oenverdanaes, Gufuskaaler, Sand, ou Hellis-Sand, Kieblevig, Revet, où était jadis le port d'abordage des bâtimens marchands; Olufsvig, qui est le port où les bâtimens se rendent aujourd'hui, et Balle ou Brimils-Vellir. Ces habitations sont les plus renommées, parce que l'on y pêche toute l'année; en hiver avec des barques, au printemps et en été, simplement avec des canots, parce qu'il y a une partie des pêcheurs qui se servent des barques pour aller dans les parages méridionaux du glacier, et qui y passent tout le printemps, c'est-à-dire, depuis la fin de leur mois de *Goé*, répondant au premier jour d'avril, jusques vers le quatorze de mai. Il y en

a qui s'y arrêtent même jusqu'au vingt-quatre juin, époque où les habitans de l'intérieur du pays, viennent chercher les gens qu'ils y ont envoyés, et les produits de la pêche.

Ustensiles de Pêche.

§ 508. Les ustensiles nécessaires à ces pêcheurs, sont un bon hameçon avec sa corde et ce qui y appartient (§ 96); plus, un *Byrdar-Ol*, qui est une forte ligne, munie à l'une de ses extrémités, d'une grande aiguille, ou pointe en bois de chêne, ou en os de baleine, et garnie à l'autre extrémité, d'un gros bloc en bois, sur lequel on fait remonter le poisson. L'aiguille, ou pointe qui est à l'un des bouts de la ligne, sert à percer le poisson, en la lui enfonçant dans les ouies. L'objet principal d'un pêcheur, est d'avoir de bons vêtemens de mer, faits de peaux de moutons et de veaux. Ceux-ci consistent, 1°. en un *Brok*, ou ample *Laesteburur*, pantalon qui forme bas et culote d'une seule pièce, et qui monte jusqu'au-dessus

jusqu'au-dessus des hanches: on serre fortement au moyen d'une coulisse; 2°. en un gilet blanc, nommé *Skinustackur*, qui prend du cou jusqu'au-dessous de la ceinture, et qui se serre également au moyen de coulisses, tant du haut que du bas. 3°. Dans des *Skouklaeder*, ou chaussons doubles, en forme de souliers, qu'ils mettent l'un par dessus l'autre; ceux qu'ils chaussent en dehors, sont faits en *Taatiler*, grosse laine drappée; et ceux qu'ils mettent en dedans, et qu'ils appèlent *Saeefkoene*, sont garnis d'une semelle de gros cuir. C'est le maître qui fournit ce vêtement au domestique qu'il envoie à la pêche; il lui donne de même ce qu'il lui faut pour son coucher et pour les autres objets de nécessité.

Préparation des peaux pour leurs habits de pêche.

§ 509. C'est en général l'huile de poisson que l'on employe pour préparer les peaux dont on fait les vêtemens de pêcheurs. Après les

avoir laissé sécher, on les imbibe de cette huile, ensuite on les travaille avec un instrument courbe qu'on appèle *Braak*. Cet instrument, qui n'est qu'une corne de bélier dentelée, est attaché des deux bouts à un pôteau fixé en terre. Après avoir roulé une peau, on la rabote sur cette corne jusqu'à ce qu'elle se soit bien amollie: quelquefois même on se contente de les bien fouler avec les pieds, sur une planche unie, jusqu'à ce qu'elles aient acquis le degré de souplesse convenable.

Barques et Canots de pêcheurs.

§ 510. On ne se sert pour la pêche qui se fait dans les environs du glacier, que de fortes barques dans lesquelles huit à neuf pêcheurs peuvent être assis à leur aise pour la manœuvre et les travaux. Elles sont construites en bois de chêne, et munies des ustensiles nécessaires, comme celles dont nous avons parlé ailleurs (§ 93 et 94). La quille est garnie d'os de baleine ou de fer. On a

soin de mettre tous les soirs, ces barques à sec sur le rivage, et de les faire remonter à l'aide de roulettes de bois de chêne placées sous la quille : les roulettes faites de côtes de baleine sont préférables. Ces pêcheurs, et principalement ceux des habitations situées au nord du glacier, employent néanmoins aussi pour la pêche qui se fait en été, des canots où il ne peut entrer que deux ou quatre hommes.

§ 511. Il y a dans chaque barque un chef qui tient le gouvernail et commande les autres. On le nomme *Haaseter*. C'est lui qui donne le signal lorsqu'on doit ramer, et qui ordonne la manœuvre. Quelquefois, au lieu de gouvernail, il se sert simplement d'une rame pour virer de droite et de gauche. Un chef ou pilote d'une grosse barque, reçoit en cadeau, du propriétaire, la somme de quatre à six marcs danois, pour le temps de la pêche, lesquels six marcs équivalent à une rixdale.

Ses obligations sont, 1°. d'avoir soin de la barque qui lui est confiée, afin qu'il ne lui arrive aucun dommage; 2°. de pousser la pêche aussi avant en mer qu'il lui est possible; 3°. d'être le premier levé le matin, afin d'examiner si le temps est propre à la pêche, et si cela est, d'aller éveiller ses pêcheurs, et de les presser à la besogne. C'est aussi à lui de déterminer chaque jour le parage où doit se faire la pêche, et l'heure à laquelle on doit rentrer le soir. Le matin, les pêcheurs se rendent tous à leur barque, et après avoir enlevé les soutiens ou piquets qui la tiennent sur sa quille, ils la remettent à l'eau et s'y embarquent. Lorsqu'ils commencent à ramer et qu'ils prennent le large, ils déposent leurs chapeaux sur leurs bancs et récitent une courte prière, qu'ils appèlent *Ware Sang*. Ils ont soin de choisir les places qu'ils savent poissonneuses, ce qu'ils connaissent par une longue expérience et par suite des leçons de ceux qui y ont pêché avant eux : ils appèlent ces places *Mid*. Ils savent d'ailleurs les distinguer par les pointes de

rochers qu'ils rencontrent à mesure que leur barque avance en pleine mer. C'est ce qui fait que ces pêcheurs n'osent point s'exposer dans des temps de brume à quitter le rivage ; mais aussi, dès qu'ils ont pu atteindre leurs *Miden*, ou places propres à pêcher, ils ne s'embarrassent plus des brumes. Il ne faut pas s'imaginer cependant que ces places soient toujours également avantageuses pour la pêche ; il y a des temps où le poisson les abandonne et se rassemble ailleurs. Cette émigration peut très-bien avoir pour causes les changemens, les bouleversemens qui ont lieu au fond de la mer, ou bien le défaut de nourriture, lorsque les poissons ne trouvent plus à s'y repaître d'insectes et de coquillages : ces derniers disparaissent quelquefois entièrement, soit parce qu'ils se sont éloignés soit parce qu'ils ont été dévorés. Lorsque la barque est arrivée au lieu déstiné pour la pêche, on amorce le hameçon, en ayant soin de varier les appâts suivant la place et le poisson que l'on sait devoir y trouver. On forme ces appats de moules, ou de

vers (1); mais le plus communément de morceaux de grosses soles, ou d'autres poissons frais. On en fait aussi avec la merluche; on en coupe un morceau lorsqu'elle est fraîche, ou pour mieux dire encore vivante, et on le frotte de sang tiré du cœur, dont les poissons sont très-avides. Ils choisissent pour cela la partie qui forme les clavicules qui servent d'attache du ventre à la tête, ou bien le cœur qui est placé sous ses mêmes clavicules. On se sert encore assez communément de la chair des oiseaux pour faire ces appâts, et principalement de celle des corbeaux qui abondent près du glacier. Chaque barque selon sa grandeur met à l'eau quatre ou six cordes ou lignes flottantes, lorsque le temps le permet. Deux pêcheurs se tiennent à la proue avec leurs rames qu'ils agitent de manière que la barque n'aille ni en avant ni de côté. On choisit pour cette manœuvre ceux que l'on connait plus attentifs et plus expérimentés, et qui sont en même temps moins heureux à la pêche

(1) *Lumbricus littoralis.*

que d'autres. C'est néanmoins de cette même manœuvre que dépend en très-grande partie son succès; car si la barque est en mouvement, et que par-là les hameçons se trouvent agités, le poisson ne mord pas. Outre cela, ce mouvement fait que les hommes se confondent; on est obligé de retirer les lignes de l'eau et on perd beaucoup de temps à les remettre en ordre. Il y a des jours que ces pêcheurs prennent, en très-peu de temps, une telle quantité de poissons, que leurs barques ne suffisent pas pour le porter. Ils se voyent alors obligés, afin d'en emporter davantage, de leur ôter la tête et les intestins, qu'ils jettent à l'eau, à l'exception du foie. Il y a beaucoup de personnes qui désapprouvent cet usage, attendu que la tête est très-bonne, après qu'elle a été séchée, et que les riches en sont très-gourmets: ils la regardent comme le morceau le plus sain et le plus délicat du poisson. Quant aux intestins, on n'en fait aucun cas, parce qu'on ne se donne pas la peine de les nétoyer. Ils servent, malgré cela, à quelque chose, comme le remarquent les pêcheurs

expérimentés, puisqu'ils attirent, dans les endroits où on les jette, les insectes de mer, qui y font venir à leur tour le poisson. Lorsque ces pêcheurs reconnaissent qu'ils auront à essuyer du gros temps pour leur retour, ils attachent tout le poisson qu'ils ont pris, à une forte corde, et le mettent ainsi à l'eau. Le chef de la barque tient le bout de la corde, et ce train de poisson lui sert comme d'un gouvernail plus sûr que tout autre, lorsque la mer est agitée. Après que la barque a atteint le rivage, on retire le poisson, et ensuite le bateau, que l'on fait remonter aussi haut que l'on peut, afin que les vagues ne lui causent aucun dommage.

§ 512. C'est un grand embarras pour les pêcheurs d'Islande, d'être obligés de mettre tous les soirs leurs barques sur le rivage. Il y a long-temps qu'il est question d'améliorer la pêche, et entr'autres de contraindre les pêcheurs à se servir de plus fortes barques, au moyen desquelles ils puissent, dans les mauvais temps, rester plusieurs jours en mer

en se pourvoyant des vivres nécessaires, et en y établissant de quoi se coucher; mais on n'observe pas qu'avec de plus grandes barques ils courraient des dangers, par rapport à la faiblesse et au peu de solidité des matériaux qu'ils sont obligés d'employer dans leur constructions, soit pour la quille, pour la carcasse, les cloux, les planches, les liens, les bancs de rameurs et enfin pour tous les autres objets. Il est prouvé qu'ils doivent s'en tenir à des barques très-légères et très-petites, et que de plus grandes ne résisteraient point aux chocs qu'elles pourraient éprouver dans de mauvais temps. Une barque de six, huit ou dix rames est donc d'une grandeur suffisante, autant dans sa longueur que dans sa largeur: encore remarque-t-on dans celles-ci si peu de solidité, qu'en les mettant en mer, ou en les tirant sur le rivage, elles craquent de tous côtés, et en les haussant un peu du devant ou du derrière, elles plient et se séparent dans le milieu, comme si elles ne tenaient que par des liens de baleine ou d'ozier. On dira peut-être, qu'en les laissant toujours à flot, du

moins pendant le temps de la pêche, on n'aurait pas besoin de les construire aussi légère. Mais cela ne serait pratiquable que dans bien peu d'endroits, puisque la plûpart des pêcheries sont situées sur le bord de la pleine mer. On nous objectera que l'on pourrait mettre ces barques à l'abri, en construisant des espèces d'anses ou petits ports, au moyen de forts pieux et de madriers; mais nous répondrons que ces pêcheurs sont trop pauvres pour de pareilles entreprises. Au surplus, la mer est trop orageuse dans les parages de l'île, principalement au printemps et en automne, et comment serait-il possible d'enfoncer ces pieux, puisque le fond de la mer n'est composé que de rochers, ou couches de sable très-dures et très-compactes, et que l'on ne rencontre l'argile bleue que dans bien peu d'endroits. Nous ne voyons qu'un seul moyen de remédier à ces inconvéniens. Il est certain que l'on devrait construire ces barques avec plus de solidité, et de façon que l'on put y employer des voiles, comme on fait dans d'autres pays; et principalement en

Norwège; il est certain encore qu'il faudrait en même temps former près des habitations de pêcheurs, une espèce de port où elles pussent être à l'abri. Cette construction se ferait sur les fonds publics, et on en serait richement dédommagé par les avantages qui en résulteraient. Dans les habitations où cela ne serait point pratiquable, on y suppléerait par l'établissement d'une grue, au moyen de laquelle trois personnes suffiraient pour mettre une barque à sec ou à flots, au lieu qu'il en faut dix ou douze avec le procédé actuel. Ceci se pratique en Angleterre, et principalement à Dnal (1).

§ 513. Au retour de la pêche, ils s'occupent de partager entr'eux le poisson qu'ils ont pris. Le pilote et un de ses rameurs en font plusieurs lots, suivant la grandeur de la barque. Dans les parages qui avoisinent le glacier, on fait neuf lots, dont huit se distribuent entre les pêcheurs, et le neuvième est pour le propriétaire de la barque. Il y

(1) Voyages de *Kalm*.

en a qui se font donner, outre cela, une forte merluche pour le gouvernail, et une autre pour les manœuvres de la barque, c'est-à-dire, pour les cordages et autres ustensiles. Dans le sud, les propriétaires prennent un double lot pour une grosse barque; et dans quelques habitations du golfe occidental de l'île, ils prennent, outre ce qui leur revient pour leurs barques, un lot en sus pour la ficelle qu'ils fournissent aux pêcheurs. Dans les îles d'Oesesand et de Westman, le poisson de la pêche se partage encore en un plus grand nombre de lots. Après que ces lots sont faits, chacun prend celui qui lui écheoit par le sort. Ce partage partiel à chaque fois que l'on va en mer, n'a point lieu dans la partie occidentale, ni vers le sud du golfe d'Arnar. On y fait sécher le poisson, et on le conserve jusqu'à ce que la pêche soit terminée: ce n'est qu'alors que le partage se fait également par lots. Lorsqu'ils prennent de grosses soles, ou d'autres petits poissons rares, chacun garde pour lui ce qui se prend à sa ligne, et s'il ne se pêche qu'une seule de ces soles, celui qui a le bonheur de la prendre, a pour sa

part les trois morceaux les plus délicats, savoir, la langue, le chignon et la queue.

Préparation.

§ 514. Il serait superflu d'entrer dans les détails que nous a donné Mr. *Horrebow* (*description de l'Islande*), sur le procédé des Islandais dans la préparation de leurs poissons, mais nous nous voyons obligés d'y ajouter plusieurs circonstances, que nous regardons comme indispensables de faire connaître à nos lecteurs: 1°. ils enlèvent à la morue, l'épine dorsale (1) jusqu'à la troisième vertèbre, au-dessus du nombril: cette opération leur est même ordonnée. Elle fait que le poisson se sèche plus promptement, et que l'air pénètre mieux dans les parties où la chair est épaisse. On a soin en même temps de bien faire saigner le poisson, afin qu'il ne se noircisse pas et ne prenne pas un mauvais goût, ce qui en empêcherait la vente. Aussi les

(2) C'est ce qu'ils appèlent *Blod-Dalken*.

pêcheurs expérimentés, éventrent-ils les morues qu'ils pêchent, dès l'instant où ils les ont tirées dans la barque; et ils les percent tout près de la tête jusqu'au cœur, ce qui fait tout-à-coup écouler la totalité du sang qui est encore fluide. Elle acquièrent par-là une blancheur sans égale et la chair en devient très-belle et très-appétissante; 2°. On fait sécher les têtes, parce qu'on ne les mange que rarement dans leur fraîcheur; 3°. On se met ensuite à préparer la vessie, (1) qui consiste en une peau coriace, semblable à du cuir. Elle a une ligne d'épaisseur; elle est parfaitement blanche et pleine de ligamens ronds et creux, qui la tiennent attachée aux côtes. Elle est située sous l'épine dorsale, dans le ventricule du milieu, et est communément pleine d'air. Comme on metbeau coup de dextérité et de promptitude à tirer le poisson de l'eau, dès qu'il a mordu à l'hameçon, cette vessie se gonfle tellement par les secousses, que s'il vient à se détacher, il flotte long-

(1) Ils la nomment *Sundmaven*, et les commerçans étrangers l'appèlent *Sunnemave*.

temps sur l'eau, et demeure un certain temps dans cet état, avant de pouvoir y redescendre. Si on éventre le poisson aussitôt qu'il est pris, et qu'on perce un trou dans la vessie, l'air en part avec impétuosité et une espèce de bruissement; si l'on amène au contraire une morue avec douceur dans la barque, c'est-à-dire sans secousse, la vessie ne s'enfle nullement. Dans une morue maigre, qui aura resté quelque temps sous l'eau, sur un terrain ou fond argileux, on trouvera cette vessie pleine d'une matière visqueuse et jaunâtre, mais passablement liquide. Elle forme un mêts agréable, sain, léger et nourrissant. On s'en sert ici et chez l'étranger au lieu de colle. Plusieurs la confondent avec celle qu'on fait de la vessie de l'Ichthyocolle inconnu dans ces parages. Les gens gagés ou domestiques, que l'on envoye à la pêche, sont chargés, en vertu d'une ordonnance de police, de la préparation du corps de la morue, de celle de la tête, de la vessie, du morceau qui forme le chignon et de l'extraction de l'huile: ils sont tenus d'en rendre compte à leurs maîtres. La morue sèchée en plein air est excellente et

d'un goût si agréable, que plusieurs la préfèrent à celle qu'on séche sur les rochers (1). Pour la sécher de cette manière, on s'y prend de bonne heure au printemps. Lorsque le vent est nord, elle acquiert communément beaucoup de blancheur au dehors, et ses filamens deviennent comme frisés et rudes; dans l'intérieur, la chair devient au contraire rouge et tendre. Lorsqu'on frappe ce poisson pour l'applatir, il se trouve un certain déchêt, par rapport aux filamens externes qui tombent en poudre; mais on n'y fait pas attention dans des parages où il est aussi abondant. On voit néanmoins des personnes économes qui en tirent profit; elles ramassent cette poudre ou farine de poisson, et s'en font un mêts délicat et d'une facile digestion. Cette poudre perd ce goût fort et âcre, que le poisson acquiert lorsqu'il est sec, et qui le rend peu propre à être vendu aux commerçans,

---

(1) Ils appèlent le poisson qu'ils font sécher sur les rochers, *Klipfisch*, au lieu qu'ils donnent le nom de *Fredfisch* à celui qu'ils sèchent en plein air, c'est-à-dire, suspendus à des cordes.

quoiqu'il

quoiqu'il perde par la dessiccation une bonne partie de son suc. Cependant on n'a pas encore décidé, si un poisson séché à la gelée n'est pas plus sain que celui qui l'a été dans tout autre temps, puisqu'elle lui enlève toutes les parties visqueuses et aqueuses, et ne lui laisse que les parties grasses et salines. C'est sur cet objet qu'il s'éleva dans le temps, une très-vive discussion entre Mrs. *Horrebow* et *Anderson* (1).

Diminution de la Pêche et des Pécheurs.

§ 515. D'après la pêche considérable qui se fait en Sneefiaelds-Naes, on devrait conclure que les pêcheurs y abondent. Il faut convenir que le rivage est assez peuplé, vû son étendue, puisque la plûpart des habitans sont obligés de chercher leur subsistance dans la pêche; mais il faut dire en même temps que ceux qui viennent de l'intérieur de la contrée forment au moins la moitié des pêcheurs, ce qui prouve que

(1) *Horrebow*, description de l'Islande.

la jurisdiction du Sneefiealds-Naes n'est pas très-populeuse. On y comptait en 1748 deux cens famille, dont chacune était composée de six à dix têtes, ou au moins de quatre. A présent on y trouverait tout au plus seize cens ames, ce qui ne ferait que sept à huit têtes par famille, l'une portant l'autre. On conviendra que ce nombre est bien faible pour une contrée qui doit être regardée comme la plus peuplée ; et l'on décidera par-là qu'elle doit être la population des autres parties de l'île, où le pays n'est pas aussi cultivé que celui-ci, ni d'un aussi bon rapport. Il est incontestable que cette contrée était jadis bien plus peuplée, ce qui est prouvé par toutes les traditions et les anciens dénombremens, principalement par celui qui a eu lieu en 1735. On sait aussi qu'en 1707, les principales habitations des pêcheurs avaient beaucoup plus de sècheries ou de magasins, qu'elle n'en ont aujourd'hui; puisque celle d'Arnestoppen qui en avait trente-cinq, n'en a plus que dix-sept. Celle d'Hiallesand, de cinquante à soixante, est réduite à neuf; et celle de Revet,

de trente-deux, l'est à douze. C'est en 1707, que la population a commencé à diminuer, par les ravages de la petite vérole, qui s'est étendue dans tout le pays, et qui y a enlevé dix-huit mille ames. On compte qu'il en a péri quinze cens dans le seul district de Sneefiaelds-Naes, ce qui fait presque toute la population qui y existait en 1748. Depuis 1707 la plupart de ses habitations de pêcheurs ont été désertes. Nous observons que, malgré cela, les Islandais ne s'adonnaient pas jadis à la pêche autant qu'aujourd'hui : les habitans des campagnes s'occupant davantage de l'économie rurale, avaient besoin d'autres ressources. Ils n'ont plus de prairies ni de pâturages aussi vastes qu'ils en avaient alors : leurs troupeaux, quoique moins nombreux, ne trouvent que ce qu'il faut pour leur nourriture, parce que les prés n'étant plus enclos, le bétail fourage indifféremment par-tout, mange la meilleure herbe, avant qu'elle ait pu produire semence; l'arrache même avec sa racine, et foule aux pieds ce qu'il ne peut

pas brouter (§ 30). Depuis que ces bons insulaires s'occupent presque tous de la pêche, la vente du poisson a beaucoup diminué, les navigateurs étrangers en achètent beaucoup moins : aussi en consomme-t-on davantage dans le pays, et on y mange moins de viande et de lait qu'autrefois. Ne nous ayant pas été possible d'obtenir des renseignemens certains sur cette variation dans toute l'île, nous nous sommes néanmoins attachés à avoir ceux qui concernent la jurisdiction de Sneefiaelds-Naes. Nous observerons donc simplement que de 1600 à 1700, la plûpart des pêcheurs qui dépendaient de ce bailliage, demeuraient ici le long des côtes. La pêche qu'ils faisaient, était considérable. Le poisson qui ne se vendait pas aux navigateurs étrangers, se débitait dans le pays, à un prix médiocre, soit au comptant, ou en échange d'autres marchandises ou denrées. Mais comme nous l'avons dit ci-dessus pour les autres parties de l'Islande, il périt dans ce canton tant de monde en 1706, que la pêche diminua considérablement .Les gens de la campagne, habitués à

consommer chaque année une forte provision de poisson, ne purent se priver de cette nourriture. Il préférèrent d'abandonner les travaux de la campagne pour s'adonner presqu'entièrement à la pêche. Ils vinrent donc s'établir sur les côtes où ils furent reçus à bras ouverts, d'autant plus que l'on y manquait de bras, et ils trouvèrent facilement à s'établir, puisqu'une grande partie des habitations ou sècheries étaient désertes.

La plûpart de ces côtiers assurent cependant, que le poisson a beaucoup diminué dans ces parages. Nous croyons bien que cela est vrai pour ce qui concerne celui qui avait coutume de venir à la proximité du port, que même il n'est plus si abondant au nord du glacier, qu'il l'était autrefois; mais nous observerons que malgré cela, le nombre des pêcheurs n'est pas suffisant, qu'il y a des années où la pêche est encore très-considérable, et qu'elle pourrait suffire à la subsistance d'un plus grand nombre d'individus. Le parage est d'ailleurs très-commode et très-propre à la pêche, et les bancs sont vastes et étendus.

Mais comment pourrait-on augmenter le nombre des pêcheurs, ceux qui s'occupent de l'économie rurale, dans l'intérieur du pays, ne pouvant point se passer de leur monde, et en ayant besoin pour les travaux de la campagne? La pêche enlève déjà assez d'hommes de l'intérieur du pays; aussi, dans les années où elle ne réussit pas, il y a immanquablement une disette totale dans la contrée, quelque favorable que la saison ait été aux herbages par sa douceur et par les pluies qui ont arrosé la terre. Ceci prouve donc que s'il n'y a pas assez de monde sur les côtes, il y en a encore moins dans la campagne pour y diriger les travaux nécessaires. Il ne s'agit d'après cela, que de trouver les moyens d'augmenter la population.

§ 516. Pour ce qui concerne la supputation des temps, la manière de voyager, et les divertissemens, les habitans de cette contrée suivent le mode en usage dans les autres parties de l'île. Il nous paraît donc superflu de revenir sur cette matière,

puisque nous en avons donné des détails ailleurs (§ 58, 63, 64, 65 et 71).

Leurs Amusemens.

§ 517. L'exercice de la lutte n'est nulle-part aussi en vogue qu'ici : c'est le principal amusement, dans les heures de récréation. Les Islandais lui donnent le nom de *Glüme*, et l'appèlent *Bonda Glüma*, lorsque la partie se fait complètement et en grand. Ils choisissent d'abord deux des principaux pêcheurs, à qui ils donnent le nom de *Bondar*; le choix tombe sur ceux qui sont le plus expérimentés dans cet exercice. Ces bondars étant nommés, chacun d'eux se choisit dans l'assemblée, autant de compagnons luteurs qu'il peut en trouver; ou bien pour éviter toute jalousie et discussion, ils vont tous deux se placer sur un banc en pleine campagne, et attendent là que les braves viennent s'unir à l'un ou à l'autre. Ils tiennent ensuite une assemblée où l'on donne en secret; un sobriquet à chaque luteur; après quoi on les appèle l'un après l'autre, pour leur demander à l'oreille, s'ils adoptent le nom de guerre

qu'on leur a donné, ou s'ils en desirent un autre. Si l'un d'eux n'est pas satisfait du premier nom qu'il a reçu, on le lui change, mais il est obligé de choisir dans les deux : on le renvoye ensuite à la place qu'il a préférée. Si l'un des bondars n'a pu rassembler de son côté assez de combattans, et qu'il ne voie pas qu'il puisse faire face à son antagoniste, il se rend sur le champ de bataille, où il le provoque, et demande à l'assemblée à luter corps à corps avec lui. Il arrive qu'il se trouve quelquefois parmi ces luteurs, un plus robuste, qui vient à bout de terrasser, l'un après l'autre, tous ceux du parti adverse. On sent que ces combats ne se fo t pas, sans que certains luteurs n'y mettent toujours beaucoup de chaleur. Il y en a qui s'imaginent que les champions peuvent se rendre invincibles par une espèce de sortilège qu'ils appèlent *Glümu-Gadur*, et qu'ils employent pour cela deux signes particuliers, qu'ils placent, l'un sous le gros orteil, et l'autre sous le talon du pied droit. Ils disent aussi, que si celui qui emploie ces signes, doit luter

contre un adversaire plus expérimenté en sortilèges que lui, il en est renversé, et qu'il se casse immanquablement un bras ou une jambe, en tombant : de manière que si l'un deux a le malheur de se briser un membre dans la lute, on le regarde, quoique très-innocent, comme un sorcier; et il perd d'un autre côté, toute la renommée qu'il s'était acquise.

§ 518. Ces pêcheurs s'occupent, pendant les soirées d'hiver, à lire des histoires, ou à chanter celles qui sont mises en vers et qu'ils appèlent *Rümur* (§ 68); aussi estime-t-on beaucoup ceux qui connaissent les écritures anciennes, et qui savent chanter. Il y en a qui en font leur état. Ils ont aussi des espèces de poëtes, qu'ils nomment *Skialden*; ceux-ci s'occupent de mettre en vers tous les faits historiques qu'ils peuvent se procurer, et ne vivent pour ainsi dire, que de ce qu'ils gagnent par ce travail. C'est dommage qu'ils ne mettent aucun choix dans leurs œuvres, car ils s'occupent aussi bien d'histoires inventées à plaisir, et même

des plus scandaleuses, que de celles qui sont vraies, et d'instruction où l'on pourrait puiser quelque morale.

§ 519. Leurs *Glaader*, ou divertissemens d'hiver, ne sont plus autant en vogue qu'autrefois. Ceux-ci consistent dans des espèces d'ombres chinoises. Ils représenteront par exemple, un cerf entouré de lumières, ou un cavalier sur son cheval, ou bien une troupe d'amazones, et autres choses semblables. Dans les entr'actes, ceux qui sont invités à assister au spectacle, font une espèce de concert, qu'ils appèlent *Viké-Vaka*. C'est-à-dire, qu'un homme de la compagnie prend une femme, et la tenant par les mains, ce couple se met à chanter des chansons, sur différens airs. Ces chansons ont communément quelque rapport à l'un des chanteurs, ou bien à tous deux. Le grand art de ces chanteurs, consiste à avoir une bonne mémoire, à savoir par cœur des vers choisis, et à ne réciter que ceux qui ont le plus d'analogie avec la personne à qui ils les adressent. En chantant, ils penchent le corps

en avant, tantôt en arrière, se tenant par intervalle en équilibre sur une jambe, sans changer néanmoins de place. Il est aussi d'usage que, pour l'ouverture et les entr'actes de la pièce, leur chantre qui y assiste d'habitude, entonne le premier vers, qui est répété par une partie de l'assemblée, à laquelle l'autre partie répond. Ces *Viké-Vaka* sont anciennement connus dans le pays; il y a beaucoup d'endroits où on leur donne le nom de *Dans* (1). Ce nom ne signifie pas dans l'ancienne langue du nord mouvement du corps, mais un concert ou accord de voix de plusieurs personnes qui cherchent à représenter un fait historique. Il y a lieu de croire que ces petits spectacles étaient de meilleur goût, lorsque les gens distingués dans le pays les fréquentaient, ce qui n'arrive plus à présent. Ils ont outre ceci, un autre amusement qui consiste dans une danse qui approche beaucoup de la danse polonaise; ils l'appèlent *Ringbrud*. Dix à douze hommes

---

(1) Leurs anciennes annales, connues sous le titre de *Sturlunga-Saga*, le certifient.

forment un rond, se tenant par la main. Il y en a d ux à l'extrémité, dont l'un est chargé de rompre le premier la chaîne, et de passer en dansant sous les bras des autres, qui les tiennent levés en l'air; parvenu à l'autre extrémité, il prend la main du dernier. Après quoi le second en fait autant, et ainsi de suite. Cette danse, très-bien composée et fort agréable par elle-même, donne au corps beaucoup de souplesse et d'agilité.

Des Animaux.

Quadrupèdes.

§. 520. Nous ne nous étendrons pas beaucoup sur cette matière, particulièrement sur ce qui concerne les chevaux, les bêtes à cornes et les moutons, puisque les détails que nous avons donnés ailleurs (§ 72 et suiv.), renferment ce que nous pourrions en dire, relativement à cette contrée. Il y a ici très-peu de chevaux; mais on trouve une assez grande quantité de bêtes à cornes et de moutons, dans le bailliage d'Hnappedal, et

dans la partie orientale de celui de Sneefiaelds-Naes : il y en a en revanche beaucoup moins dans la partie occidentale, et dans les pêcheries ; il y a bien des endroits, comme par exemple à Stadesveit, où l'on envoie les moutons dans les dunes (§ 484) : ils s'y nourrissent de diverses espèces de joncs. Sur les côtes, à défaut de foin, on nourrit les vaches avec des arrêtes de morues séchées. On choisit principalement celles du dos, qu'on écrase avec un maillet arrondi.

Etables à Vaches.

§ 521. Nous avons dit (§ 36), qu'il était faux, comme l'ont avancé Mrs. *Kranz*, *Anderson* et d'autres écrivains, que les Islandais tinssent en général leurs vaches dans l'intérieur de leurs habitations. Ces étables en sont au contraire absolument séparées. Mrs. *Arngrim*, *Jonsen* (1) et *Horrebow* (2), le prouvent comme nous. Ce qui a induit divers écrivains en

(1) *Comment. d. Isl.*

(2) *Description de l'Islande.*

erreur, ce sont les rapports qui leur ont été faits par des négocians étrangers qui viennent commercer sur ces côtes, et qui ont vu, à la vérité, de ces pauvres pêcheurs obligés de tenir leur vache dans leur sècherie, et de la nourrir avec le peu d'herbe qui croît sur leur habitation, ou dans les environs, entre les pierres. Ils risqueraient d'ailleurs de la perdre, s'ils la tenaient dans une étable séparée, puisque l'expérience a prouvé qu'en Islande, lorsqu'une étable est trop froide, il est impossible qu'une vache engraisse, et qu'elle donne du lait. Elle y dépérit au contraire, perd son poil et meurt par le froid. Voici donc ce qui oblige un pauvre pêcheur de tenir cet animal dans un coin de sa sècherie, où il fait une séparation en planches; n'ayant pas les moyens de se procurer une étable chaude et bien conditionnée. On voit donc qu'il ne faut pas déduire de-là, que ceci se pratique ailleurs, et encore moins dans toute l'île.

Rats.

§ 522. Il existe ici une quantité de

rats (1), principalement vers le nord du glacier. On dit qu'ils y ont été apportés par un bâtiment qui a fait, il n'y a pas long-temps, naufrage au Revet.

Renards.

§ 523. On raconte ici que les renards vont dénicher des œufs d'oiseaux, sur les rochers les plus escarpés. Des voyageurs rapportent la même chose de cet animal, dans d'autres pays. Ils se mettent six ou dix de compagnie. Arrivés à l'extrémité du rocher, ils s'essayent à luter pour savoir lequel est le plus fort. Ils choisissent celui-ci pour être en haut, et soutenir les autres qui se prennent successivement par la queue, et descendent de cette manière, entre les rochers où les corneilles déposent leurs œufs. Dès que le premier en a un, il jette un cri pour avertir les autres. Dès-lors ceux qui le suivent, le remontent en filant successi-

(1) *Phoca dentibus laniariis superioribus exsertis.* (*Linn. Syst. Nat. Ref.* 103.) Les Islandais l'appèlent *Rostunger* ou *Rosmer.*

ment vers le point d'où ils étaient partis. On voit que leur chasse est longue et pénible, puisqu'après que l'un a eu un œuf, il faut que celui qui lui succède, entreprenne la même manœuvre. A moins que d'avoir été témoin du stratagême de cet animal, il sera difficile d'y ajouter foi, puisque c'est en majeure partie avec leurs pattes, qu'ils sont obligés de monter et de descendre le long de ces rochers qui sont à pic. Il est plus aisé de croire que ces renards, sans être en troupe, sont assez téméraires et assez rusés pour chercher les places où les rochers offrent la moindre pente, afin d'y descendre pour dénicher les œufs de corneilles qu'ils peuvent rencontrer.

Chiens Marins, ou *Phoques*.

§ 524. On trouve ici, un assez grand nombre de chiens de mer, que les Islandais nomment *Landselur* (1) : nous en avons déjà parlé. Ils sont très-faciles à

(1) *Prod. Quad., pag.* 92.

prendre

prendre, principalement sur le rivage du fleuve d'Haffiord, et près du Tunge, à proximité de la partie occidentale de Bulands-Hoefde.

§ 525 Le Phoque n'est pas commun vers le sud du glacier, qui est garni de rochers escarpés, formant un mur d'écueils, du côté de la mer. Autrefois on croyait généralement que les longues dents dont il est muni, ne lui servaient qu'à se cramponner aux rochers et aux glaçons; mais Mr. *Klein* (1) nous a tirés de cette erreur, en observant qu'il en fait usage pour chercher sa pâture sur les glaces : et Mr. *Haller* (2) dit qu'il s'en sert aussi pour déterrer les maquereaux qui s'enfouissent dans l'argile. La peau de cet animal, qui est très-épaisse et très-forte, était jadis une des principales marchandises du Groenland et de l'Islande, parce qu'on s'en servait à faire les cables et cordages

(1) *Prod. Quad. pag.* 92.

(2) Histoire naturelle des animaux, pag. 584.

des bâtimens, avant qu'on fut parvenu à se procurer d'autres matières.

Oiseaux.

§ 526. On voit ici la plûpart des oiseaux que l'on rencontre dans les autres parties de l'île dont nous avons parlé (§ 84 et 89). Il y a principalement tant de corbeaux, qu'on est obligé de les prendre au filet, parce qu'ils font beaucoup de tort aux poissons. On y trouve aussi le canard à duvet (1), dont il a déjà été fait mention (§ 88). Il est on ne peut plus abondant dans les îles situées hors de l'Helgafelsveit et du Skogarstrand. On y voit encore diverses espèces de Pingoiuns (2), savoir: 1°. L'*Alca rostro lato fulcis*, que les Islandais appèlent *Lunde*. 2°. L'*Alca arctica*, qui se tient pareillement dans ces îles, et sur les rochers qui bordent la mer à l'ouest du glacier; mais cette espèce n'est pas aussi commune

---

(1) *Anas plumis molissimis.*

(2) *Larusalbus (medicus et vulgaris auctorum.)*

que celle qu'ils appèlent *Svartfugula*. 3°. L'*Alca* (*vulgaris*) *sulcis rostris*, qui est la *Torda Bryun*. 4°. L'*Alca sulco rostri unico, linea utrinque alba ab oculis adrostrum* (*uni sulcata Br.*) à qui les Islandais donnent le nom de *Drunefia*, et *Klumbunefia*. 5°. L'*Alca rostro acuminato non sulcato* (*Vria Lonivia Br.*). appelé dans le pays, *Langevige*. Ces quatre dernières espèces sont très-communes. 6°. L'*Alca rostro acuminato non sulcato breviori* (*Uria, lettres de Troille*) : en Islandais *Stuttnèsia*. On y trouve aussi le petit Guillemot, *Columbus minimus* (*Uria Grylle Br.*), qu'ils appèlent *Peturs Kosa* : Les Allemands le nomment pigeon du Groenland ; et la mouette de la plus petite espèce, *Larus albus* (*minimus*) *extremitatibus alarum nigris* (*Larus Rissa Br.*). Ils l'appèlent *Skegla*, *Ritur* : elle se tient pareillement sur les rochers voisins de la mer, et dans d'autres endroits, de même que les pigeons du Groenland. La mouette blanche construit son nid vers la cime des rochers escarpés qui bordent la mer au

nord du glacier, principalement dans l'Ennet et dans la montagne qui forme le pain de sucre. Les habitans du pays mangent ces oiseaux ainsi que leurs œufs ; il les préfèrent cependant lorsqu'ils sont jeunes, et qu'ils commencent à abandonner le nid. Ils sont d'un brun-clair dans la première année, la tête blanchit ensuite ; dans la troisième, ils deviennent comme mouchetés. C'est cette variété, ou ce changement de couleur dans les bécasses et autres oiseaux qui a porté plusieurs naturalistes à en former des espèces différentes. Les bécasses sont très-avides de la morue, qui n'étant que séchée à moitié, conserve encore de la mollesse. Aussi sont-elles très-nuisibles à la pêche : ce qui fait que l'on cherche à les détruire de toutes les manières, en leur tendant des filets, ou avec de petits hameçons. Ceux qui font métier de cette chasse, vendent ces oiseaux aux commerçans étrangers, après les avoir écorchés.

Le grand héron commun (1), qu'ils

(1) *Ardea (cinerea major) crista dependente. Fn. sv.* 133.

appèlent *Hegre*, n'est ici qu'un oiseau de passage, qu'on rencontre quelquefois près du glacier occidental, et dans les contrées du sud. On ignore comment il aborde dans le pays, mais il est à croire que c'est au moyen des glaces et des débris de bois flottans. Dès que les pêcheurs l'apperçoivent, ils le regardent comme le pronostic d'une bonne pêche. On se souvient d'y en avoir vu quelques-uns, en 1702. On voit dans le bailliage d'Hnappedal, et dans plusieurs autres cantons, un petit oiseau appèlé Torfgrafar-Alpt. Il est blanc, un peu moucheté de noir, et à peu près de la grosseur et de la forme du phalarope de la plus petite espèce (1), nommé ici *Odins Hannen*; mais sa couleur n'est pas la même. Ces deux oiseaux se tiennent communément en compagnie : ce qui nous fait croire qu'ils sont de la même espèce, mais qu'ils deviennent blancs en vieillissant.

---

(1) *Fringa natans inquieta (minima.)*

Poissons.

§ 527. Nous avons parlé de la pêche qui se fait près du glacier occidental ; mais il nous reste à faire connaître les poissons que l'on y prend habituellement. On compte parmi ceux-ci, six espèces de morues. La première (1), que les Islandais nomment *Torskur*, se pêche ici abondamment, ainsi que dans la partie méridionale de l'île. La seconde espèce, qu'ils appèlent *Snaafiskur* et *Thyrs Klingur* (2), est une petite morue qui se tient seule, et jette son frai de même : on ne l'a jamais vu faire compagnie avec les autres. On remarque dans celle-ci une variété, que les Islandais dénomment *Tharafiskur* : celle-ci devient rouge, parce qu'elle se tient dans les joncs. La troisième espèce est celle qui a trois nageoires sur le dos (3).

---

(1) *Gadus (maximus) ore cirrato, dorso tripterygio.*

(2) *Gadus minimus.*

(3) *Gadus dorso tripterygio, ore imberbi (auctorum viresans Fn. Sv. 296. Ups.)*

La quatrième espèce est l'*Isa* des Islandais ou l'*Aeglefinus* de nos Ichthyologistes (1). Ce poisson, moins fort que la morue de la grosse espèce, est très-bon à manger dans sa fraîcheur; mais plus facile à digérer, lorsqu'il est un peu gardé (§ 47). Son foie qui est très-gros, se prépare comme la morue verte. Ses clavicules ont une forme extraordinaire sur le devant, c'est-à-dire, qu'elles sont épaisses, ovales, blanches et bonnes à mettre en œuvre, quoique beaucoup plus tendres et plus spongieuses que l'ivoire. Les Islandais en fabriquent diverses petites bagatelles, entr'autres des figures d'échecs, qu'ils teignent en vert, en les faisant tremper dans une solution de vert-de-gris. Ce poisson mange toutes sortes d'insectes et de vermisseaux, ce qui fait qu'on en trouve dans son estomac de différentes espèces, que l'on ne voit point ailleurs. La cinquième espèce est une grosse morue longue (2), qu'ils appèlent

---

(1) *Gadus dorso tripterygio linea laterali nigra.*

(2) *Gadus (longus major) dorso monopterygio ore cirrato, dentibus acutissimis.*

Langa. Ils la font sécher sur les rochers. La sixième espèce est une petite morue longue (1). Son foie qui est très-gras fournit une huile fine et très-claire.

On y pêche de plus, deux espèces de harengs. La première qui est le gros hareng commun (2), nommé *Sild* et *Hafsild*, vient aussi bien dans ces parages que dans d'autres, mais irrégulièrement. L'autre espèce (3), qu'on appèle *Lodna* et *Lodde*, s'y pêche aussi, mais elle est bien plus abondante dans la partie septentrionale où on la mange. On prend encore ici comme dans d'autres endroits la pleuronecte. Il y en a trois espèces. On donne à la première le nom de *Flydra* (4),

---

(1) *Gadus* (*longus minor*) *dorso monopterygio, cauda minima rotunda.*

(2) *Clupea* (*vulgaris maxima*) *maxilla inferiore longiore non maculata.* (*Halec et Harengus auctorum.*)

(3) *Clupea* (*villosa vel fœtens*) *linea laterali prominula hirta.*

(4) *Pleuronectes oculis à dextra totus glaber.* (*Hippoglossus auctorum.*)

on l'emploie comme les autres poissons que l'on fait sécher, c'est-à-dire, qu'on le coupe par bandes qu'on suspend en l'air, dans les sècheries, où le soleil ne donne pas, après les avoir roulées et un peu salées. Il y a des endroits où cette espèce de Pleuronectes est très-grosse. La seconde espèce est le fléton (1), que l'on nomme *Kole* et *Lura*. On le mange ici et dans d'autres endroits, dans sa fraîcheur. On en pêche principalement beaucoup dans un des parages de la partie orientale, où on le fait sécher. La troisième espèce est la platesse (2). Il y en a beaucoup dans la partie méridionale, où on le mange. On pêche beaucoup de lompes (3), dans les golfes de la partie occidentale. Il s'appèle *Steinbitur*. On

---

(1) (*Flesus*) *plevronectes oculis à dextra dentibus obtusis squamis asperis spina adanum.*

(2) *Plevronectes oculis et tuberculis* 6 *à dextra capitis, latere dextro nigro maculato, maculis rotundis cruceo rubris* (*platessa auctorum*) *v. artedi gen. pisc.* 17. *n°.* 1.

(3) *Lumpus marinus auctorum* (*cyclopterus lumpus.*)

pêche ici encore un autre poisson que nous n'avons pas pu nous procurer; nous ignorons en conséquence si c'est la carpe (1); ou la grosse perche de mer (2). C'est d'ailleurs le poisson le plus large qui existe dans ces parages, à l'exception des soles. Il est très-plat, a des écailles dures et un peu rebroussées, et il est presque tout rouge; ce qui a donné lieu au proverbe Islandais, que quand quelqu'un rougit, il rougit comme une carpe. La pêche procure encore ici une Scorpéne (3), que les Islandais nomment *Mahrnutur*; les Danois l'appèlent *Ulke*. Les pêcheurs disent que la tête et la queue ne sont pas bonnes à manger; mais nous pensons que la seule raison en est que ces deux parties sont sans chair. On prend aussi dans le Diupalon, et dans presque tous les lacs d'eau douce, un

---

(1) *Cyprinus pelagicus Fn. sv.* 320.

(2) *Perca pelagica* (*major*) *ibid.* 228.

(3) *Cottus Alepidatus* (*scorpius maris et scorpena auctorum.*)

Gastré (1), qu'ils nomment *Hornsile*. La pêche en mer procure deux espèces de raies. La première est la grosse raie commune (2): son foie est très-gras et fournit une huile très-fine et très-claire. On s'en sert comme des autres poissons que l'on fait sécher sur les rochers. La seconde espèce est la raie bouclée (3). Les Islandais ne mangent point ces raies dans leur fraîcheur. Ils appèlent la première *Skata*, et l'autre *Gadda Skata* (§ 47). Ces parages procurent aussi quelques espèces de chiens de mer (4). La première abonde ici et par-tout ailleurs. On la nomme *Haafur*. Ce poisson a un superbe foie ; sa corne est très-à craindre pour les pêcheurs Islandais et Suèdois ; aussi ont-ils soin de la lui couper, dès qu'ils l'ont tiré dans leur barque. Ses nageoires servent

---

(1) *Gasterosteus aculeatus, oculis in dorso tribus.*

(2) *Raja (major et vulgaris) dorso non aculeato.*

(3) *Raja aculeata (clavata auctorum)*

(4) *Squalus acanthius pinna ani nulla, artedi gen.* 66, 102.

à polir le cuivre et l'argent. Les pêcheurs disent que les morues les fuient. Une autre espèce est celle que les Islandais nomment *Haakall* (1), et que nous appellons le requin à dos plat; il ne parait plus que rarement dans ces parages. En revanche on en prend beaucoup dans ceux du nord et du nord-ouest : il fournit une excellente huile. La pêche s'étend encore ici sur le Chimœra ou roi des harengs du nord (2). Ce singulier poisson paraît former une espèce entre le requin et la moyenne raie. On en prend ici comme dans la partie occidentale et méridionale de l'île; mais il n'est pas commun. Nous allons aussi faire mention d'un autre poisson remarquable qui tient du requin et de la baleine, c'est le Bleu que les Islandais nomment *Haamer*. On en pêche ici et dans d'autres parages de l'île, mais rarement. Il a le sang chaud, et ressemble beaucoup

---

(1) *Squalus cute denticulis pungentibus* (*carcharias vulgaris et medicus.*)

(2) *Chimœra monstrosa.* (*Linn. System. Nat. reform.* 116.)

dans sa forme à ce chien de mer nommé *Haafur* (1), dont nous avons parlé plus haut. Il a cinq aunes du pays, dans sa longueur (2).

Baleines.

§ 528. Nous ne nous étendrons pas sur l'article de la baleine, vû que nous nous proposons de traiter cet objet amplement, lorsque nous ferons la description du golfe occidental, où ce poisson est plus abondant qu'ici; d'autant plus qu'aucun écrivain n'a encore donné des détails circonstanciés sur les différentes espèces que renferme ce genre. On rencontre ici une espèce de dauphin, que les Islandais appèlent *Hundfiskur.* Son corps est coniforme, son museau très-pointu; ses dents petites forment des crochets à leurs pointes, et sont creuses dans leur intérieur. Ces baleines acquièrent dix aunes de long; elles se tiennent par troupes. On raconte qu'elles deviennent aveugles pendant

---

(1) *Squalus glaucus.*

(2) *Lumbricus littoralis.*

quelque temps, en été vers la fin d'août; lorsqu'elles s'accouplent. On remarque du moins, que si elles ne perdent pas la vue, elles perdent tellement la tête, qu'elles viennent par les temps les plus sereins, se jetter sur le rivage à l'encontre du vent. On en vit, en 1744, à peu près une centaine, se rassembler dans une baie située entre Olufsvig et Revet, où on les tua. La chair de ce poisson est d'assez bon goût, mais elle est noire et dure à digérer: elle tient beaucoup de la viande de vieilles vaches. Ce poisson est peut-être le même que celui dont il est fait mention dans *Debes Fer. Res. pag.* 155. *conf. Linn. syst. Ref.* 39.

Insectes de mer.

§ 529. Il y a ici différens insectes de mer, mais nous nous réservons d'en parler ailleurs. Le ver des rivages, dont nous avons déjà fait mention (§ 104), sert d'appât pour les poissons de petite espèce. On va le chercher près de Budestad.

MERVEILLES DE LA NATURE.

Bois de Bouleaux.

§ 530. Les annales de l'Islande, mais encore plus les traces que l'on rencontre dans les fosses à tourbes, ainsi que les morceaux de bois pétrifiés et imprégnés de suc minéral, prouvent suffisamment qu'il y a eu partout des forêts de bouleaux : il en existe encore quelques-unes.

§ 531. Il serait impossible de nier que la mer a beaucoup diminué dans ce pays, l'expérience l'atteste évidemment; mais il le serait en même temps de déterminer à quel point cette baisse a eu lieu. Nous avons parlé ci-dessus de la disparution de la montagne d'Euneberg, et des torrens qui s'écoulaient de ce glacier, et formaient des rivières. S'il en est ainsi, il est probable que les eaux étaient jadis où sont actuellement les rochers de laves : car autrement les rivières n'auraient été navigables que jusqu'à l'endroit où ils ont pris origine. Il y a des vieillards qui se souviennent

encore, que la rivière de Maunabane, située entre les îles de Skogarstrand, avait autrefois beaucoup plus de profondeur qu'elle n'en a aujourd'hui, attendu qu'il s'y est formé successivement beaucoup de rochers de laves. Olduhryggur, ou Boelgebanken, où l'on rencontre par-tout des pierres élimées par les eaux, paraît bien avoir servi de rives, ou pour mieux dire, de quai à cette rivière. Il a trente pieds d'élévation, et s'étend à un quart de mille. A un huitième de mille en dessous de Studestad, on voit encore le long du rivage, quelques métairies, et des prairies. Tout ceci prouve la réalité de ce que nous avons avancé.

Incendie souterrain, de Borgarhraun.

§ 532. L'incendie de Borgarhraun n'a eu lieu que dans le dixième siècle, par des feux souterrains. Le Landnama-Saga l'attribue à la méchanceté d'un magicien. Il se manifesta d'ailleurs pendant la nuit, par l'éruption d'un terrible volcan, qui réduisit en cendres l'habitation d'Hrip, et tous ses habitans périrent. La contrée fut totalement dévastée

dévastée et couverte de rochers noirs et de scories de terre, à trois milles d'étendue, du nord-est au sud-ouest, et dans la largeur d'un mille et demi. Une grande partie des pierres fondues, a pris son cours dans la mer, ce qui a formé quantité d'anses, que l'on reconnaît principalement aux courbures, où l'on voit encore les restes de l'ancienne encoignure composée d'un terrain uni et garni d'herbe. Le chemin passe ici, en delà de Fiaeren, sur cette étendue de terrain chargée de laves. Il y a au-dessus, un sentier raboteux que l'on peut pratiquer en cas de besoin; mais les chevaux ne peuvent y passer qu'autant qu'on a soin de les tenir par la bride. Il existe à présent, à la place où était l'habitation d'Hrip, l'Eldborg ou chateau de feu, qui consiste dans un rempart très-élevé, blanc par lui-même, mais entouré de rochers de laves noires, et creusé intérieurement. On prendrait l'Eldborg dans l'éloignement de quatre à cinq milles, pour un chateau très-considérable, que l'on découvre de toutes parts dans la contrée. Il

paraît que c'est bien là que s'est faite la principale éruption du volcan.

Hauteur du mont Elborg.

§ 533. Pour nous y transporter, il nous fallut traverser des rochers pointus et raboteux, garnis de mousse et de quelques plantes. Les crevasses et entredeux de rochers étaient pleins de décombres, parmi lesquels un petit bois avait pris racine. Nous n'y remarquâmes que le bouleau penché (1), que les paysans du voisinage employent pour faire du charbon. L'Elborg n'est qu'une petite montagne, ou plutôt un rocher rond et presque pendiculaire, noir et escarpé, présentant une façade ondoyée et par bandes. Il est comme si on l'eût modelé dans une forme, d'une seule masse, sans crevasses, ni brisures. Il est creux, évidé, et repose au dessus de l'ouverture volcanique, présentant une légère muraille d'un pied à une aune d'épaisseur. Nous mesurâmes l'ouverture dans son diamètre

(1) *Betula procumbens.*

au moyen d'un cordeau. Elle a, dans sa plus grande largeur, 636 pieds, mesure danoise, parce qu'elle ne forme pas tout-à-fait le cercle; mais elle est un peu ovale du nord-est au sud-ouest, où le feu a agi avec le plus d'action. Ce rocher est plus escarpé au dedans qu'au dehors, et sert par ce moyen de retraite aux corbeaux qui viennent y faire leurs nids. Nous observerons aussi que dans son intérieur, il est rougeâtre et comme verni. Le fond du rocher est pareillement évidé, mais garni de pierres fondues et de décombres. La hauteur intérieure, depuis sa bâse jusqu'en haut, est de 169 pieds; mais son extérieur est beaucoup plus élevé, en y comprenant le soc. Ce merveilleux rocher sert à orienter les voyageurs dans la traversée du Langfiœrer: car lorsque le temps est obscur, il est très-facile de s'égarer.

Remarques intéressantes sur les Habitans.

Helgafell, et ce qu'il y a de remarquable.

§ 534. C'est entre Helgafell et Torsnaes qu'un des premiers habitans du pays vint

établir sa demeure. Il était Norvègien, et s'appelait *Thorolf-Monstraïskaeg*. On avait construit un bailliage et un temple d'idoles au pied de la montagne, vers l'ouest, près d'un golfe; ce qui fait que l'on appèle Hofstade, la place et le bâtiment qui existent encore aujourd'hui. On y voit des vestiges des champs et pâturages qu'il y avait alors. Thorolf et ses descendans croyaient qu'après leur mort ils viendraient habiter Helgafell; c'est aussi d'après cette idée qu'ils laissaient jouir leurs bestiaux d'une pleine liberté. Il était défendu de les faire aller de force, il fallait attendre au contraire qu'il leur plût d'avancer à leur gré : sur - tout il n'était pas permis de les frapper. Ils regardaient la montagne dont nous venons de parler, comme un lieu saint; personne ne s'enhardissait à le regarder qu'il ne se fut lavé la face et les mains. Il en était de même du bâtiment où se tenait le bailliage; ce lieu était comme sacré. C'est ce qui lui a fait donner le nom de Dritskiaer, qu'il a conservé jusqu'à ce jour. Cette soumission trop rigoureuse en elle-même, ne pouvait

pas exister long-temps. Les esprits se révoltèrent, et il survint une petite guerre civile, qui fit que l'on transportât le bailliage plus avant dans les montagnes, à peu de distance d'Helgafell. Cet endroit est situé nord-est, et se nomme encore Thingralle. C'est-là, que le tribunal de toute la partie occidentale de l'île fut transféré; vers l'an 964. C'est à peu près pour la même cause, que l'on transporta la cour supérieure de justice de tout le pays, dans les vallons de Breedfiord. Chaque quartier était composé de trois bailliages ou sous-bailliages, à l'exception du quartier septentrional, qui comme le plus étendu en avait quatre. C'est dans ces bailliages, que se jugeaient les causes en première instance, d'où la plûpart passaient ensuite au Altinget, pour y être jugées définitivement.

Lors de cette mutation, on partagea le tribunal supérieur d'Alting, entre quatre juges, à qui on donna le nom de *Fiordungs-Daemar*. Chacun d'eux prononçait sur les causes qui concernaient les parties de

son quartier. Quelques années avant que les habitans du pays n'embrassassent le christianisme, on adjoignit à ces juges, des espèces de commissaires, pour avoir l'œil à ce que les lois fussent suivies dans leur véritable sens et teneur; à ce que les juges ne se laissassent point gagner, et à ce qu'il ne se commît point de vexations ni d'injustices, particulièrement lorsqu'il survenait quelques procès contre des gens riches et puissans. On voit encore à Thingva'le, où se tenait le tribunal de justice de Thorsnaes, leur *Blodstein* ou pierre à sacrifice, qui est ovale et un peu aigue dans le haut. C'est-là, que dans les temps du paganisme, on faisait mourir les criminels, et ceux qui étaient convaincus de sortilège. On les étendait en travers sur cette pierre, la face vers le ciel; et après leur avoir cassé les reins, on leur coupait la gorge, ou on les assommait. Lorsque des parties se disputaient sur des objets douteux, et qu'elles ne pouvaient point parvenir à s'accorder, elles s'en allaient à Helgafell, pour y prendre conseil : car on s'imaginait que tout ce

qui se décidait là, devait avoir une pleine réussite.

§ 535. C'est à Helgafell que l'on construisit une des premières églises de la partie occidentale de l'Islande. En 1183 ou 84, on y transféra le couvent de Flatoé, qui avait déjà existé dix ans dans l'île, et dont nous avons parlé ci-dessus. Ce changement eut lieu sous l'Evêque *Klaenger*, et c'est peut-être lui-même qui le fit transférer de Hitardal. Ce riche couvent fut sécularisé lors de la réformation : le terrain appellé Arnarstappe-Ombud, et qui consistait dans cent pièces de terre, fut démembré. On en forma autant de portions, ou l'on établit des habitations composées de deux, trois et jusqu'à quatre fermes et d'avantage. La cure d'Helgafell et quelques pièces de terre, en furent néanmoins distraites pour l'entretien du prêtre et des pauvres. C'est ce même couvent dont parle *Olaeus Magnus*, en disant que l'on y amassait une quantité considérable de poissons, qui se vendaient aux commerçans étrangers.

Auberges des anciens habitans du pays.

§ 536. On ne lit point sans admiration dans le Landnama-Saga, combien les premiers habitans de Sneefiaelds-Naes ont été zelés pour le bien public. Ils l'ont même prouvé en établissant sur les routes des auberges ou cabarets où tous les voyageurs étaient reçus sans payer la moindre chose. Thiodbrautkar-Skaala est le nom qu'ils donnaient à ces auberges. Ces annales font principalement mention de deux qui existaient dans ce canton, l'une près du golfe d'Alfte, entre le Skogarstrand et l'Helgafellsveit, fondée par une femme nommée *Gerrid*, l'autre sur le Langhots dans le Stadesveit, fondée pareillement par une femme appelée *Thara*. Le même ordre s'observait dans toutes deux. Les tables étaient toujours servies; les étrangers pouvaient manger de tout ce qu'on leur présentait sans s'embarrasser du paiement. Ces matrones se tenaient assises devant leur porte et engageaient les voyageurs à descendre de cheval et à venir se rafraîchir. Un exemple de bienfaisance tout aussi remarquable, est celui

d'un nommé *Soelve* qui demeurait vers le sud du glacier. Voyant qu'il ne pouvait pas donner à cet établissement toute l'extension qu'il aurait désirée, dans le canton qu'il habitait, il transféra sa demeure vers Salvohammer (§ 410.), et se construisit une ferme sur le bord de la route, par où tous les nécessiteux étaient obligés de passer. Un homme de distinction avait fait une pareille fondation dans le Norderaadal au-delà du Skagefiord. Cet homme se nommait *Thorbrand Oerrek*. Il l'avait construite si vaste, que les voyageurs pouvaient la traverser avec leurs bagages, et on leur servait en même temps à manger, à boire, et tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. Il y avait toujours un bon feu, où le voyageur pouvait se réchauffer et près duquel on preparait les alimens et la bierre chaude qu'on lui offrait.

Borserkia Hraun.

§ 537. Borserkia Hraun est une grande étendue de terrain couverte de scories de terre ou de laves. Elle se trouve dans l'Helgafellsveit. On y voit un long rempart

construit en grosses pierres. L'histoire (1) rapporte que ce rempart doit son existence à deux frères à l'un desquels on avait donné pour tâche de le construire, s'il voulait obtenir la main d'une demoiselle qu'il aimait. Les jeunes fiancés périrent par l'effet d'un incendie, avant que ce mariage eut son execution. On voit encore leur tombe parmi les laves de Berseke. : elle est située sur le bord d'une route qui existait alors et qui conduisait à l'église de Biarnarhavus, mais dont il ne reste plus aujourd'hui de traces.

Baard-Sneefiaelds-Aas.

§ 538. Quoique tout ce que le Baardar Saga raconte du fameux géant *Baard-Sneefiaelds-Aas*, que l'on appèle aussi dieu marin, ne soit qu'une pure fable inventée à plaisir, nous le citerons néanmoins pour prouver combien une partie de ces *Sagas* ou annales Islandaises sont mensongères et fabuleuses. Ce géant, y est-il dit, habitait

---

1) *Eyrboggia Saga.*

la ferme de Langarbreka, située au sud du glacier, où il y a à présent une église, et il se tenait le plus souvent dans une caverne au pied de cette montagne. Ces annales s'étendent beaucoup sur son histoire et sur les actions de sa vie. Il y a des gens du peuple qui parlent encore de ce héros, comme s'il eut réellement existé, et même depuis peu de temps. Ce qui peut les maintenir dans cette erreur, c'est qu'il y a plusieurs endroits dans le Sneefiaelds-Naes, dont les noms ont quelque rapport avec cet être imaginaire [§ 113].

Frodaar-Undur.

§ 539. Les mêmes annales, ou Eyrboggia Sagas, que nous avons citées plus haut, [§ 537.] parlent d'une avanture arrivée en 1700 et 1701 dans ce district. Elle serait vraiment remarquable si elle avait la moindre apparence de vérité : ces annales sont cependant au nombre de celles citées comme les plus véridiques. On donne à cette avanture le nom de Frodaar-Undur, parce qu'elle a eu lieu, dit-on, à Frodaa, paroisse située à l'est du glacier.

Il n'y avait pas longtemps que les habitans du pays avaient embrassé le christianisme. Une dame Islandaise (disent ces annales), mourut subitement à Frodaa. Elle avait demandé par son testament, que tout ce qui composait son lit fut brulé après sa mort, même ses rideaux. Le mari ne voulant pas perdre un meuble très-riche et très-beau, défendit que l'on y touchât. Bien-tôt après il se manifesta dans l'habitation, une maladie pestilentielle, qui enleva les uns après les autres, tous ceux qui y demeuraient. Le mari et quelques-uns de ses gens perirent d'une autre manière. S'étant mis en mer pour se procurer des vivres, la barque qui les portait fut submergée. Cette aventure répandit l'épouvante dans tout le canton. Dès que quelqu'un mourait, on croyait le voir revenir; on ne parlait plus que de spectres et de fantomes; on les comptait quelquefois par bande de dix-huit à-la-fois. Ils entraient dans l'appartement où l'on avait coutume de se rassembler le soir; ils s'asseyaient au près du feu, et ne se retiraient qu'après qu'il était eteint, ce qui chassait tout le monde

de la maison. Ne sachant à quel saint se vouer, on eut recours à un certain *Snorre-Gode*, homme de distinction, célèbre dans l'histoire d'Islande et regardé comme le plus instruit du pays. Il envoya dans cette habitation quelques hommes adroits et courageux, avec ordre de bruler devant la porte le meuble dont il était question, dans le testament de la défunte. On assembla ensuite d'après son avis et dans le même lieu, un *Ting* ou commission judiciaire, dans la forme usitée alors; et les revenans furent sommés de comparaitre devant elle. On leur demanda pour quoi ils quittaient leurs sépultures pour venir tourmenter les vivans; et enfin on leur fit la défense expresse de récidiver. Tout ceci s'exécuta avec la pompe convenable, et dès que les revenans eurent entendu prononcer leur sentence, ils disparurent, sans qu'on en entendit parler dans la suite. Quoique tout ce récit ne soit, comme nous l'avons dit, que fable et rêverie, la conséquence que l'on peut en tirer, c'est qu'un seul homme de génie et de bon sens peut

facilement détruire les préjugés les plus enracinés et les erreurs les plus grossières.

§ 540. Ce que nous avons dit ailleurs (§ 515), sur la disette d'hommes, sur la dépopulation du pays, sur l'ignorance des habitans dans l'économie rurale, et sur la diminution des pêcheries, peut s'appliquer également à cette contrée. Miklaholt, ou le véritable Oreppe, situé sur le rivage, a été dévasté peu à peu par les innondations et par les vents du sud et sud-est; et la terre a même disparu successivement. Quelques familles habitaient l'île d'Horffiodar, nommée aussi Gammel Oec sur la plûpart des nouvelles cartes. On y voyait anciennement une église. Cette île n'était d'abord qu'une peninsule, qui tenait au continent par une langue de terre que les eaux recouvrirent dans la suite. Ce détroit s'élargit peu à peu; et ce qui arrive ordinairement aux terrains exposés à être entraînés et dévastés par les eaux de la mer, par les vents et par les intempéries, cette portion de pays l'éprouve, et disparaît successivement. Ce malheur est dû à la

négligence des habitans, qui auraient pu y apporter remède, lorsque le dommage n'était pas encore irréparable. On doit attribuer à la même cause, l'augmentation des dunes pendant le cours des derniers siècles. Quoique l'île d'Hafliordar eut été séparée du continent, les habitans de la contrée continuèrent encore long-temps à y fréquenter l'église, lorsque les eaux étaient basses ; mais le curé et treize autres personnes ayant un jour péri dans la traversée, on l'abandonna, et l'on transféra le siége paroissial à Miklaholt. L'île resta néanmoins habitée pendant long-temps. Cette contrée offrait anciennement, dit-on, de très-beaux champs de blé. On y trouve encore l'Arundo (1), qui croît dans toutes les parties du pays, où l'on assure que l'on cultivait autrefois le bled. Il est donc à croire que ce blé dont on parle, n'a jamais été autre chose que l'arundo cultivé par les anciens Islandais, puisqu'il est notoire qu'ils avaient des champs, qu'ils labouraient et ensemençaient

(1) *Espèce de canne ou roseau.*

chaque année. On voit encore des traces de cette culture à Garde, habitation de pêcheurs située dans le Stadesveit. On dit aussi qu'on cultivait le blé à Hraunhavn, ancienne paroisse où était la résidence principale des pêcheurs, et située à peu de distance de Budum. On ajoute même que ceux qui en récoltaient, étaient obligés tous les ans à une redevance en grains. Mais comment serait-il possible qu'il crût autrefois du blé dans autant d'endroits du pays, et qu'actuellement l'on n'en voit pas un seul épi! Le golfe d'Alft, ou pour mieux dire, l'intérieur des terres dans ce parage, était bien garni de fermes: mais il a été dépeuplé par des épidémies, et principalement par la petite vérole. Les maisons inhabitées sont tombées en ruine; on voit encore de tristes débris. C'est dommage que l'on ne songe point à reconstruire ces habitations, et que l'on ne tente pas tous les moyens de repeupler cette superbe contrée.

§ 541. Les cinq ports les plus fréquentés, qui sont en même temps les plus nouveaux, sont

sont : Budenstad. Stappen, Olufsvig, Grunderfior et Stichesholm ; on a abandonné depuis peu celui de Revet, situé non loin d'Olufsvig, et celui de Kommervaag, qui était tout près de Stickesholm. Ce dernier était un des plus anciens ports du pays, et s'appelait Biarnarhafn, du nom de la paroisse sur laquelle il est situé. Nous ignorons pourquoi il n'est plus fréquenté ; quant à l'autre, il a été tellement encombré de sable et de gravats, que les bâtimens ne pourraient plus s'y risquer. Les Anglais y abordaient souvent autrefois, sur-tout avant la reformation. Les ports les plus connus, au sud du glacier, etaient anciennement ceux de Stroemfiordsaar-Os, d'Hraunfrafnar-Os, et de Grafar-Os. Il ne faut pas confondre ce dernier avec celui du même nom, qui se trouve dans le Myrum (§ 391). Il était situé vers la partie occidentale de Langfiaerer, à l'embouchure du fleuve, et abrité par un promontoire très-élevé, appelé Skiphoefde. Cette exposition est très-belle ; mais les eaux sont actuellement trop basses pour que les bâtimens un peu forts,

puissent venir mouiller dans le port. On remarque aussi un encombrement dans les fonds qui précèdent l'entrée du port ; il n'y a plus que les barques et les petits bâtimens qui puissent y arriver, encore faut-il que la marée soit très-haute. Nous trouvâmes sur le promontoire, les vestiges de cinq maisons qui paraissaient avoir été très-vastes, et avoir servi de magasins. Le fleuve traverse une baie dans le promontoire, et forme le bassin où les bâtimens viennent jeter l'ancre. Il existe sur les rives du fleuve, trois enfoncemens, où il y avait sans doute des maisons de pêcheurs, et où les anciens habitans de cette contrée mettaient leurs barques à l'abri pendant l'hiver. Le plus considérable de ces enfoncemens, a soixante-quatre pieds en longueur, sur trente-deux de largeur. Hraunhavas-Os était anciennement un mouillage très-connu, et situé presqu'au même endroit où est aujourd'hui le port de Buden. L'emplacement est beau, et serait très-commode si, quand la marée est très-haute, les bâtimens n'étaient obligés de prendre beaucoup de précautions pour y entrer et pour

en sortir. Nous avons parlé plus haut de Grafar-Os, mais ce port n'est plus praticable, depuis que les eaux s'en sont retirées et que le fond s'est encombré de sable.

Mouillages.

§. 542. Dans des siècles plus rapprochés, les commerçans étrangers abordaient encore dans quelques mouillages, autres que les ports que nous venons de nommer. Les Anglais et autres peuples du nord, jetaient l'ancre à Hellis-Sand; les Français et les habitans de la Biscaie, qui venaient à la pêche de la baleine, mouillaient à Groenderfioerd, dans l'intérieur du pain de sucre. Les Islandais eux-mêmes, comme tous les habitans des pays septentrionaux, venaient dès les premiers temps où il paraît que l'Islande fut habitée, commercer dans ces parages; on y en a compté jusqu'à quatorze cens. Les Anglais n'y parurent que vers le quinzième siècle; et l'on n'y vit les Allemands, qu'après la réformation. Ce furent sur-tout les Hambourgeois, qui s'y montrèrent le plus souvent, jusqu'à l'établissement

de la compagnie de commerce Danoise. Les Anglais y venaient cependant encore de temps à autre, même, après 1640, et jusqu'en 1700 ; ils y passaient quelquefois l'hiver, et le siége de leur pêche était principalement dans l'Hellis Sand. Les Français et les Espagnols fréquentaient principalement pour le même objet, le golfe de Grunder, ils restèrent dans cet usage, jusqu'en 1720 ; et, ne se contentant pas de la pêche, ils y faisaient encore un commerce interlope. Ils ont à la fin abandonné totalement ces parages, pour se porter vers le Groenland. Il était rare de voir les Hollandais s'approcher jusqu'au glacier ; mais il est encore plus rare aujourd'hui, d'y voir un bâtiment étranger, tandis qu'il y en vient très-fréquemment dans la partie orientale de l'île, et dans le golfe qui se trouve à l'ouest.

Dale - Bordestrand - Isefiord et Strande - Syssel.

Westfiord.

§ 543. On appèle Westefiord, l'étendue de pays qui s'étend au nord-ouest, entre

Breedefiord et Rutefiord, et qui sépare les évéchés, et en même temps les quartiers de l'ouest et du nord. La majeure partie de cette étendue de pays se nommait autrefois, d'après l'ancienne division, Thorskefiord-Thing; mais cette même étendue renferme de plus aujourd'hui la jurisdiction de Dale, quoique la plus grande partie de ce bailliage ait appartenu à Thornaes-Thing. Le district de Dale offre peu d'objets intéressans, ou du moins qui méritent des détails de notre part. Nous ne ferions que répéter ce que nous avons dit des bailliages de Borgar et de Sneefiaelds-Naes. La ville est très-peuplée, et la plûpart des habitans élèvent des bestiaux et vivent de leur produit. Les pâturages du district de Dale, et ceux de la paroisse de Borgarfiord sont en communauté. La pêche s'y fait près du glacier.

§ 544. Westfiord, qui par son étendue peut être évaluée à un quart de l'Islande, forme une très-grande péninsule, qui s'étend nord nord-ouest, nord-ouest et ouest, et se trouve unie au continent, par une langue de terre

de trois milles de largeur, entre Vreedefiord ou l'intérieur de Gilsfiord, et la route de Bitra ou Kollefiord. Le plan de cette péninsule, offre la figure d'un arbre et de ses branches. Sa longueur, depuis Bitra jusqu'à sa courbure, est de vingt-six milles, et sa largeur, depuis Staalfiaeld, à l'extrémité de la poiute de Bardestrand jusqu'à Horn (1), est à peu près égale. Ces bailliages se trouvent divisés entr'eux, par l'Arnarfiord; et celui de Strand, qui en a été séparé dans les derniers temps, formait autrefois la partie septentrionale du bailliage d'Isefiord. Ce dernier bailliage s'étendait depuis le promontoire de Geirholm, situé daus le milieu du Hornstrand, jusques dans l'intérieur de Rutefiord. Les vallées de Breedefiord, appelées aujourd'hui bailliage de Dale, appartenaient pareillement à la jurisdiction, ou district de Bardestrand. La partie dont nous nous proposons de parler ci-après, s'étend donc aujourd'hui, de Snokedals-Poller, ou de l'intérieur d'Hwamsfiord, en enveloppant ces

(1) *Le Cap nord de nos navigateurs.*

quatre bailliages, jusqu'à l'embouchure de la rivière de Rutefiord, ou jusqu'au centre du Rutefiord même.

Voyages dans le Westfiord.

§ 545. Nous fîmes différens voyages dans le Westfiord, parce qu'il fallut nous régler suivant le temps et les circonstances. Dans le premier que nous entreprîmes, nous nous portâmes du sud au nord, jusqu'à Arnarfiord, et nous revînmes par mer, au port de Stichesholm, en longeant les îles de Breedefiord. Dans le second voyage, nous traversâmes le bailliage, ou district de Dale, et nous nous portâmes jusques dans le centre de la jurisdiction de Gilsfiord. De-là nous traversâmes une chaîne de montagne, qui ne sont que des rochers, pour nous rendre à Kollefiord, dans le bailliage de Strand. Nous prîmes ensuite au nord-ouest, par le Hornstrand, ou les côtes qui bordent le cap nord, et après avoir suivi ce promontoire, nous continuâmes notre route à travers les bailliages d'Isefiord et de Bardestrand, jusques dans la partie méridionale de l'île. Dans

notre troisième voyage nous prîmes par les bailliages de Dale et de Strand, savoir par les landes de Laxaa-Dal, et de Soelvmaend, pour gagner à Rutefiord, et de-là, la partie septentrionale de l'Islande. M. *Olafsen* en entreprit un quatrième à lui seul : il traversa les bailliages de Dale et de Bardestrand, et parvint jusqu'au port de Patrixfiord. Sa santé l'ayant obligé de retourner dans la suite en Islande, pour y prendre l'air natal, il s'arrêta quatre ans dans ce bailliage, et c'est à lui que nous sommes redevables des détails les plus intéressans que l'on a obtenu jusqu'à ce jour, sur cette contrée.

Tribunaux et Paroisses.

§ 546. On compte dans le district de Dale sept tribunaux de justice, et quatorze églises, dont six seulement forment paroisses. Celui de Bardestrand a le même nombre de tribunaux, sept paroisses et treize églises. Le district d'Isefiord a quatorze tribunaux, treize paroisses et dix-neuf églises ; et celui de Strand, six tribunaux, quatre paroisses et sept églises.

§ 547. Il n'y a que très-peu de détails à donner sur l'intérieur de cette contrée, qui n'est point habitée et n'est presque composée que de rochers stériles. Les côtes au contraire présente beaucoup d'habitation dans de certains endroits; elles forment quantité de courbures et de golfes, dont Breedefiord est le plus considérable : il renferme même une suite de baies et d'autres petits golfes, dont les principaux sont Hvamsfiord, Gilsfiord et Thorskefiord. Le rivage n'étant point escarpé, on trouve par tout dans les courbures des places où les eaux sont très-basses. Le terrain au dessus de ce rivage est très-fertile. Reykenos-Hyrue, dans le district de Bardestrand est un promontoire isolé, qui se trouve dans le centre de Breedefiord. Toute son étendue est habitée; on y compte deux paroisses. Cette contrée est très-riche en paturages, et l'on y voit quantité d'îles. On dit qu'il existe, à douze ou treize milles en mer, vers l'ouest et le nord-ouest de l'Islande, des îles appelées Kors-Oee; mais on n'en n'a pas d'autre connaissance que celle qui résulte de relations assez incertaines.

On a des notions peu réelles sur celle de Gumbioerns-Sklaer, d'après les annales Londnama; elles attribuent à *Gumbioern Ulfsen* la découverte du Groenland et de cette île. On lit dans ces mêmes annales qu'avant l'introduction du christianisme en Islande, quelques marins s'y étaient transporté de Borgarfiord, situé à l'ouest; et qu'après y avoir passé l'hiver, ils revinrent dans leur pays. Cette île est située au nord-ouest, à la distance de vingt ou trente milles de l'Islande. Jetons maintenant un coup d'œil sur le golfe Breedefiord remarquable par sa grandeur, puis qu'il a de quatorze à seize milles de profondeur sur autant d'évasement, et par le nombre d'îles, d'anses et de rochers qu'il renferme. Il est vrai qu'il n'y a que très-peu de ces îles qui soient habitées. Nous ne parlons pas de celles qui dépendent du district Sneefiaeld (§ 396.), ni de celles qui sont dans le Hwamsfiord ou près du promontoire de Skard-Kloefnung, dependant de celui de Dale. La plûpart sont très-fertiles, et les avantages assez importans que l'on en retire, consistent dans les récoltes de foin;

et dans les paturages, les oiseaux de rivages, les œufs et la plume des canards à duvet, sont encore des objets de ressource pour les naturels. Parmi ces îles il n'y a d'habitées que celles de Langoeé, qui en forment deux, de Purkoeé, de Raroée, Ryssoeé, et Rugoeé. Il y en avait encore trois autres, celles d'Ageroeé, d'Olafsoeé, et de Skaloeé située près des deux rochers appelés Dymun Klacker, étaient peuplées jadis, et ont été par suite abandonnées. La plûpart de ces îles sont de la dépendance du district de Bordestrand. On les divise en sept portions, d'après les parties qui se trouvent être habitées, sous la dénomination d'*Oereppen*; et chacun de ces Oerepp forme une paroisse avec un tribunal de justice. Soedoeé dépend de la paroisse de Bardestrand : les autres sont Flatoeé (1), où il y a une église et beaucoup de fermes. Svefnoeé, à qui quelques Géographes modernes ont donné le nom de Svens-Ey, Svidnur, appelé Sviedur-Ey, Hval-Laater, Scaloeé, Stegloeé et Biarnoeé, habité par quelques

(1) C'est là qu'a paru le *Codex Flateyensis*.

paysans, et qui toujours a été, de temps immémorial, une place très-commode pour la pêche. Ces îles, à l'exception de celle de Stegloeé, ont sous leur dépendance quelques autres îles désertes, quelques montagnes et des anses qui fournissent de bons herbages, et qui leur procurent des oiseaux en abondance, des œufs et de la plume de canards à duvet.

Il y en a même qui ont autour d'elles quelques centaines de petites îles presqu'inconnues à la plûpart des navigateurs étrangers, parce qu'elles ne sont pas habitées. Celle de Flattoeé est principalement remarquable par le nombre d'îlots qui l'entourent, et parmi lesquels un seul a été peuplé autrefois; c'est celui d'Hergilsoeé. Au-de-là de la ferme de Reykole, on découvre à l'extrémité du Reykenaes un grand nombre d'îles, que les habitans de ce parage font monter à trois cents. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que toutes ces îles s'étendent du nord au sud, et principalement du nord-ouest au sud-est, de manière que leur pointe ou extrémité septentrionale est

communément plus élevée que ses autres parties. Le fond de la mer près de Breedefiord, est très-inégal ; on y remarque entr'autres une profondeur très-spacieuse, appelée Kolleaal, qui s'étend de la mer à travers le centre du golfe, jusqu'à Biarnoeé, tandis que l'endroit où les pêcheurs tiennent leurs barques et canots, n'a guères plus de vingt à trente, ou quarante brasses de profondeur ; ces côtiers en trouvent cent sur les bords du golfe, et disent ne pouvoir atteindre à la profondeur du milieu ; mais cela vient de ce que leurs sondes sont trop courtes. C'est dans ce courant que les poissons se tiennent pendant l'hiver. Il y en a cependant qui se portent sur les rives, d'où ils passent sur la côte du district de Sneefiaelds, où la pêche est très-bonne dans toutes les saisons, au lieu qu'on ne prend pas toujours du poisson en hiver près de Biarnoeé, Flattoeé et de Bardestrand. Il n'existe que très-peu d'îles en de-là de ce parage ; la mer est au contraire très-profonde et assez dégarnie vers le nord de Bardestrand, son fond est particulièrement très-uni à deux jusqu'à trois milles

de longueur, au-de-là de Patrix et de Falkne-Fiord. Il y a plusieurs places où le rivage est très-escarpé, et on y voit des montagnes s'élever presque perpendiculairement hors de la mer. L'Arnarfiord et l'Isefiord sont après le Breedefiord, et à l'exception du Faxafiord, les golfes les plus longs et les plus considérables du pays. Laaterbiarg, que les navigateurs appèlent la montagne aux oiseaux, est une masse de rochers escarpés de deux milles d'étendue; c'est le repaire des corbeaux et autres oiseaux de mer. L'Hombiard ou Cap-Nord, forme une montagne de la même espèce: vers le nord de celle-ci est située l'Hœlavikurbiard, et Roeda-Rupur se trouve à l'ouest: ces trois îles sont dépendantes du district d'Isefiord. Il y a dans ce même bailliage trois belles îles; celle de Vigur qui est habitée; celle de Borgar qui est de la paroisse de Vatnsfiord. Il y a de très-bons pâturages; on y récolte du foin, et elle fournit du duvet et beaucoup d'oiseaux. La troisième est l'And-Ey, qui est aussi habitée et qui procure les mêmes avantages que la précédente. Le golfe d'Arnarfiord en contient d'autres

bien plus petites que lui ; l'Isefiord en a davantage. Vers le nord de celui-ci s'étend une grande baie qui se sépare en trois. Le continent se courbe ici autour du Cap-Nord ; on apperçoit quelques sinuosités, mais point d'îles ni anses, ce qui fait que la mer vient battre directement contre le cap.

Kaldrane-Naes a dans sa dépendance quatre îles situées à l'est du port de Roekefiord ; il y en a deux autres à sa proximité, où on prend le chien de mer et beaucoup d'oiseaux ; mais celles-ci dépendent de la ferme d'Eyar. Dans le golfe de Steengrim est l'île de Grimsoeé, qui appartient à l'évêché de Skalholt ; elle était habitée jadis. Il y a encore quelques îles en dehors de Broddenaes, dans le golfe de Rute, qui procurent pareillement des oiseaux et des œufs. On pourrait y joindre les petites anses du golfe d'Ofeig, et d'autres sises à la proximité du Drange. Dans les premières, on prend le chien de mer ; et dans les autres, des œufs que l'on a soin de dénicher pendant l'été.

Structure des Montagnes en général.

§ 548. Les montagnes qui existent près du Westfiord, se partagent en plusieurs branches (§ 544). Ces branches de montagnes qui se trouvent entre les golfes, sont formées dans leur centre de roches compactes; mais se trouvant élimées et brisées dans leurs parties latérales, elles endommagent souvent les campagnes par l'éboulement des quartiers de rochers qui se détachent de la masse.

Il est remarquable que les montagnes du district de Bardestrand soient si escarpées au sud, tandis qu'elles forment un talus très-doux au nord. La structure des montagnes n'est pas aussi régulière dans le district d'Isefiord; mais en approchant de la partie septentrionale du Cap-Nord, on revoit de rechef ces angles et ces cimes escarpées, ce qui continue jusqu'au Rutefiord. Il faut dire en même temps que les rochers tiennent plus solidement ensemble vers le nord et nord-ouest, que par-tout ailleurs. Dans les parties inclinées

inclinées, la couche de terre est assez compacte et entrelacée de plantes et d'herbes qui y supportent merveilleusement les froids et les vents du nord ; elles sont plus tardives que dans la partie sud, mais en revanche leur végétation y est plus forte. Les cimes des montagnes du Westfiord sont arides, de manière que l'on voit la pointe des rochers tout à nud. Ceux-ci sont d'ailleurs assez solides et unis. Leur superficie est entièrement fermée de parties de forme sphéroïde, de façon qu'on a l'air de marcher sur des voûtes en maçonnerie. Il est vrai que l'on en rencontre de pareilles sur les montagnes les plus élevées qui existent dans le centre du pays; mais cette forme y est moins régulière et moins frappante.

Dans les endroits où ces montagnes ont été brisées (§4), on découvre plusieurs rangées de rochers entassés par couche les uns sur les autres. On peut en conclure que la péninsule est presqu'entièrement formée de montagnes primordiales, qui présentent au poëte, de ces façades de murailles, que l'on croirait

élevées par les géants de la fable. On compte dans le Bardestrand, quarante à cinquante couches pareilles, depuis la surface de la mer jusqu'à la cime de la montagne. Cette portion de pays est très-exposée aux éboulemens de rochers, quoiqu'il soit assez rare qu'il y périsse quelqu'un. Les montagnes du district de Dale, et une partie de celles du district de Strand, ne sont point très-considérables, leurs pentes sont moins rapides; elles sont couvertes de terres et tapissées de plantes, à une très-grande hauteur.

Principales Montagnes de cette contrée.

§ 549. Nous avons déjà parlé (§ 447) des promontoires de Laatrabiorg et de Horn, qui sont les plus connus. Il existe plus avant dans le pays, deux glaciers; savoir : le Glaama et le Drange, qui sont d'une hauteur et d'une étendue prodigieuse. Le premier est situé dans le district d'Isefiord, et s'étend vers le sud, jusqu'aux limites de celui de Bardestrand; il se trouve conséquemment au-dessus et dans le centre d'Arnarfiord et

d'Isefiord. Il y a sur cette montagne, un chemin tracé dans les rochers ; il est long, mais encore plus pénible. On y marche presque par-tout sur des glaces : il se nomme lande de Glamu. Le glacier de Drange repose sur la cime d'une masse de rochers qui existe entre les districts d'Isefiord et de Bardestrand. Il prend naissance d'une grande chaîne de montagnes qui forme le dos d'âne. Celle-ci commence tout près de la lande de Trochyllis entre le Hornstrand et l'Isefiord, et se porte en ligne directe dans celui de Skorar. Elle a douze milles d'étendue sur six de largeur. Il y a beaucoup de chemins pareils ; mais il nous paraît superflu d'en donner les détails ; nous nous contenterons en conséquence de parler de ceux que l'on pratique le plus, qui sont la lande de Glamu, celle de Thingmaend, dans le district de Bardestrand, et celle de Thorskefiord, qui s'étend entre les districts de Bardestrand et d'Isefiord. La hauteur de ces montagnes n'est point par-tout la même ; elle varie au contraire beaucoup. On a mesuré quelques-uns des promontoires et de ces rochers détachés

qui se trouvent à la proximité des villages. Les uns ont deux à trois cents toises de hauteur, d'autres en ont jusqu'à cinq cents. On n'a pas mesuré les deux glaciers dont nous venons de parler; mais à vue d'œil, ils paraissent bien plus hauts.

Contrée habitée.

§ 550. La contrée habitée présente une grande variété dans ses sites et ses ressources. Le district de Dale est sans contredit un des plus beaux et des meilleurs du continent (§ 546); vient ensuite le Reykholt-Sveit. Les îles fournissent par-tout d'excellents pâturages et du foin. On ne rencontre d'ailleurs, que très-peu de terre arable dans la plus grande partie du Westfiord, si ce n'est près des villages, et à la proximité du rivage. Il s'y trouve cependant quelques champs et des prairies superbes, tapissées de belles plantes de différentes espèces; mais les cantons arides et frappés de stérilité, sont en bien plus grand nombre.

Rivières et Lacs d'eau douce.

§ 551. En vain chercherait-t-on dans cette contrée, de fortes rivières ou de grands lacs, il n'en existe que très-peu, dont on ne tire guères parti. Hoegedalsaa et Laxaa, sont les rivières les plus remarquables ; elles procurent toutes deux une très-bonne pêche de saumons, sur-tout la dernière. Celle de l'Hoedegalsaa prend sa source dans un lac profond, connu sous le nom d'Hoegedals-Vatn. Ce lac est situé dans l'Hoegedal, et abonde en truites. Il y a encore plusieurs petits lacs marécageux, dans la lande de Soelvemaends, entre Rutefiord et le district de Dale, tous très-abondans en truites ; mais en été on ne peut y aborder sans courir des dangers, principalement à cheval, parce que le sol n'est en partie couvert que d'une croûte de terre, très-mince, qui s'y est formée à la longue. Si un homme ou un animal vient à s'y enfoncer, il disparaît sur le champ, la croûte se rejoignant aussitôt. On ne voit pas d'autres saumons dans les rivières de la partie occiden-

tale, que le saumoneau, que l'on y appèle Lachs-broder, et que les habitans de la partie méridionale nomment Lachs-unge. On en péche dans le Kallebudeaa, dans le Reykholt-Sveit, qui a des eaux vives (§ 184), dans l'Eyvindsaa, la Hvalsaa et dans le Biarnefiordsaa. Ces dernières rivières se trouvent dans le Hornstrand (§ 163). Ce sont les glaciers qui leur fournissent de l'eau, dont le saumon s'accomode assez bien. On y pêche aussi des truites, ainsi que près du rivage, des baies et des golfes de la mer. On prend quantité de saumons et de truites, dans le Rutefiordsaa. Ce dernier poisson se trouve encore dans des lacs d'eau douce, situés dans les montagnes de Thorskefiord (§ 550); ces lacs étaient très-renommés dans le dernier siècle. Le lac Gufudals-Vatn, et principalement celui de Vatsfiords, entre le Bardestrand et la lande Thingmanne, sont également abondans en truites. On en pêcherait aussi dans le lac de Daks, près de la cure de Sudlagsdal, et dans celui de Vantsdal, qui est de la même paroisse; mais on ne s'en occupe point.

THERMES OU BAINS CHAUDS.

Sources d'eau chaude.

§ 552. La partie occidentale de l'Islande abonde en sources d'eaux chaudes. La première que l'on rencontre, est celle de Soelingsdal, située dans le district de Dale, à peu de distance de l'église de Tunge. Il y a plusieurs siècles que ces eaux minérales sont connues par leurs effets salutaires, et elles sont encore en très-grande vogue. Les annales de Lardaela et de Sturlunga en font beaucoup mention.

Sources bouillantes de Reykholt.

§ 553. Les sources d'eau bouillante qui existent près de la ferme de Reykholt, sur la route de Reykenaes (§ 547), sont les plus grandes et les plus remarquables de la partie occidentale de l'Islande. Nous nous y transportâmes pour nous assurer de leur degré de chaleur, et voir s'il n'y aurait pas moyen d'y conduire des eaux salées pour en opérer l'évaporation, en les soumettant

à cet agent naturel, vû que la mer n'en est pas éloignée, et qu'il est rare de rencontrer une situation aussi commode. Parmi le grand nombre de grandes et petites sources que l'on rencontre, nous nous arrêtâmes principalement aux trois qui sont situées à la proximité de la ferme. Elles prennent naissance au pied d'une éminence, vers la partie méridionale de cette habitation. Cette colline a près de quarante pieds de hauteur. Sa cime est formée de cailloux de mer qui y ont été entassés au hasard, et dont la superficie polie indique suffisamment l'origine. Sa bâse est composée d'une terre brune durcie, compacte, mais en même temps d'un grain très-fin; on rencontre de pareilles monticules près de Tungehver (§ 173 et 203). L'eau jaillit de cette espèce de roche par un grand nombre de veines. Les habitans du voisinage fréquentent beaucoup ces sources. La plus considérable se nomme Krablande; l'ouverture ronde de son bassin n'a que deux pieds de diamètre; il se trouve enclavé dans une roche compacte. Ses eaux bouillantes forment un jet de quatre pieds d'élévation, et font

retentir l'air d'un bruissement sombre et désagréable. Elles s'élevaient jadis à plus de hauteur, mais les habitans des environs ont comblé en partie le bassin de pierres, afin d'y cuire plus commodément leur manger, de sorte que la source a beaucoup perdu de sa force, les embouchures des veines se trouvant obstruées.

On y fait cuire des œufs, de la viande, du poisson, des coquillages et autres comestibles. Il suffit de suspendre le pot ou la marmite au-dessus de l'ouverture de la source, pour que les viandes cuisent en très-peu de temps; elles y acquièrent plus de tendreté que près d'un feu ordinaire, et en même temps un très-bon goût, ainsi que le poisson. Le lait y devient très-doux, mais il prend un petit goût désagréable.

Cette source jette de l'eau pendant quatre à cinq minutes, après quoi elle se repose à peu près autant. Nous plaçâmes un thermomètre de *Tahrenheit* au mercure, et dans deux minutes il était déjà au 212ème. degré;

il n'en resta pas là, car il s'éleva encore à six degrés de plus. Arrivé à ce point, le mercure loin de rester fixe, monta au contraire, et descendit avec une vîtesse étonnante, suivant que l'eau bouillante était plus ou moins agitée.

A quelques pas de la source de Krablande, on trouve vers le sud une autre source, dans laquelle on ne remarque pas une chaleur plus forte, mais les œufs du canard à duvet s'y durcissent. Nous y plongeâmes aussi le thermomètre qui monta à 180 degrés. La troisième ouverture de cette source est petite et ronde; elle perce comme les autres une roche très-compacte. Ses eaux regardées comme très-salutaires, ont beaucoup de renommée dans le pays. Les habitans y trouvent un excellent remède dans toutes sortes de maux, principalement pour les maladies internes. L'eau de cette troisième source est d'une chaleur assez modérée pour qu'on puisse la boire de suite en la puisant; elle est d'ailleurs limpide, et d'un goût agréable. Nous y mêlâmes une solution de cendres,

et nous n'y apperçûmes aucun changement. Ces eaux, malgré leur légèreté, sont imprégnées d'un sédiment graveleux et blanchâtre, les morceaux de bois, les plantes et les autres objets exposés à en être arrosés continuellement (§ 170), s'incrustent de cette matière, et finissent par se pétrifier.

Evaporation de l'eau de mer sur ces eaux thermales.

§ 554. Nous ne réussîmes pas aussi bien que nous le présumions, à faire évaporer des eaux de mer sur ces eaux thermales. Celles que nous fîmes bouillir dans une marmite de fer bien couverte, entrèrent à la vérité en évaporation au bout de dix heures, mais le sel qu'elles laissèrent dans le fond de la marmite, était rouge. Après différens essais, nous eûmes la conviction que les eaux de cette source, ainsi que celles de plusieurs autres qui existent en Islande, sont chargées de vapeurs martiales sulfureuses, qui, dans l'expérience que nous tentâmes par l'ébulition, se précipitèrent avec celles qui s'étaient élevées

avec elles. Ayant pris de ce sel rouge, après l'avoir fait dissoudre et l'avoir filtré, nous obtînmes un très-beau sel blanc, ce qui prouve qu'il est toujours possible de se procurer du sel blanc au moyen de ce procédé : outre que l'on y trouverait une très-grande économie pour le bois, ce serait en même temps la méthode la plus facile, et qui coûterait le moins de travail par le parti que l'art peut en tirer. Il n'y aurait besoin que de conduits qui porteraient l'eau de la mer dans le bâtiment destiné à servir de laboratoire. On l'y laisserait condenser pendant l'hiver, ce que nous avons essayé dans la partie méridionale de l'île, où nous aurions sans doute réussi dans notre opération, si nous eussions eu des chaudières assez grandes pour être placées au-dessus de l'ouverture ou embouchure du bassin des sources. Il faut néanmoins observer que les eaux de mer près de Breedefiord, contiennent moins de parties salines que celles qui se trouvent à quelque distance des côtes ; il en est de même de ces eaux lors du flux et reflux ; néanmoins tout ceci ne ferait rien, si on

voulait y établir des salines avec les moyens convenables que l'on peut procurer.

Plusieurs autres Lacs et Sources.

§ 555. Il y a deux autres sources d'eaux chaudes dans le Talknefiord, au nord de Patrixfiord. Celles que l'on trouve dans le voisinage d'Oerehlid, sont très-limpides : elles y sont outre cela assez abondantes. Cette source fut bénie dans le treizième siècle, par *Godmund*, premier évêque d'Holam, qui fut dans la suite chassé de son évêché. Il se retira dans le Westefiord, où les habitans l'accueillirent et le prirent en grande vénération.

Il y a encore d'autres sources chaudes dans le premier Reykiarfiord, situé dans le district de Bardestrand, et dans plusieurs endroits du voisinage d'Isefiord, ainsi que dans le second Reykiardfiord, près d'une ferme qui porte le même nom. La dernière source dont nous venons de parler, se trouve dans une langue de terre basse, tout près

de la mer. Lorsque nous allâmes la voir, le temps était très-beau et calme, ce qui nous donna la facilité, malgré les vapeurs qui s'élèvent de la mer, de voir la direction inclinée, que prennent ses veines. Les eaux de le mer se trouvaient de quatre à huit pieds d'élévation au-dessus d'elles; nous vîmes près du rivage, l'eau chaude qui jaillissait de la mer même. Nous plongeâmes le thermomètre dans la source, où il monta à 180. degrès. Les habitans du voisinage y font cuire des moules, dont les coquilles se chargent d'une croûte blanche, pareille à celle des coquilles que l'on rencontre dans le Reykholt : il en est de même des pierres et cailloux qui sont près des bords du bassin. Ces eaux sont d'ailleurs limpides et agréables à boire.

Il y a encore une autre source dans le voisinage, dont on a entouré le bassin de pierres, mais sans maçonnerie. On rencontre aussi quelques sources d'eau chaude dans le troisième Reykiafiord, situé au nord de l'Islande, dans le centre du Hornsrande,

qui n'est pas habité. Leurs eaux n'ont qu'une chaleur supportable, puisqu'on peut y tenir la main sans se brûler. Il y a en revanche une source d'eau chaude et fumante dans le quatrième Reykiarfiord, où les vaisseaux passent annuellement; elle est située sur la pointe de Reykenaes. La principale source qui existe dans le bailliage de Strand, est celui Klunke-Lang, dans le Biarnarfiord, et la paroisse de Kaldadarnaes, à la proximité de Steingrimsfiord. Ses eaux sont chaudes et abondantes : son bassin est maçonné en pierres brisées, et entouré de bancs. On peut, au moyen d'un robinet, lui donner plus ou moins d'eau, à volonté, et le vider si l'on veut. Il existe à peu de distance de Klunke, près d'une ferme située dans le Svanshol, plusieurs sources et ruisseaux d'eau chaude. Il y en a une où on mène les bestiaux à l'abreuvoir, ce qui devrait se pratiquer par-tout où il y a des eaux aussi salutaires. On a observé que les vaches donnent d'excellent lait, quand elles boivent de ces eaux, qui sont en même temps très-bonnes pour procurer du ton et de la force à celles qui conservent une certaine

faiblesse après avoir vêlé. D'ailleurs on a remarqué que les sources qui existent ici, et dans le Westfiord, ont les mêmes vertus et propriétés que celles de Borgarfiord (§ 182).

Bains de Mer.

§ 556. L'eau des bains de mer est de même nature que celles des sources, ce qui la rend plus remarquable, c'est qu'elle jaillit du fond de la mer même : on y trouve non seulement des eaux douces, mais encore des veines d'eau bouillante.

Il y a à une grande distance au-delà de Breedefiord, une petite île située à deux ou trois mille de Flateé. Les habitans des îles peuplées (§ 49), ceux qui demeurent dans les bailliages de Strand et de Dale, principalement encore ceux qui occupent la partie méridionale du district de Bardestrand, y viennent à la pêche tous les ans. Elle offre pour cela tous les avantages imaginables, mais l'on n'y trouve point d'eau douce. La nature qui prive ces pêcheurs d'un élément

élément aussi nécessaire, les en dédommage d'un autre côté, en leur procurant une eau douce bien plus salubre que celle qui pourrait exister dans cette île. En effet, on a découvert dans les environs, une source d'eau chaude, qui jaillit sans jamais tarir, du fond de la mer, près d'un banc de sable, qu'on appèle en raison de cette singularité, Langasklaer. On peut s'y rendre facilement à marée basse. Lorsque ces pêcheurs y sont arrivés, ils commencent par déblayer le sable, afin de former un bassin assez vaste pour y puiser l'eau avec leurs vases. Ce sable n'étant composé que de coquillages brisés, et réduits en grande partie, en une poussière calcaire, cette eau est un peu salée, trouble et chargée de matière qu'elle ne dépose que long-temps après avoir été dans les vases.

Il y a encore une autre source du même genre, plus à la proximité de l'île; mais à une très-grande profondeur, de sorte que l'on ne peut y aller que quand la marée est extrêmement basse, ou bien pendant la nouvelle et la pleine lune. Cette source fournit

de l'eau excellente et en abondance. Elle jaillit d'une roche très-dure, et a beaucoup plus de chaleur que la précédente, puisqu'on peut y faire cuire des œufs. Jadis elle avait son issue beaucoup plus bas, dans la même roche; mais les pêcheurs l'ont bouchée avec des pieux d'un bois qui ne pourrit pas facilement, et par ce moyen ils ont fait remonter le jet de la source. Ceux qui ont assez de vaisseaux, prennent dans une seule fois la quantité d'eau dont ils ont besoin pour quinze jours, cet intervalle étant celui où la marée se renouvelle. Cette eau reposée, acquiert une limpidité parfaite, et devient même assez agréable à boire. On la dit aussi très-salubre, et bonne dans plusieurs maladies, lorsqu'on la boit chaude; principalement pour les maux d'estomac, et pour ceux qui ont des dégoûts, ou qui ont perdu l'appétit. On en prend un grand verre, à jeun, et le mal se dissipe sous peu de temps. A un mille et demi de cet île, nord-ouest, on en rencontre une autre beaucoup plus petite. Elle est entourée de bancs de sable, qui sont recouverts par les eaux, à marée haute: et

d'où jaillissent plusieurs filets d'eau chaude; elle se nomme Draapsker. On trouve encore une source dans la mer, près de Sandoeé, qui est une des îles inhabitées de Flattoeé. Au printemps, on découvre le rocher d'où elle sort, garni de joncs et d'herbes marins. Elle a deux ouvertures rondes. Ses eaux sont si chaudes, qu'elles bouillonnent continuellement, avec ce bruissement que l'on remarque dans toutes les grandes sources. Elle a la vertu d'incruster, et ses bords sont couverts d'une croûte blanche. Lorsque le temps est calme, on apperçoit pendant la marée, les vapeurs qui s'élèvent hors de la mer.

Urdholm est une autre petite île, située à l'ouest de Sandoeé; on voit jaillir non loin de-là, du sein de la mer, une source qui est la plus considérable de celles dont nous avons fait mention. Reykey est le nom que porte une autre île déserte, située un peu à l'ouest d'Urdholm. Son nom lui vient des vapeurs que les sources chaudes élèvent à sa proximité, au-dessus des eaux

de la mer, puisque Reykey signifie île de fumée.

§ 557. Tels sont les principaux bains de mer que l'on peut regarder comme autant de phénomènes qui rendent les îles de Breede-fiord très - remarquables, principalement celles de Flottoeé et Oddbiorns - Skiaer. Il serait bien à desirer que l'on travaillât à y établir des salines ; l'une des trois dernières sources dont nous avons parlé, présente toutes les commodités et les avantages possibles pour un pareil projet. Il est à présumer qu'elles doivent toutes trois leur origine à une veine principale: conséquemment en bouchant deux issues, et entourant la troisième d'un mur, qui s'éleverait d'un côté à une certaine hauteur, on parviendrait à concentrer la chaleur de l'eau, et à la faire monter beaucoup au-dessus du niveau de la mer, qui est tout à la proximité (§ 554). Cette entreprise pourrait se faire à bien peu de frais et sans beaucoup de travail, en utilisant la saison des gelées pour la condensation des eaux.

§ 558. On a d'ailleurs dans le Westfiord, des eaux potables de cinq espèces, et qui sont de même nature que celle dont nous avons parlé plus haut (§ 185).

Température de l'Air.

Température en général.

§ 559. La température de l'air doit naturellement varier beaucoup dans une aussi vaste étendue de pays. Elle est à peu près la même dans le voisinage de Breedefiord et dans les îles qui en dépendent, si ce n'est pourtant qu'en hiver elle est plus tempérée dans les îles qu'en terre ferme. Cette même température se remarque aussi dans la partie septentrionale du bailliage de Bardestrand, et dans une forte portion de celui d'Isefiord, c'est-à-dire, vers le nord, jusqu'à la plaine, ou jusqu'au glacier de Fiord (§ 547). On devrait s'attendre à y trouver au contraire des hivers très-rigoureux, puisque c'est la partie la plus septentrionale du pays. Par exemple, Bardestrand est sous la même

élévation que Skagefiord, que l'évêché d'Holum et la majeure partie du Nordland qui en dépend. D'un autre côté, Kopenaes située au-delà du port de Bildedal, et Langenaes dans le golfe d'Arner, sont au même degré d'élévation que Langenaes et les autres cantons les plus septentrionaux du Nordland. Conséquemment le bailliage d'Isefiord et la plus grande partie de celui de Strand, sont encore plus au nord. Malgré cela, il est bien rare qu'il y ait des hivers aussi rigoureux entre le Breedefiord et le Jokkelfiord, que dans le Nordland, excepté cependant lorsque la débacle des glaces du Groenland en fait refluer vers ces parages. Ceci vient de ce que cette étendue de pays fait face à l'ouest, et qu'elle n'est habitée que près du rivage du golfe, où les glaces et les neiges ne séjournent pas aussi long-temps que vers l'est et le nord-est.

Les vents de mer sont très-fréquens dans cette partie de l'Islande (§ 11, 186 et 352), et communément très-vifs, comme il arrive presque toujours sur les côtes, si ce n'est

pourtant dans les îles où ces vents ne sont point arrêtés dans leur course, n'ont qu'un passage rapide, à moins qu'ils ne rencontrent des rochers de la mer qui les attirent à eux et les retiennent assez long-temps (§ 434).

Si les hommes se ressentent ici de ces vents vifs et rigoureux, les animaux n'en sont pas moins incommodés. Ils agissent même sur les rochers de mer, les plus durs, ainsi que sur les plus antiques, dès qu'ils ont des entre-couches de pierres de sable. On remarque dans ces mêmes couches quantité de trous forés par la violence de l'air, et qui pénètrent très-avant dans les rochers, ce qui les fait paraître comme si l'on y eût formé des ciselures ou des andes. Cette singularité est cependant moins sensible ici que dans d'autres endroits où le froid est plus rigoureux. Les vents de terre ou les vents d'est en général, sont aussi plus doux ici que dans les autres parties de l'Islande, parce qu'ils ont perdu leur violence avant que d'être parvenus à la pointe de la partie occidentale, où ils rencontrent l'air de la mer, contre lequel ils

ont à combattre plusieurs jours, et quelquefois des semaines entières, ce qui leur enlève leur force, et abat leur impétuosité. Les observations précédentes sur la température de l'air indiquent en partie pourquoi les hivers sont rarement rigoureux dans le Westfiord. Les vents d'est du printemps sont en revanche les plus contraires à la végétation et aux bestiaux.

Variation de la chaleur et du froid.

§ 560. Les expériences que nous fîmes dans la partie septentrionale du bailliage de Bardestrand, et qui furent répétées, pendant quatre années consécutives avec le b romètre et le thermomètre, nous servirent à apprécier d'une manière exacte la pesanteur, la chaleur et la froideur de l'air. Le baromètre y est sujet à différentes variations, sans que nous puissions dire néanmoins qu'elles présentent rien d'extraordinaire. En hiver, le thermomètre tombe rarement au degré d'un froid excessif: il arrive cependant que lorsqu'il fait des brouillards, il descend davantage

que quand il gèle. D'autrefois, lorsqu'il pleut ou qu'il vient un dégel au milieu de l'hiver, il monte au dégré des chaleurs modérées de l'été, et le dépasse même, lorsque le temps est couvert. En été, si le temps est calme, on éprouve quelquefois, sur de certains points opposés aux rayons du soleil, une chaleur presqu'insupportable. Il est rare néanmoins qu'il ne survienne pas au bout de deux ou trois jours quelque variation sensible dans le temps.

Phénomènes.

§ 561. On voit ici comme ailleurs (§ 14, 191, 354), différens phénomènes dans l'atmosphère; mais les orages sont peu fréquens dans cette péninsule, et on n'entend le tonnerre que de loin. En revanche l'air retentit fréquemment de bruissement et de sons extraordinaires, principalement dans le Reykefiord, où se trouve le port, ainsi que dans la partie du nord, voisine du rivage de Horn. Ce que les Islandais appèlent Laptelltur, et qui signifie feu

aërien (1), paraît particulier au Westfiord, et sur-tout à la partie septentrionale du district de Bardestrand. On ne l'apperçoit qu'en hiver, lorsque le ciel est un peu chargé de nuages accompagnés de grands vents et de flocons de neige, mais que le haut de l'atmosphère est serein. On voit alors, pendant la nuit et dans l'obscurité, le ciel tout en feu pendant un assez long espace de temps. La terre se trouve pareillement éclairée, comme s'il faisait des éclairs continuels. Si ce n'est que la lumière du météore n'a pas un mouvement aussi prompt, ni aussi rapide. L'aurore boréale la plus remarquable est celle arrivée le 25 janvier 1762. Ce qui donne lieu à ces phénomènes lumineux, c'est que les vents soufflant avec une impétuosité, et repoussant dans les airs une même quantité de neiges, elles se trouvent éclairées par ce qui reste de lumière dans l'atmosphère. Les habitans qui en ignorent les causes, s'en épouvantent, et prennent ces aurores boréales pour des éclairs prolongés. Elles ont cela de dangereux,

---

(1) C'est ce que nous nommons aurore boréale.

qu'elles effrayent prodigieusement les bestiaux, et principalement les chevaux qui en deviennent comme enragés. On les voit alors prendre le mors aux dents, se sauver dans les montagnes, et franchir les rochers, où ils se brisent les jambes, ou se tuent dans les précipices.

Différentes espèces de Terres.

Terres ordinaires.

§ 562. Pour ce qui est des terres ordinaires, on trouve ici les mêmes espèces que celles que nous avons désignées ailleurs (§ 17, 191, 354). On rencontre par-tout, près des villages et du côté des montagnes, une terre noire, des jardins. Dans plusieurs endroits, c'est une terre marécageuse (§ 17, 192); il y a très-peu de tourbe (§ 18), et où il en existe, ses couches ont rarement plus de deux à trois pieds d'épaisseur. Les couches de terre qui couvrent les rochers, sont aussi très-peu épaisses. A quelque distance du rivage, on trouve des pierres élimées par les eaux, de la poussière et des brisures

de coquillages (§ 194). L'intérieur du Gilsfiord est rempli d'une terre marécageuse, noire et infecte. Cette terre qui est un mélange de plantes marines et terrestres pétrifiées, se trouve mêlée outre cela d'une argile bleue (1). Sa couche a six à sept pieds d'épaisseur : il est dangereux de traverser ces montagnes.

§ 563. Les autres espèces de terre sont : 1°. une terre pareille à celle qui existe dans le Reykholtsdal, et dont nous avons donné la description ci-dessus : on la trouve ici dans le Soeloegsdal, près de Patrixfiord ;

Une terre très-fine et un peu grasse, qu'ils appèlent *Bleikia*. On la rencontre dans la paroisse de Felle, qui est du bailliage de Strand, vers le haut d'une montagne du Mokallsdal. Une longue éminence appelée métairie de Mokol, est entièrement formée de cette terre, dont il y a deux variétés ; l'une qui est blanche et fine, l'autre, jaunâtre

---

(1) *Argilla communis plastica.*

et communément grossière. La première est plus tenace et plus glaiseuse que l'autre. Elle soutient assez bien le feu, et ne fait point effervescence à l'eau-forte. Elle est presque inodore; elle est sèche et rude au toucher, au lieu que l'autre est un peu acide. On en fait usage avec succès pour les plaies et maux extérieurs, en l'appliquant en poudre ou en forme d'emplâtre: on en vient chercher de très-loin à cet effet. Il y a quelques années que cette terre donna lieu à un procès. Un particulier qui habitait le voisinage, s'avisa d'en distribuer à son monde en place de beurre; mais la supercherie ne tarda pas à être reconnue, et il fut traduit en justice. Ce trait n'était pas tout-à-fait nouveau, et nous présumons que cette terre pouvait n'être aucunement nuisible. Personne n'ignore qu'on fait beaucoup d'usage, en médecine, de la terre sigillée. On sait aussi que dans des temps de disette, on a été obligé de recourir à de certaines terres, d'en mêler parmi le grain, et d'en amalgamer dans le pain. Les sauvages de l'Amérique, près du fleuve d'Orénoque, font usage de ce procédé, qui a été imité

quelquefois en Europe. Il paraît qu'on en trouve à *Bleika*, presque par-tout où il y a eu des sources d'eau chaude : on en remarque beaucoup de traces dans cette contrée, ou du moins dans son voisinage. Elle a la même propriété que le bol des thermes, que l'on trouve ailleurs dans le pays (§ 200 et 224).

3°. On découvre dans une chaîne de montagnes de la lande de Frekyllis, entre Stengrimsfiord et le port de Reykiarfiord, une argile rouge, dont les couches ont trois pieds d'épaisseur : elle est ferrugineuse.

4°. Ce qu'on appèle *Kolar* dans le pays, est une argile couleur de vermillon clair. On la trouve dans la mer, près des îles de Breedefiord. On l'exploite lorsque la marée est très-basse. Après avoir été bien lavée et séchée, on l'employe soit à l'huile, soit en détrempe, pour les livres et autres objets ; elle est un peu ferrugineuse. Quoique ce nom soit connu généralement, il paraît dériver du mot latin *Color* : plusieurs anciens auteurs Islandais en font mention.

5°. Leur *Blaadjord* est une terre rare ; ferrugineuse, peu compacte, légère comme une poussière, et ressemblant beaucoup au bleu de Prusse. On la trouve entre la tourbe maigre et aride du Soegloesdal.

6°. On trouve de plus une terre verte ; qui n'est à proprement dire qu'une argile ferrugineuse des marais : celle-ci existe dans une source marécageuse des environs de Reykholum.

Différentes espèces de Pierres ou Roches.

Roches.

§ 564. On remarque parmi les différentes espèces de pierres : 1°. Une roche formée d'une amalgame de terre et de sable (1), endurcies ; et en partie vitrifiées par l'action des feux souterrains : nous en avons déjà parlé (§ 209, 358.) 2°. La seconde espèce, qui n'est pas moins abondante que

---

(1) *Saxum terrestri arenaceum petrosum fuscum.*

la première, est une roche rouge (1) que l'on rencontre entre une argile visqueuse, et des couches de terre. Elle existe aussi communément entre les couches des rochers. Il y en a une variété qui est plus grossière, et mêlée de sable (§ 207, 208, et 358). C'est dans les montagnes de Bardestrand, que l'on apperçoit le mieux les couches de cette roche. On en trouve d'un grain assez fin, dans le haut de la lande de Sand; on s'en sert dans la peinture. 3°. Il en existe une espèce, d'un grain encore plus fin que la précédente, près de Purkoé, à quelque distance de Gilsfiord, que les habitans du pays nomment *Purkeyar-Farve*, et que les relieurs employent pour leurs livres : on en fait aussi une couleur à l'huile, le commerce fait des exportation de cette pierre: Elle est même assez recherchée, quoiqu'elle soit à peu près de même qualité que celle que nous venons de citer, à l'exception cependant qu'elle a plus de finesse, et un rouge plus foncé, qui approche du bleu.

---

(1) *Saxum ochraceo argillosum rubrum.*

On

On emploie néanmoins de préférence, celle dont la couleur est d'un rouge pâle, et qui a quelque chose de gluant, lorsqu'on l'applique sur la langue. Il y en a encore une variété, qui est très-dure, et d'un rouge foncé, pleine de petits trous ronds, dans son intérieur. Ces trous sont quelquefois remplis d'une matière encore plus dure que la roche même, quoique de pareille nature et qualité. Elle ne fait point effervescence à l'eau-forte. Mise au feu, elle se brise et perd de sa couleur. 4°. La quatrième que l'on rencontre, est une roche marneuse, d'un gris tirant sur le vert, ou une espèce de stéatite (1); on la nomme dans le pays, netiastein. Elle existe ici dans différens endroits: elle forme principalement une couche très-vaste, près d'Arnarfiord, dans la paroisse de Selardal, où on l'exploite. Les habitans la taillent et en font des pierres à éguiser les outils qu'ils employent pour monter les filets dont ils se servent pour prendre la

---

(1) *Saxum margeum è griseo subviride, steatites.*

truite et le denté, ou cycloptère (1) ; c'est pourquoi ils lui donnent aussi le nom de *Netsteen* (pierres à filets). Elle est un peu plus rude au toucher, que la vraie stéatite ; néanmoins assez lisse, et point du tout mélangée de particules sableuses, grossières et sensibles au tact. Quoiqu'elle ne soit pas également lisse, lorsqu'on la brise à contre sens, néanmoins dans cet état, elle est susceptible de recevoir un beau poli. Sa couleur est telle que nous l'avons désignée plus haut. Elle fait fortement effervescence à l'eau-forte, et durcit au feu, où elle prend une couleur d'un gris foncé et bleuâtre. 5°. Il existe une variété de cette roche, qui se nomme dans le pays *Kliaagriot*, de laquelle on taille des pierres rondes. On fait dans le milieu de celles-ci, un trou de la grandeur des deux poings, pour placer les pilliers des métiers qui servent à la tisseranderie. C'est dans le Gillestad, dépendant de Reykholt-Sveit, que l'on rencontre la meilleure qualité de

---

(1) *Cyclopteus.*

cette roche, et c'est de-là que les habitans de tout le voisinage s'en procurent pour l'usage que nous venons d'indiquer.

Roches communes.

§ 565. Les roches communes, sont: 1°. Leur *Graaberg*, c'est-à-dire, la roche grise ordinaire (1), qui n'est autre chose que la roche sableuse, cimentée d'une ochre ferrugineuse, et mêlée plus ou moins, avec un spath des champs, et des cristaux de spath (§ 22, 205 et 359). On la trouve principalement dans les montagnes primordiales, près de la cime de leurs rochers. La variété dont nous avons parlé (§ 360), existe presque par-tout, le long du rivage (2).

2°. On découvre encore une autre roche (3) dans la partie de montagnes qui sont presqu'au

---

(1) *Saxum griseum vulgare.*

(2) *Saxum è griseo canescens rasis cavernulis porosum.*

(3) *Saxum arenario-micaceum, cavernulis minutissimis et densissimis porosum, plerisque quarzi albi particulis repletis.*

sud de Patrixfiord. Celle-ci paraît ne devoir son origine qu'aux incendies souterrains, qui ont été général; mais les particules de quartz ne s'y sont formées que dans la suite. Cette roche se dissout difficilement au feu, ne fait pas effervescence à l'eau-forte.

3°. Enfin on voit une troisième espèce de roche grise en forme de basalte (1) : elle est composée de la même matière que la précédente : on l'appèle dans le pays, Studlaberg. Elle présente en partie des colonnes étroites, comme celles que l'on voit dans le Gloekenberg (montagnes des Cloches. § 475), et d'autres qui sont beaucoup plus fortes. On trouve communément cette variété près du rivage : elle est beaucoup plus foncée en couleur que la précédente. Elle a trois à quatre pieds d'épaisseur, quelquefois davantage, et présente tantôt cinq, tantôt six, et par fois sept faces (§ 218). La plûpart de ces colonnes sont fendues en travers ; malgré cela les morceaux ont

---

(1) *Saxum Basaltiforme griseum.*

encore depuis dix jusqu'à seize pieds de longueur.

4°. On appèle ici *Froellahland*, ou montagnes entassées par les géants, certaines chaînes de rochers composés de basaltes, arrangées avec ordre, et pour ainsi dire avec art, qui paraissent n'être qu'une variété de la roche dont nous avons parlé en dernier. La différence la plus remarquable que l'on voit entr'elles, est que les morceaux n'ont que six pouces à un pied d'épaisseur, et qu'ils se trouvent posés les uns sur les autres en couches horizontales aussi serrées et aussi unies que si on les eut taillées au ciseau, et qu'elles eussent été placées par l'architecte le plus expert. Leurs extrémités se présentent comme si on les eut coupées à dessein : chaque séparation, est au moins depuis 6 jusqu'à 12 pieds de longueur. On prendrait ces édifices de la nature, pour de longs murs en maçonnerie. Ils s'étendent à un et deux milles à travers les montagnes, comme on le voit dans les golfes, où on découvre ces couches dans les deux extrémités. On les remarque aussi très-avant dans la mer, où il y a des

îles et des anses ; ils y occasionnent des courans, principalement dans les détroits. On voit, presque par-tout, dans cette île, des murs rocailleux ; mais c'est néanmoins dans la partie occidentale qu'ils sont le plus communs, et principalement dans le voisinage du Breedefiord, et des îles qui l'environnent.

Il y a encore une autre chaîne de rochers pareils qui s'étend de Bulands-Hoefde (§ 402) à travers la baie qui va au port de Revet. Elle a trois milles de longueur. Lorsque la marée est très-basse, on en découvre au moins un quart de mille. Cette chaîne s'appèle dans le pays, *Troelkona-Gardur*, parce que le peuple raconte qu'une géante l'avait construite afin de lui servir de pont pour arriver au port que nous venons de nommer. Lorsqu'il y a de ces murs de rochers qui traversent des sources, des fleuves ou des lacs d'eau douce, ils prennent alors le nom de *Steinbagar*, qui signifie arc ou pont de pierres. Les mineurs des autres pays connaissent parfaitement cette roche, puisqu'ils sont obligés d'y faire des excavations très-

pénibles pour y percer et suivre le filon des métaux. Elle a des avantages en Islande, puisqu'elle sert à soutenir et à lier les rochers détachés, et à former près des baies et le long du rivage, des espèces de ponts ou routes pour les voyageurs. On pourrait aussi l'employer à la bâtisse.

Quand à son origine, elle paraît être la plus ancienne roche qui existe en Islande; car dans les montagnes de formation moins anciennes, comme par exemple, dans le Glockenberg et autres, qu'on voit clairement n'avoir été formées que des bouleversemens occasionnés par les incendies souterrains, on rencontre fréquemment de ces masses gigantesques jetées au hasard les unes sur les autres dans tous les sens. Quoique brisée et dispersée par morceaux, elle appartient cependant aux montagnes régulières ou primordiales (§ 4, 124 et 127). Il y a des endroits où elle n'a souffert aucunes secousses, ni changement, et où elle a conservé à une assez forte distance dans la montagne, où elle existe depuis son origine, la même assiette dans ses couches, ce qu'un observateur ne

verra pas sans quelque étonnement. Supposons maintenant que ces murs de rochers (§ 218) ayent été formés comme nous l'avons dit, il faut que dans leur origine ils se soient trouvés en couches horizontales, et que les colonnes d'où ils prennent leur existence, ayent été perpendiculaires ; qu'ensuite, dans un bouleversement général, ces morceaux de roches ayent acquis la forme d'un mur, par l'effet de la direction que ce bouleversement leur a imprimé, comme on le remarque dans la totalité de cette chaîne de montagnes. 5°. La dernière espèce de pierres existantes ici, est le *Blaagryte*, dont nous avons parlé ailleurs (§ 476) : on la trouve dans plusieurs endroits du rivage.

Roches de qualité supérieure.

§ 566. Les roches de qualité plus fine sont : 1°. le diamant d'Islande : il y en a dans le district de Dale, sur les montagnes qui avoisinent la cure de Hvam ; mais il n'y est pas en masses aussi fortes que dans le Thorger-Fell (§ 477).

2°. On trouve ensuite dans le Reykholtsveit, un très-joli cristal qui est une variété de ce diamant d'Islande. Au premier coup-d'œil, on le prendrait pour une masse de salpêtre composée de lames étroites et parallèles.

3°. Il y en a une autre espèce de forme sphérique (1); on l'appèle *Drangasteinar*, qui signifie pierre de spectre. On rencontre de ces boules dans plusieurs endroits de la partie méridionale de l'île, dans la mer et dans les rochers qui la bordent. Elles sont noires au dehors, opaques et cassantes, comme si elles eussent déjà été au feu. En plaçant de ces boules dans un appartement obscur, lorsque l'air est chaud et que le soleil luit, elles donnent de la lumière; nous en fîmes l'essai, principalement avec celles qu'on trouve dans les îles de Breedefiord, où il y en a de blanchâtres et d'obscures. Ceci n'a rien de merveilleux pour les naturalistes, et ne peut étonner que des personnes peu

(1) *Spætæ cristallinæ cristallis sæpè repletæ.*

instruites ; c'est sans doute à cette qualité qu'il faut attribuer le nom qu'on lui donne ici, où le bas peuple croit encore aux spectres et aux revenans.

4°. La roche désignée sous le nom de *Steenkar* ou *Steenkiaerna*, n'est qu'une variété de la précédente. Ces deux noms sont pris cependant dans deux acceptions différentes, c'est-à-dire, que l'on donne à cette roche celui de *Steenkar*, lorsque ses trous arrondis, occasionnés par l'air, et assez grands pour y passer le poignet, sont chargés de cristaux qui se détachent à la suite des temps, soit par l'action de l'air, soit par le lavage des eaux de mer ; mais lorsqu'en place de cristaux on n'y rencontre que des boules pierreuses de même nature que celles de la roche même, on l'appèle alors *Steenkiaerna*.

5°. La cinquième espèce est une sorte de cristal de Spath (1), que l'on rencontre par fragmens sur le rivage de la mer, principalement sur le bord des îles de Breedefiord.

---

1) *Cristallus littoralis clivitatibus hexagonis.*

Ce cristal est plat, à demi-transparent et blanc, quoiqu'il ait des morceaux qui soient rouges dans l'intérieur. Après avoir été exposé quelque temps à l'air, il devient un cristal de Spath parfait, égal à celui dont nous parle *Wallerius* (§ 54, 16, 4).

6°. On rencontre dans les rochers qui bordent la mer, un Spath quarzeux (1), d'un blanc bleuâtre, qui prend un très-beau poli.

7°. On en trouve un autre (2) qui est mélangé de rouge et de blanc. Les habitans du pays l'appèlent *Eldtinna*, et les étrangers lui donnent le nom d'agate sanguine. Ce dernier se découvre près des rivages de Breedefiord : il y en a plusieurs variétés, mais presque toutes de la couleur indiquée ci-dessus, à l'exception d'une qui est blanche et bleue. Les Islandais l'appèlent Glerhallur, lorsqu'elle est bien transparente. Elle devient très-belle au poli. Il en existe d'ailleurs beaucoup d'autres sans nom déterminé.

---

(1) *Spathum quarzi sphœris lamellosis solidis.*

(2) *Spathum scintillans albo et rubro variegatum.*

8°. Le spath calcaire, rhomboïdal (1), que l'on trouve ici, est le cristal disdiaclastique de *Bartholin* (2), que les autres naturalistes appèlent cristal d'Islande (3). Il a une forme rhomboïdale, avec des facettes paralèlles, un peu alongées. Mis dans de l'eau-forte, il fait une effervescence égale, qui continue jusqu'à ce qu'il soit entièrement dissous. Sa double réfraction le sépare de tout autre spath. C'est en Islande qu'il a commencé d'être connu, après quoi plusieurs naturalistes en ont donné la description, entr'autres, *Hill*, dans son *History of fossils*, *Tol. Ed. Lond. pag.* 333.

9°. On y voit encore un autre spath calcaire (4), près du rivage de Breedefiord; celui-ci n'est que très-peu transparent, mais blanc et très-luisant.

---

(1) *Spathum calcareum rhomboïdale objecta duplicans.*

(2) *An Bartholini cristallus disdiaclustica.*

(3) *Cristallus Islandica.*

(4) *Spathum calareum alterum rhomboïdale objecta non duplicans.*

10°. Vient ensuite un autre spath blanc et bleu, d'une espèce particuliere (1), qui se présente par couches irrégulières et aigues au dehors : il est à demi-transparent, et très-dur. On le trouve dans la lande de Thingmann, et dans une montagne au nord de Torskefiord, qui fait partie du défilé d'Hialle.

11°. On trouve aussi un quartz couleur de chair (2), dans plusieurs cantons du Breedefiord, et près de ses golfes : il existe dans les fentes, ou franctuosités des montagnes que formât l'eau et les pluies. On l'y voit d'un à deux pouces d'épaisseur. C'est près de Gilsfiord, que l'on trouve le meilleur quartz de cette espèce, lequel est passablement fin, et se vitrifie facilement au feu.

12°. L'Islande produit aussi une zéolite blanche et pure (3), inconnue jadis dans

---

(1) *Spatum panasiticum album aspredine varie formatum.*

(2) *Spathum parasilicum colore carneo.*

(3) *Zeolites albus purus.*

cette île. Il n'y a que quelques années que nous en fîmes la découverte, et l'envoyâmes à l'Académie des siences de Copenhague ; les savans des autres pays, et principalement les Suédois, ont examiné les qualités de cette pierre, et rendu compte au public du résultat de leurs expériences. On la trouve tantôt par fragmens détachés, mais plus souvent en masse renfermée dans les montagnes, et assez fréquemment dans les rochers qui bordent la mer. Elle prend assez volontiers la forme de cristaux, et ses superbes rayons ont tous la même direction, vers un point commun où ils se terminent en un grand nombre de petites lames aigues; ils forment comme des étoiles, lorsqu'on les contemple d'en haut. Ils sont d'ailleurs à peine transparens, et composés de pierres peu luisantes, blanches, fines et extrêmement douces au toucher. C'est sans doute ce qui leur a fait donner le nom de zéolites, et en Islandais celui de *Stiernesteen*, qui signifie pierres à étoiles. On en rencontre une variété qui est formée de morceaux parallèles et plats, ayant à peu près un pouce

d'épaisseur. Il ne faut pas s'imaginer que la même régularité existe toujours dans ces fragmens ; on en rencontre au contraire beaucoup plus d'irréguliers et de brisés; de manière que chaque brisure fournit sujet à des observations particulières. D'ailleurs cette pierre est ici généralement très-blanche et très-fine ; on en trouve qui n'ont au dehors, aucune forme bien déterminée. Il y a beaucoup de ces zéolites près de Dyrfiord, situé dans l'Isefiord, vers le nord, et à la proximité du rivage : elles y sont très-belles. Les morceaux sont communément petits, mais ils sont en revanche très-blancs, très-purs, et entièrement luisans. Ils sont aussi très-compactes et si durs qu'avec leurs pointes on peut forer des trous dans le bois. Sans pourtant que cette dureté soit assez forte pour donner du feu au briquet. Il y a de de ces zéolites qui sont rudes et cassantes. Elles se mettent facilement en fusion au feu, et procurent un verre blanc. Elles ne font pas effervescence à l'eau-forte, mais elles se dissolvent après y avoir resté une couple d'heures, et deviennent alors une matière

semblable à du blanc d'œuf battu. En la faisant sécher, la poudre qu'elle produit est rude au toucher : si on la méle avec de la terre à potier, celle-ci se cuit beaucoup mieux, devient plus dure, acquiert plus de couleur et une plus belle apparence.

Il y a dans le règne lapidaire, quelques matières connues, qui ont beaucoup d'affinité avec la zéolite, et il serait à desirer qu'on en fit l'essai, pour s'assurer si l'on ne pourrait pas les employer pour la porcelaine.

13°. On trouve un gypse spatheux en pyramides cristalisées, dans l'île de Breedefiord. Les habitans le nomment Skrifsandstein, parce qu'ils s'en servent pour mettre sur l'écriture, d'autant plus qu'on le pulvérise facilement, et que sa poudre est un peu luisante. Ce n'est cependant pas le meilleur sable dont on puisse se servir pour l'écriture, puisqu'il dégénère en une poudre calcaire. Ce spath est d'un blanc fade, et ses cristaux sont tendres et cassans; mais la couche dans laquelle il se trouve, est blanche, assez épaisse, et entrecoupée par intervalles, de

de bandes assez minces et irrégulières, d'une terre rouge. On le rencontre dans les roches communes qui ne sont point battues par la mer. Il a tant de ressemblance avec le plâtre qui se voit dans les parties nord et sud de l'île, hors des mines chaudes de soufre, qu'au premier coup-d'œil il serait très-difficile de les distinguer.

Natturu-Steinar.

§ 567. Sous le nom de Natturu-Steinar, qui signifie pierres de la nature, les Islandais comprennent diverses espèces de pierres; ce nom par lui-même ne signifie que pierres fines, quoiqu'il s'en trouve très-peu de ce genre parmi celles que les Islandais mettent dans la classe des Natturu-Steinar; on peut avec plus de raison, y comprendre celles qui ont quelques singularités dans leur conformation, et qui ont donné lieu à une foule de préjugés; les uns y attachent une vertu surnaturelle, et le pouvoir de rendre heureux ou malheureux, et de guérir diverses maladies; d'autres leur attribuent le don de

chasser les revenans, les spectres et les esprits malins. On en classe parmi elles, certaines qui n'appartiennent aucunement au règne lapidaire, telles que le succin (1) et autres, dont nous parlerons ailleurs; celles dont nous prétendons parler ici, n'étant que des pierres à figures, ou herborisées. On en trouve de très-belles et très-curieuses, sur les côtes du cap nord : j'en ai vu une qui avait l'empreinte d'une tête de mort. On y découvre aussi, de même que près des îles de Breedefiord, de très-belles calcédoines, des onix, des agates herborisées et plusieurs variétés, des pierres fusibles, des quartz et des cristaux, dont nous avons parlé plus haut. Leur beauté et les figures dont elles sont empreintes, prêtent vraiment à l'imagination. Les uns croyent y découvrir des têtes ou autres parties du corps humain, ou d'animaux; d'autres y trouvent les formes d'œufs de poissons : il y a de ces pierres qui semblent couvertes de rubans colorés. Des habitans en font des

---

(1) *Succinum.*

collections entières, qu'ils conservent dans des bourses de peau : cest ce qui fait que ces pierres deviennent lisses, et que l'on croirait qu'elles ont été polies. D'autres les mettent, par préjugés, dans des petits sacs de toile fine, avec du froment. Ces collections passent d'héritage en héritage ; et lorsqu'elles s'égarent, c'est regardé comme une perte irréparable. Un nommé *Jon Gugmunsen*, paysan qui était très-rusé, et qui ne manquait pas de connaissances, acheva d'induire en erreur un grand nombre de ces bons insulaires, en confirmant par ses écrits, leurs opinions superstitieuses sur les différentes vertus de ces pierres. Il vivait dans le siècle dernier, et quelques savans étrangers l'appelait le *Pline* de l'Islande. Entiché lui-même de toutes sortes de préjugés, qui le portaient à des extravagances, il lui fut enjoint de quitter le pays. Mais il y resta, aucun navigateur étranger n'ayant voulu le prendre à bord de son bâtiment. Il jouissait outre cela, de la protection de quelques grands, à qui il fournissait des détails sur les oiseaux, poissons et plantes du pays.

Un curé, appelé *Jon Dadesen*, vivait dans ce même temps dans la partie méridionale de l'île ; il fit paraître en 1672 une encyclopédie en manuscrit, ayant pour titre Grundreid. Ce n'est presqu'une compilation d'anciens ouvrages imprimés ; et ce qu'il y dit sur les plantes, les minéraux et autres objets de l'histoire naturelle du pays, se trouve rarement conforme à la vérité. En parlant des pierres précieuses et autres, il donne comme *Gugmundsen* dans la superstition et l'extravagance, et leur attribue une foule de vertus et de propriétés. Ces deux hommes doivent avoir eu dans ce temps là beaucoup d'adhérans et de prosélites, puisqu'on ne parlait pour lors en Islande que de procès et d'exécutions de sorciers.

PIERRES PRODUITES PAR LES INCENDIES SOUTERRAINS ET AUTRES.

Pierres produites par les incendies souterrains.

§ 568. On trouve près du Westfiord ;

toutes les espèces de pierres qui ont pu être produites par les incendies souterrains; mais pas aussi abondamment que dans les autres endroits dont nous avons donné la description. On rencontre presque par-tout cette roche (1) dont nous avons parlé ailleurs (§ 210), et que tous les naturalistes représentent comme être antérieure aux feux souterrains qui ont bouleversé le globe. Il n'y a ici que bien peu de ces Hraun ou laves (2) dont nous avons déjà fait mention (§ 211 et 478); aussi les annales du pays ne disent nullement qu'il y ait eu des incendies souterrains dans ce canton; les habitans ont pu, tout au plus, avoir ressenti quelques secousses, sans avoir été exposés aux terribles bouleversemens qui ont eu lieu ailleurs. On trouve néanmoins, au-dessus et en dessous, des rochers au lit de scories de terre noire et rouge qui reposent sur une légère couche de décombres rouges très-ferrugineux. C'est dans le rivage du

(1) *Saxum rude semiliquatum.*

(2) *Saxum liquatum cavernosum asperum.*

Westfiord et dans la partie qui compose l'élévation de son talus, que l'on découvre les couches de laves les plus remarquables; on les distingue parfaitement à mesure que les eaux haussent ou baissent, ce qui se rapporte avec ce que nous avons dit (§ 26) en parlant de Lundoe et de la partie méridionale de l'île. Les énormes glaciers de Glama et de Drange (§ 550) offrent des preuves si évidentes de l'existence des eaux, des pierres-ponces et des scories de terre qui se rencontrent dans leur bâse, qu'il n'y a pas à douter qu'ils n'ayent été totalement bouleversées par des incendies volcaniques, comme tous les autres glaciers de l'Islande (§ 435).

On trouve par-tout le long du rivage une autre roche, dont le principe vient des fragmens qui ont été détachés de ces montagnes. Il y en a de la blanche et de la noire: les Islandais appèlent ces pierres Skuursteen. Il y a des cantons dans les îles où on découvre des couches entières de la roche blanche, à deux et trois pieds d'élévation au-dessus du niveau de l'eau; mais

elles sont couvertes maintenant d'un lit de terre de l'épaisseur d'un pied, revêtues de gazon.

On trouve une quatrième espèce de pierre dans la jurisdiction de Dale, près de la forêt de Magnus et ailleurs; c'est une agate d'Islande, nommée dans le pays Raveinner; mais elle est de qualité médiocre, et on ne la rencontre qu'en petite quantité. Il en existe une cinquième dans les montagnes blanches, près de Saclingsdal, situé dans la jurisdiction de Dale. Cette cinquième espèce est le verre natif, vert et noir (§ 216, 217 et 478).

Tufs.

§ 569. Pour ce qui concerne les anciens tufs, on en trouve que des petits fragmens (§ 218, 223 et 478), tant ici que dans le Saclingsdal, dans le haut du Mokallsdal, et dans quelques autres endroits. On rencontre le tuf argileux et blanc des thermes, près des sources d'eau bouillante dont nous avons parlé en dernier lieu.

Breccia, ou Roches de sable.

§ 570. On trouve dans plusieurs endroits, vers la cime des montagnes, ces rochers de pierre sableuse, composés dans leur intérieur de pierres de toutes espèces (§ 478). C'est dans les montagnes qui bordent la mer et dans les îles qu'on les remarque principalement. Ceux qui existent dans le Reykholt, sont de ce genre (§ 554).

Minéraux.

Pyrites martiales de soufre.

§ 571. On ne rencontre point ici de soufre natif; mais on trouve en revanche dans différens endroits des lames ou dales de ces pyrites de soufre dont nous avons déjà parlé: elles existent encore plus fréquemment en cubes. On en voit principalement dans la jurisdiction de Dale, à la proximité de la cure de Hvams, dans une espèce d'argile blanchâtre, ainsi que sur une éminence appelée Gullmelur, qui est formée de

décombres et de petites pierres, et située dans le voisinage de Staderhal. On croyait d'abord y découvrir de l'or et de l'argent. Les gens du pays assurent que l'on en exploitait jadis, et que l'on en faisait des cachets, des boutons et autres objets pareils. On trouve d'ailleurs ces morceaux de pyrites dans une espèce d'argile brunâtre et endurcie. Lorsqu'on les fait rougir au feu dans un creuset, elles répandent d'abord une vapeur de soufre très-dangereuse, accompagnée d'une flamme bleue; et se calcinent après cela en une poudre d'un rouge pourpre et martial. On trouve aussi une espèce de pyrite sur un petit banc de sable que l'on découvre près de Svefnoé, lorsque la marée est basse : on la tire hors des rochers. Sans être de la première qualité, on peut assurer qu'elle est assez belle. Le rocher d'où on la tire est noirâtre, très-dur et coloré en bandes, tant dans sa longueur que dans sa largeur, veiné de filamens de quartz blanc. On trouve dans l'intérieur et au dehors de cette pyrite, ce minérai jaune qui a assez d'éclat, mais qui n'a pas de forme bien décidée, à l'exception que

l'on croit reconnaître de petits cubes dans les parties qui sont exposées à l'air.

Pierres de la mer, couleur de métal.

§ 572. Lorsque la marée est basse, on trouve dans le Sund, ou détroit qui sépare les deux Midhusoer, près de Reykholm, des pierres qui ont à l'extérieur une couleur de métal, semblable à la fleur de bronze. Ces pierres sont d'ailleurs égales à celles de Kalmansvig (§ 227). Les plus fortes sont de grosseur à pouvoir tout au plus les tenir renfermées dans la main. Elles sont communément bleuâtres. Plus elles sont petites, plus elles sont colorées; Il y en a qui ont une couleur rouge et luisante comme le cuivre. On les rencontre dans des couches d'argile grasse, mêlée d'une terre pourrie et fétide, et sur lesquelles repose l'argile de mer qui est suffisamment connue. Il existe dans l'île une petite source dont les eaux prennent leur cours de ce côté là : elles ont une propriété astringente. Ces petites pierres sont d'ailleurs très-dures, compactes et

communément noires à l'extérieur. On s'est assuré par les différens essais que l'on a fait sur elles, que ce ne sont que des pyrites maigres.

Restes des anciennes mines de fer.

§ 573. On trouve ici par-tout du fer, tant dans les rochers que dans les terres marécageuses (§ 228). On rencontre aussi de tous côtés cette terre noire, à teinture, dont on fait le même usage qu'à Borgarfiord (§ 230). Les fentes dans les rochers qui avoisinent Thingmannaa, à la proximité de la mer, laissent appercevoir ces décombres rouges, qu'on dit être un minérai ferrugineux. Les habitans de ce canton racontent unanimement, d'après les traditions qu'ils disent tenir de leurs ancêtres, qu'un nommé *Gestur Odleifsen*, connu vers le dixième siècle, par les connaissances profondes qu'il possédait en différens genres, ainsi que par sa probité, avait établi dans le voisinage, des forges pour travailler le fer des mines qu'il faisait exploiter. La place où étaient

ces forges, est une petite langue de terre qui s'étend dans le Vatnsfiord. Quoique l'histoire du pays ne fasse aucune mention de cet établissement, il paraît cependant qu'il a existé; sans que l'on puisse en désigner positivement le fondateur, on ajoute foi à tout ce que l'on rapporte à ce sujet. L'endroit se nomme Senidia, qui veut dire forgerons, et on appèle la langue de terre Smidiunes. Nous n'eûmes pas grande peine à le trouver, lorsque nous nous y transportâmes, nous vîmes les murs éboulés, et le terrain de l'intérieur garni de bouleaux; on apperçoit encore dans le milieu la pierre sur laquelle reposait l'enclume. Le trou que l'on y a fait pour la fixer, est carré et profond. Il y a par-tout des bois de bouleaux.

On rapporte aussi que ce *Gestur*, qui est dit avoir établi ces forges, employait principalement le minérai de fer dont nous avons parlé, et la terre d'ochre qui se trouve en delà du fleuve. Ayant fait creuser dans l'intérieur et au dehors de ce bâtiment, nous déterrâmes des charbons et des cendres. Nos recherches en restèrent là; mais dans

un second voyage que nous y fîmes, nous trouvâmes à mesure que nous faisions fouiller, beaucoup de scories de fer, noires et dures, près du rivage du fleuve, à quelques pas du bâtiment. Il est donc certain qu'il a existé autrefois en ce canton de pareilles scories, ne pouvant venir d'une simple petite forge de maréchal. Nous avons déjà dit ailleurs (§ 367), combien il y a lieu de croire qu'il existait jadis beaucoup de forges en Islande, et nous espérons d'en fournir plusieurs autres preuves, lorsque nous en serons à la description du nord de cette île. Si on veut ajouter foi à leur Landnama-Saga, on y verra qu'un nommé *Liotolf* avait établi des usines sur le Fellstrand, près de Hwamsfiord, dès le commencement que l'Islande se trouva habitée.

Sels.

§ 574. Les sels que l'on rencontre ici, sont : 1°. le vitriol de mars, natif (1), qui

(1) *Vitriolum martis nativum.*

se trouve dans la jurisdiction d'Isefiord, quoiqu'en petite quantité; mais nous avons déjà dit (§ 27 et 233), qu'il existe encore ailleurs. Il y a dans le Reykenaes, près de Reykholt, une couche d'argile verte, qui en renferme une assez forte portion; on s'en apperçoit même à l'odeur et à la saveur. Cette couche a un pied et demi d'épaisseur, et se trouve dans un fond marécageux, où s'épanchent les eaux de plusieurs petites sources, qui jaillisent de la montagne dont nous avons parlé. 2°. Il serait possible de se procurer par-tout ici, du sel marin, en faisant bouillir les eaux de mer. Il s'en forme même naturellement, dans quelques îles du Breedefiord, principalement dans celles de Foden, située au-dessous de Svefnoe. Nous ajouterons à cela, que des eaux de la mer, qui se portent à une assez forte élevation sur les rochers, lorsque la marée est à son plus haut degré, ou dans les tempêtes; celles qui restent dans des cavités de ces mêmes rocs, s'évaporent par l'ardeur du soleil, et y déposent un très-beau sel blanc que j'ai eu occasion de me procurer dans l'endroit

même où il avait été formé. Ce n'est absolument que la nécessité qui a porté le peu d'habitans qui demeurent encore au Capnord, à se procurer du sel par l'ébulition des eaux de mer, puisqu'ils ne s'occupent nullement de la navigation, et qu'ils ne quittent point leurs parages. C'est par ce moyen seul, qu'ils parviennent à se procurer une matière aussi nécessaire, tant pour la préparation de leurs alimens, que pour la salaison des poissons qu'ils pêchent. Il y a aussi plusieurs endroits dans le Westfiord, où les habitans font du sel marin; mais d'ailleurs, la plûpart de ces insulaires s'en procurent des navigateurs étrangers, qui viennent commercer avec eux.

Depuis que l'on a essayé de préparer du sel dans quelques endroits de l'Islande (§ 555), les propriétaires de la métairie de Reykholm ont essayé d'en faire, en exposant des eaux de mer au-dessus des sources chaudes; ils s'en servent pour conserver la quantité d'oiseaux qu'ils prennent. Le sel qu'ils retirent par ce procédé, est rouge; mais quant à l'usage, il a tous les

avantages du sel blanc, et on peut l'employer sitôt qu'il est cristalisé. On voit par ce que nous venons de dire, qu'il est absolument faux, comme l'ont avancé plusieurs voyageurs, que les Islandais ne font pas usage de sel dans leurs alimens; et il est étonnant qu'*Horrebow* même, ait pu recueillir cette erreur, sans chercher à approfondir la vérité. D'ailleurs, il n'est rien moins que prouvé, que le sel soit d'une nécessité indispensable. Il y avaient jadis beaucoup de personnes, il y en a même encore aujourd'hui, qui n'en n'ont jamais fait usage, et qui ne jouissent pas moins d'une excellente santé. Nous avouerons cependant, que le sel est extrêmement utile pour les Islandais, et qu'il serait même à propos qu'ils salassent d'avantage leurs mets. On sait au surplus, qu'il y avait autrefois en Islande, beaucoup de salines, qui existèrent pendant plusieurs siècles; et que l'on y préparait le sel avec plus d'art et d'avantages qu'aujourd'hui. Il est vrai que la population y était bien plus considérable; mais elle a diminué successivement, sans que nous puissions

puissions dire avec quelque certitude, ce qui en a été la cause, et sur-tout si parmi ces causes, on doit comprendre le défaut de sel (1).

FOSSILES.

Coquillages Fossiles.

§ 575. On rencontre des coquillages fossiles dans différens endroits des jurisdictions de Bardestrand et d'Isefiord : on les trouve près de quelques petites collines, à peu de distance du rivage, mais toujours à deux jusqu'à quatre pieds d'élévation, au-dessus du point où montent les eaux, dans la marée la plus haute ; de manière qu'il paraîtrait que les eaux s'élevaient jadis d'avantage qu'à présent (§ 238) ; à moins qu'on n'aime mieux croire qu'elles y ont été

---

(1) Les annales du pays, telles que les *Landnama* et *Sturlunga-Saga*, ainsi qu'*Olavius*, dans ses *Enarra.* Isl. pag. 107, s'étendent beaucoup sur cet objet.

déposées par ceux qui en ont mangé le poisson.

On voit de ces coquillages, près de Krabland (§ 554), où les habitans en ont amoncelé anciennement de gros tas, qui se sont trouvés enterrés par la suite des temps. C'est en raison de la même cause, que l'on trouve près de la métairie de Hvalfker, située dans le voisinage de Soelaegsdal, des couches d'une grosse moule (1), très-bonne à manger, que l'on pêche annuellement, dans une baie voisine. On sait aussi que les corbeaux transportent de ces moules comme d'autres coquillages, sur les rochers, d'où ils les laissent tomber, afin qu'ils s'ouvrent pour pouvoir manger le le poisson qui y est renfermé; mais il n'est pas possible qu'il en résulte des entassemens aussi considérables que ceux que l'on découvre de ces deux points. On assure avoir trouvé dans des pierres de sable, des co-

---

(1) *Cordia* ou *concha ventrosa, crassa, lævis, non aurita.*

quilles fossiles, sur le haut des rochers qui existent dans la lande de Saelingsdal, situé dans la jurisdiction de Dale. Nous avons cherché long-temps la place où elles doivent être, mais inutilement; quoiqu'on nous eut dit que c'était sur le bord de la route; nous eûmes d'ailleurs occasion d'en voir de pareilles dans le sud de l'île, à une distance assez grande de la mer; ces coquillages sont renfermés dans les rochers. On voit aussi dans des couches de terre noire, des coquilles de moules, au-dessous de la lande de Saelingsdal, dans le Soerbaen, ainsi que dans la jurisdiction de Strand, le long du rivage d'un fleuve qui traverse la vallée de Troellerunge, situéé dans la partie supérieure de cette contrée, entre Bitra et Steengrunsfiord; elles y sont même très-abondantes.

Bois pétrifiés.

§ 576. Il y a en Islande, fort peu de véritables pétrifications, à l'exception de celles qui ont été produites par les incendies

souterrains, ou par les eaux chaudes. On trouve néanmoins, mais rarement, du bois pétrifié dans le terrain marécageux de Soerbac, pays enclavé dans la jurisdiction de Dale. Je parvins à me procurer un fragment de pin, de la classe des sapins; il était tellement pétrifié, qu'on l'eut pris pour une vraie pierre. D'un côté il était noir, et de l'autre brunâtre. On appercevait distinctement toutes ses veines, et l'on n'y remarquait aucun changement dans l'organisation ligneuse. On voit rarement des pétrifications blanches, ou de celles qui se forment dans les eaux chaudes, si ce n'est à Reykholtim et à Reykenaes, près d'Isefiord, où l'on en découvre quelques-unes.

Description du Surtarbrand, ou Bois d'Ébène d'Islande.

Couche de Bois d'Ébène d'Islande, près de Lack, dans le Bardestrand.

§. 577. Pour se faire une idée de ce bois

d'ébène d'Islande (1), nous renvoyons nos lecteurs à ce que nous avons déjà dit sur cet objet (§ 234 et 237); nous revenons cependant sur ce fossile, puisqu'il appartient principalement à cette contrée, et que l'on n'en rencontre nulle part autant que près du Westfiord. C'est dans les rochers qui avoisinent Lack, dans le Bardestrand, qu'on l'y découvre en plus grande quantité. Là existe un immense caverne qui s'enfonce à deux cents toises dans la montagne, et une petite rivière qui y a son cours, Son entrée est au sud, et elle devient très-rapide à l'ouest. Sa hauteur est de cent soixante-quinze pieds, et la montagne qui est composée de couches de rochers entassées les unes sur les autres, a sept cent cinquante-quatre pieds d'élévation. Ces couches sont toutes, quant à la matière qui les forme, à leur grandeur et leur force, très-régulières et parallèles au rivage.

---

(1) *Lignum succo minerali insalitum condensatumque*; *an ebenum fossile Islandicum* (*Worm*, *Mus. lib.* 1. *c.* 15).

Elles sont composées de rochers amalgamés de particules ferrugineuses, et entrecoupées de légères couches de tourbe brunâtre, ainsi que d'argile endurcie et mêlée de sable. Le Surtarbrand est à quelque distance, très-facile à distinguer par sa couleur noire. On le trouve principalement à main gauche, à l'entrée de la caverne, sur quatre couches de hauteur. Autant qu'il est possible d'en juger, elles ont cent vingt-six pieds de longueur, sur deux, trois à quatre pieds d'épaisseur. La couche supérieure est à vingt-cinq pieds au-dessus du niveau de la rivière. Elle se compose d'un bois grossier, dans lequel se trouvent beaucoup de particules ferrugineuses. La seconde est meilleure et d'un grain fin : les deux couches inférieures la surpassent néanmoins, en ce qu'elles sont moins pierreuses, et moins mélangées de matières hétérogènes. Ces dernières sont cependant beaucoup dénaturées vers le milieu, où elles perçent à travers les rochers, elles se trouvent en contact avec l'air, au lieu que dans l'intérieur, cette matière a conservé toute sa finesse et sa dureté. Il n'en est pas de même des fragmens

qui en ont été détachés; ceux-ci sont non-seulement très-friables, mais ils se séparent aussi en une infinité de lames très-minces et très-souples, en raison de la sécheresse qu'ils ont éprouvée par l'action du soleil et de l'air.

Sous la seconde couche supérieure, est un lit d'ardoise grisâtre et très-mince, qui se divise en lames d'un demi pouce d'épaisseur : il y en a même qui ne comportent que deux à trois lignes. Cette ardoise qui est très-tendre, n'était dans son principe, qu'une terre végétale (1). Cette couche est remplie entre les lames qui la composent, de Lithophylles (2), imprégnés d'un suc minéral, et parmi lesquels on rencontre quelques pétrifications. On distingue aisément les feuilles de chênes, de bouleaux et de saules. On y rencontre, outre celles-ci, des feuilles de la grandeur de la paume de la main, qui ressemblent beaucoup aux feuilles de

---

(1) *Terra vegetabilis.*

(2) *Litrophyllæ.*

chênes, et qui ont laissé de grossières empreintes dans l'ardoise. Ces lithophylles, au moyen de leurs parties fibreuses (1), et de leur ensemble de végétation, ont si bien conservé cette structure naturelle qu'ils avaient dans leur principe, qu'il serait impossible à un peintre de la rendre plus frappante. En s'y prenant avec précaution, on peut enlever les feuilles dans leur entier, quoiqu'elles soient aussi minces que du papier à lettres, en certains endroits. On les trouve assez fréquemment roulées les unes sur les autres, dans de petits morceaux d'ardoise; mais elles sont toutes en direction parallèle avec le rivage. Leur surface a une couleur de cendres; la partie inférieure est noire. Il y a beaucoup de variation dans le bois pétrifié du Surtarbrand, quoique la matière soit en général compacte et pure. On rencontre par-tout des fibres, de la moëlle, des nœuds et des morceaux de branchages, ce qui prouve qu'il existait différentes espèces

---

(1) *Costæ, nervuli.*

de bois. Il en est de même des feuilles dont différentes espèces se trouvent rassemblées dans une même couche, soit étalées ou entassées par petits paquets, ce que l'on ne voit nulle part ailleurs, dans le pays.

Le Surtarbrand de Forsthal.

§ 578. Il y a une grotte dans un autre endroit, au-delà de la montagne, près d'Arnarfiord, dans le Forsthal, qui n'est pas moins remarquable que la caverne dont nous venons de parler : cette grotte est à proximité de la cure. Nous nous y transportâmes, parce qu'on nous dit qu'il s'y trouvait une espèce de charbon de terre. Nous en découvrîmes effectivement à gauche du chemin qui conduit à la grotte, près d'une petite rivière qui a son cours dans un fond de deux pieds de profondeur, et où la montagne s'élève à huit toises de hauteur. Cette matière que l'on prend ici pour un charbon de terre, n'est autre chose par son origine, que le *Surtarbrand*, ou bois d'ébène d'Islande, mêlé d'une espèce

d'ardoise grasse et noire, ou de terre noire des jardins, devenue compacte et dure. Cette matière peut être à la vérité employée comme combustible, mais elle n'a pas à beaucoup près, la qualité du véritable charbon de terre du Surtarbrand; c'est-à-dire de la montagne qui a ce nom (§ 236). On rencontre à gauche, sur une petite éminence composée de décombres légèrement entassés, quelques couches de ce même bois d'ébène; mais elles y sont très-minces, et comme jetées au hasard. Ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont des morceaux de bois, des os brisés, des branchages et boutons d'arbres, et particulièrement des tiges et racines de plantes pétrifiées, que l'on trouve çà et là, et qui ont conservé leur rondeur, quoique l'on remarque qu'ils ont été un peu pressées et applaties; mais ils ont acquis en revanche, toute la solidité et la dureté des pétrifications.

§ 579. Il y a dans la partie orientale de l'île quantité d'autres endroits où l'on rencontre de ce bois d'ébène; nous allons en citer

quelques-unes. Le premier est dans Svinedal, dépendant de la jurisdiction de Dale, dans les flancs d'un côteau qui avoisine la route; mais le bois pétrifié que l'on y rencontre, n'est que d'une qualité médiocre. Celui que l'on trouve dans la montagne de Gnypufell, située dans le Skardstrand, et enclavée dans la même jurisdiction, est encore d'un grain plus grossier que le précédent. On rencontre en revanche, sur le Barmahlid, dans la jurisdiction de Bardestrand, près du rivage, une couche de ce bois qui est d'un grain très-fin et de la meilleure qualité. Il serait très-propre à employer pour des meubles en marqueterie, pourvu toute fois qu'on eut le soin de ne pas les mettre dans des appartemens échauffés ou dans des endroits secs. On en trouve également une couche entre les rochers du Vogelberg, montagne située dans le Roedesand; le grain en est médiocre. On en rencontre sur plusieurs points de la jurisdiction d'Isefiord. Celui que l'on trouve à Skaalevig, dans l'Ingiald-Sand, est assez beau; les morceaux que l'on y exploite sont si gros, qu'on s'en sert pour les toîtures des maisons.

Il y en a beaucoup dans le promontoire de Roedegunp, situé au sud d'Isefiord, dans le Belungevig ; ce dernier canton en présente une espèce particulière qui est d'un brun clair, mais moins dure que la noire. Celle-ci ne se laisse pas polir ; mais on la travaille d'ailleurs avec facilité. Ces bois pétrifiés dont nous venons de parler, n'ont pas été aussi fortement imprégnés d'eaux minérales que ceux dont nous avons fait mention plus haut. Ils ressemblent à des morceaux de bois de charpente pourris ; ils résistent à l'air et au soleil sans se fendre, et sont conséquemment plus solides que les noirs.

Un promontoire très-élevé, situé dans le Groenahild, vers le nord de Joekkelfiord, fournit une grande quantité de ce bois d'ébène d'Islande, très-compact, et d'un grain très-fin : il y forme quatre épaisses couches entre les rochers. La couche supérieure est la plus chétive et la moins régulière. L'inférieure est la meilleure, et s'élève à cent toises environ au-dessus du niveau de la mer. Il est peu ordinaire de rencontrer ce bois à une élévation aussi considérable. Sur la couche

supérieure est un lit, de peu d'épaisseur à la vérité, d'une matière grasse et combustible formée de ce surtarbrand fondu, et fortement mêlée d'argile. Elle est à peu près de même nature que celle que l'on a découverte dans le Forsthal, et qui a été prise pour du charbon de terre. Les habitans du pays qui avoisinent la lande de Groenne, brûlent tous les ans de ce surtarbrand pour en faire du charbon. Il est cependant difficile d'aborder ce promontoire, lorsque le vent souffle à cause de la quantité d'anses qu'il présente, et il n'est pas moins dangereux et pénible de s'y rendre par tout. Il y a peu d'endroits dans la jurisdiction de Strand, où on trouve de ce bois pétrifié. Nous vîmes celui qui existe dans l'Hunsevig, près du Steengrimsfiord. Il y forme une couche peu épaisse dans le terrain, à quelques pieds au-dessus du niveau de la mer; mais il est d'une si médiocre qualité, qu'on ne peut en faire aucun usage.

Opinion que l'on a de ce Surtarbrand.

§ 580. Il n'y a nul doute que le surtarbrand

n'eut été jadis un bois, et qu'il existait conséquemment une forêt dans les endroits où on le rencontre, ou du moins à la proximité : ses filamens, les boutons et les branchages le prouvent évidemment. Personne ne dira donc que c'est purement un jeu de la nature. Tout ce qui reste à connaître, c'est de savoir comment ces forêts sont devenues le noyau des montagnes, ou le lit sur lequel reposent des masses énormes de rochers, ou des chaînes entières de montagnes, et comment s'est faite leur transmutation dans une matière si différente de ce qu'était ce bois dans son origine. Nous observons ici, que l'élévation du surtarbrand au-dessus du niveau de la mer, n'est pas toujours la même, et que la masse qui la constitue, a communément trois couches principales. Celle qui est supérieure aux autres, est à cent toises environ au-dessus du niveau des eaux. La seconde ou intermédiaire, est à peu près à vingt-cinq toises; c'est celle qui fournit le plus, et qui est la plus régulière dans tout le pays, où elle n'a pas subi de changement. La troisième n'a communément qu'une couple

de toises d'élévation au-dessus du niveau des eaux : elle est en même temps très-irrégulière et peu abondante en bois pétrifié. Entre ces couches qui sont si diversifiées entr'elles, on en voit d'autres composées de rochers d'un grand nombre d'espèces. On trouve à la vérité du surtarbrand dans les montagnes qui présentent le plus de vestiges de bouleversement et d'incendies volcaniques ; mais ces bois pétrifiés y sont sans ordre, et leurs couches ont peu d'étendue.

On trouve presque dans tous ces rochers des couches de laves par fragmens, qui ont été fondus à moitié ou en entier. Ces fragmens sont accompagnés de petites pierres de laves, de cailloux des rivages et autres, dans des roches sableuses et entre des couches de terre végétale. On rencontre aussi de ces laves dans les roches où il n'existe point de bois pétrifiés, ainsi que dans celles qui en renferment; mais c'est communément dans la partie supérieure qu'elles se trouvent. Il n'y a pas de doute que tous ces effets extraordinaires ne proviennent d'un bouleversement terrible. Il faut même qu'il y ait eu trois

secousses, ou pour mieux dire, trois bouleversemens successifs dont chacun a produit une de ces couches de débris de forêts que l'on remarque aussi distinctement aujourd'hui. Ceux-ci, ainsi que quantité d'autres non moins considérables, doivent nécessairement leur existence au feu et à l'eau excités et mis en action par les effets de l'air. Il faut qu'il y ait eu trois bouleversemens, pour pouvoir accumuler, l'une sur l'autre, trois couches d'énormes masses de rochers, et former un mur colossal si bien étagé et si merveilleux dans sa structure.

On dira peut-être que puisque la mer a diminué successivement, les couches de ce surtarbrand se trouvaient, il y a mille ans, très-avant sous les eaux, et qu'en conséquence il n'y avait là, ni forêts, ni terrain sec. On peut répondre à cela, que quoique les eaux ayent diminué dans les derniers temps, on a aucune certitude que cette diminution ait toujours eu lieu, puisqu'elles ont tout aussi bien pu prendre de l'accroissement dans les siècles antérieurs. Nous dirons en second lieu, qu'il y a eu plus d'une

fois

fois des inondations, et que les changemens qu'elles ont pu occasionner, n'ont eu que très-peu d'effets dans ces endroits ; mais qu'elles doivent avoir plus d'action lorsqu'elles sont accompagnées de feux, de tremblemens de terre et d'éruptions volcaniques. Nous observerons encore que l'on ignore si la couche inférieure du surtarbrand en Islande, a été véritablemeut formée par la nature, pour servir de lit aux autres ; s'il n'est pas possible qu'elle ait existé, lors de son origine, dans la partie supérieure, qu'ensuite elle ait été culbutée et replacée là où elle est actuellement par un bouleversement particulier. La couche supérieure est en revanche plus étendue, plus forte et plus régulière ; mais on ne la découvre que dans peu de places.

Pour ce qui concerne les deux couches intermédiaires, elles sont non seulement très-épaisses et très-compactes ; mais en même temps très-régulières, et composées de trois à quatre petites couches particulières, posées parallèlement l'une sur l'autre. On rencontre aussi dans tout le voisinage de ces

couches, les mêmes espèces de roches d'ardoises et d'argiles, qui tirent leur origine d'une terre végétale mêlée d'argile. Il s'ensuit donc qu'il a existé jadis une forêt sur cette éminence, et que cette étendue de terrain n'avait pas alors, plus d'élévation qu'elle n'en a aujourd'hui. L'expérience prouve ce que nous disons à ce sujet; principalement dans la partie méridionale de l'île, où les couches de surtarbrand que l'on y découvre, sont par-tout au niveau des golfes et des masses énormes de rochers qui y existent. Les habitans du pays ne doutent nullement qu'il ne forme qu'une seule et même couche, qui s'étend sous le terrain.

En second lieu, pour ce qui concerne le changement qu'a subi ce bois, en devenant tout noir et comme de la corne, on n'ignore point que l'on voit ailleurs, de pareils effets de la nature. Des momies se sont conservées des milliers d'années, en partie par le bitume, et en partie en se desséchant. On rencontre dans des mines écroulées, des cadavres, du bois et autres objets qui ne sont point du tout altérés, parce qu'ils se sont trouvés imprégnés

d'un suc minéral qui les a embaumés et durcies, de manière qu'ils ont pu ensuite se conserver intacts, tant qu'ils n'étaient point exposés à l'air. On a découvert que l'acide vitriolique est un des meilleurs agens pour soustraire les corps à la corruption. Il en est ainsi du surtarbrand exposé aux vapeurs de cet acide qui existe par-tout, soit dans son intérieur, ou à la proximité. Le vitriol de mars produit le même effet sur les eaux fortement styptiques, les eaux alumineuses et les ardoises. Si on fait bouillir ou brûler de ce surtarbrand, on ne tarde pas à appercevoir l'acide dont il est imprégné. Sa couleur noire achève de donner de l'authenticité à ce que nous venons d'avancer, puisqu'elle ne vient que de la combinaison qui a lieu entre les sucs végétaux et le vitriol.

Il croît aussi en Islande quelques plantes fortement astringentes, comme par exemple: le sortelgna (§ 263), qui comme la noix de galle, donne à l'instant une forte teinte noire à l'eau où l'on a fait dissoudre du vitriol. Pour ce qui est des lithophytes, qui sont noirs en dessous,

et blancs en dessus, cela s'opère ici, comme dans les forêts où il arrive que la feuille des arbres, demeurant long-temps sur un terrain, acquiert une couleur noire en dessous, ce qui arrive aussi à d'autres végétaux.

On pourrait encore demander pourquoi on ne rencontre pas des branches de ce surtarbrand, parfaitement rondes, mais simplement des fragmens qui sont plats. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que ce bois, d'abord imprégné par les eaux, s'est pourri; qu'ensuite, pressé par le poids des rochers, il a acquis peu à peu les qualités nécessaires à sa conservation : cette conjecture se trouve confirmée par l'espèce de surtarbrand dont nous avons parlé, et qui existe près d'Isefiord.

Jayet d'Islande.

§ 581. Le jais ou jayet d'Islande (1), est un fossile qui a beaucoup d'affinité avec le surtarbrand; mais c'est en même temps une matière beaucoup plus rare et plus fine. Les habitans du pays le nomment agate

noire. Il ne faut pas le confondre, comme font les étrangers, avec cette pierre qu'on nomme agate, et à laquelle les Islandais donnent le nom de *Raontinna Hrafatinna*, qui signifie pierre fusile noire. Sans nous arrêter sur cette dénomination, ni chercher à la contredire, nous observerons que cette agate n'est point une pierre. Les personnes instruites l'appèlent jayet d'Islande (2), et c'est la désignation la plus exacte qu'on puisse en faire; mais il ne faut pas croire que ce soit un succin noir, comme plusieurs se l'imaginent. La matière dont il est composé, n'est pas toujours la même quant à la finesse et autres qualités. Il y a d'ailleurs par-tout la même apparence extérieure; il est noir, luisant et passablement dur: il est quelquefois cassant, mais on le taille d'ailleurs facilement, et il prend très-bien le poli. On peut l'allumer à une chandelle, et alors l'espèce la plus fine répand une flamme claire et nullement vacillante. Lorsqu'on le brûle, ou qu'on le frotte avec force, il répand une

(1 et 2) *Gagates Islandicus.*

odeur qui a beaucoup de ressemblance à celle du charbon de terre. Les marques distinctives que *Wallerius* (pag. 259) nous donne du jayet ou succin noir, peuvent très-bien être appliquées à celui dont nous parlons : il en est de même de celles que désigne *Hill* (*hist. offossils, pag.* 413) : cet auteur dit entr'autres, qu'il ne fait point effervescence à l'eau-forte. Si on l'observe cependant avec une exactitude scrupuleuse, on y remarque une différence sensible dans d'autres points. Ce n'est que par le moyen de l'électricité que l'on peut s'assurer s'il est de même nature que le succin; c'est pourquoi on en a frotté sur du papier, sur de la laine, sur des cheveux et d'autres matières; mais aucune des expériences n'a réussi. On nous dit néanmoins qu'elles auraient eu plus de succès, si nous eussions pu nous procurer du jayet de première qualité; c'est sur quoi il ne nous serait pas possible de prononcer. Il se peut très-bien que dans les expériences que l'on dit avoir faites, on ait employé du jayet venant de l'étranger, que l'on a pris pour du jayet d'Islande, puisque nous avons vu

débiter en Islande du succin rouge et du blanc, que l'on faisait passer pour être du pays, tandis qu'il avait été réellement importé de l'étranger. Nous y fûmes trompés nous-mêmes.

Le jayet d'Islande ne se dissout pas dans l'esprit-de-vin ; il lui communique seulement un goût, lorsqu'on l'y laisse infuser à chaud, même jusqu'à l'ébulition. Nous n'avons pas fait d'essai par la distillation ; mais nous en avons mis dans un creuset rouge au-dessus du feu, où il n'a pas fondu ; il s'y est seulement allumé, en répandant une flamme très-claire : il s'y est consumé, en laissant néanmoins dans le fond un résidu blanc qui est une espèce de sel neutre. Je me suis procuré dans la suite trois espèces de ce jayet. La première me parut être d'une qualité très-fine. Ce jayet était tout noir. L'ayant mis dans un vase avec de l'eau vive très-pure, il nagea au-dessus, ou pour mieux dire, entre deux eaux, puisqu'on en appercevait peu au-dessus de la surface. Il était luisant dans ses brisures, mais inégal, ayant beaucoup de ressemblance avec cette espèce de

jayet (1) que l'on trouve en Angleterre, et dont on fait des boîtes à tabac, des boutons et autres bagatelles semblables. Il s'allume facilement, et donne une flamme claire qui brûle long-temps si on veut, au lieu que le jayet noir d'Angleterre prend difficilement feu, et ne donne qu'une flamme légère qui s'éteint tout de suite. La fumée qu'il répand, subtile et blanche, exhale une odeur beaucoup plus pénétrante que celle du charbon de terre, mais plus pure; elle n'a pas le même acide, et n'est point désagréable. La matière qui le constitue, est moins dure que celle du jayet anglais; il est conséquemment plus rude et plus difficile à polir.

L'autre espèce ne ressemble point à la première. Elle n'est à beaucoup près pas aussi noire, mais plutôt brunâtre. Elle n'est pas même luisante dans ses brisures; on la travaille facilement, mais elle n'est point susceptible de prendre un poli, ni veinée dans son intérieur. Elle a la même odeur que la

---

(1) *Ampelitis.*

première, et brûle très-bien, donnant une flamme claire, dont la cime est rougeâtre.

La troisième espèce est un jayet à peu près semblable au second à l'extérieur; mais il est plus dur, tout à fait noir, luisant, tant au dehors qu'au dedans, à quelques élévations et enfoncemens près, qui existent dans ses lignes courbes, et que l'on remarque dans les pierres fusibles, ou dans le verre. Il prend feu comme celui de la seconde espèce, et donne une flamme bien plus durable. La fumée et son odeur sont les mêmes. Il s'enflamme pour peu que l'on présente ses petites élévations à la chandelle, n'aurait-elle que le volume d'une tête d'épingle.

Cette espèce, ainsi que la seconde, sont de même pesanteur que la première, puisque ces deux dernières mises dans de l'eau douce, vont aussi à fond qu'elles surnagent dans dans l'eau de mer. Ce jayet de troisième espèce se travaille et polit très-bien; il a intérieurement quelques veines très-déliées et transparentes qui s'étendent parallèlement l'une avec l'autre.

Ce que nous venons de dire démontre

bien que ce jayet d'Islande, combustible, n'est point ce que nos minéralogistes nomment *Gagates*, mais plutôt ce qu'ils appèlent *Ampelitis*, ou au moins une matière qui en approche beaucoup. Il y a même beaucoup d'auteurs qui confondent l'un pour l'autre, et il serait donc indifférent de lui donner l'une ou l'autre dénomination. L'essentiel est de savoir que c'est une matière imprégnée de phlogistique minéral et de bitume qui appartenait dans l'origine au règne végétal, puisque ce n'était qu'une espèce de bois, et qu'en conséquence il a quelqu'affinité avec le surtarbrand. On trouve dans le nord de l'île une matière combustible et bitumineuse qui ressemble beaucoup au jayet dont nous venons de parler ; d'ailleurs on ne peut pas regarder le jayet d'Islande comme un fossile. C'est sur les côtes du cap nord et sur celles du district d'Isefiord qu'il est le plus commun, et où on le voit à découvert sur le sol, comme s'il eut été poussé hors du terrain, d'où on peut conclure qu'il n'a pas été détaché de la cime des promontoires, ni de quelques couches souterraines plus basses que le rivage,

et qui sont en conséquence continuellement lavées par les eaux de la mer.

Propriétés attribuées à ce jayet.

§ 582. Il y a plusieurs siècles que les Islandais ont commencé à attribuer des vertus surnaturelles à ce jayet, qu'ils regardaient comme un ambre noir. Les anciens écrivains du pays qui ont traité de la médecine et de la magie, lui donnaient vingt-quatre propriétés bien distinctes l'une de l'autre. La principale était de préserver de tout sortilège celui qui en portait sur soi. En second lieu, ils le regardaient comme un antidote contre le poison. Sa troisième propriété était de chasser les esprits et les fantômes, lorsqu'on en brûlait dans une maison. La quatrième, de préserver de maladies épidémiques en en parfumant les appartemens. Nous pensons nous-mêmes que la fumée de ce jayet pourrait très-bien avoir cette propriété, ainsi que quelque vertu contre le poison. En passant toutes ses autres qualités sous silence, nous ajouterons simplement qu'ils le croyaient aussi un remède souverain pour détruire les vers,

propriété que *Worm*, dans son *Musée*, donne au surtarbraud. D'autres auteurs accordent les mêmes vertus à l'*Ampelitis*, et disent même que sa poudre mise au pied des jeunes ceps de vigne, les préserve des insectes qui pourraient leur nuire. Les mêmes écrivains dont nous venons de parler, donnent ces propriétés aux jayets blanc et rouge, qu'ils disent indigènes dans ce pays, tandis qu'on est certain que l'Islande n'en fournit pas. Il se peut que cette fausse assertion ne vienne pas d'eux, mais de leurs traducteurs qui manquaient des connaissances nécessaires, puisque nous avons observé de pareilles erreurs dans d'autres ouvrages, où les noms des différentes plantes se trouvent confondus au point qu'ils ont donné le nom d'hellébore noir qui ne croît pas ici, à l'immortelle des Alpes, et celui de filipendule ou ulmaire, à l'absinthe qui n'existe pas en Islande. Il est aisé de juger qu'en confondant les noms, les propriétés se trouvent pareillement confondues.

§ 583. Il existe dans le pays, une autre matière, que les Islandais appèlent *Laus-*

narstein, et qu'ils classent arbitrairement, ou parmi les fossiles, ou parmi les pierres, quoiqu'elle n'appartienne ni aux uns ni aux autres. Il paraît que la superstition y a attaché, comme au jayet, des qualités extraordinaires. On lui attribue principalement beaucoup de vertu dans les accouchemens laborieux, et c'est de-là qu'il a pris son nom, qui signifie pierre à accouchement. Cette pierre, a dit-on, deux genres, et la femelle renferme intérieurement une seconde pierre, plus petite, qu'elle met au jour avec le temps; on assure d'ailleurs, que cette jeune pierre a les mêmes propriétés que les grosses. On a soin de conserver ces pierres dans du froment, renfermé dans une toile blanche qui n'a pas servi, ou dans l'amnion d'un veau (1); autrement elle perdrait ses qualités. Lorsqu'on veut l'employer, on la met dans un gobelet bien propre, et l'on verse par-dessus, du vin chaud que l'on fait boire à la femme qui est en travail d'enfant.

---

(1) En Island. *Liknarbaelg.*

Cette pierre est communément ronde, un peu applatie, et a à peu près la forme d'un rognon. Elle est d'un brun châtain, avec une faible nuance de rouge. Les plus fortes ont environ deux pouces de longueur, sur un demi-pouce de largeur, et un tiers de pouce d'épaisseur : elles sont un peu concaves à un de leurs bords ; lorsqu'on secoue ces pierres, on entend du bruit dans l'intérieur. On trouve ces pierres dispersées sur le rivage du cap nord ; il n'y en a qu'une espèce. En les partageant en deux, on en retire effectivement une autre pierre, détachée et mobile, qui se sépare en deux noyaux. Ses cosses brûlent bien, et répandent en même temps une fumée, comme la plûpart des bois. L'expérience a prouvé sans doute dans bien des cas, que des femmes ont été délivrées facilement, au moyen de cette boisson, mais l'on sait aussi que le vin chaud est un merveilleux confortatif, et qu'il donne de la vigueur à ceux qui en font usage ; la confiance, outre cela, que les femmes ont dans ce remède, les encourage et leur procure de nouvelles forces ; ce qui contribue

sûrement à leur prompte délivrance. Cette superstition peut très-bien avoir sa source dans une erreur de traduction d'auteurs anciens, comme il en est de l'ampélite inflammable de l'Islande. On a sans doute confondu la pierre d'aigle ou l'érite à cavités, avec cette pierre à accouchement : la première est rouge et ronde ; les anciens lui attribuaient pareillement de grandes vertus dans les accouchemens. Ils lui donnaient encore d'autres propriétés, savoir : celle d'exciter à l'amour, *Sam. Dale* nous raconte à ce sujet un exemple dans sa pharmacologée. Les Islandais assignaient la même vertu à la pierre à accouchement, disant qu'il suffisait d'en porter une sur soi, pour se faire aimer. On croyait aussi qu'il y avait deux genres dans la pierre d'aigle, qui avaient la même vertu à quelque différence près. Il y en a qui en font un *Botryetis*, que les Islandais nomment pierre de sang *Blodstemmu-Steen*, et qui le confondent conséquemment avec les étites à plusieurs cavités. Ces insulaires ne sont pas les seuls qui s'imaginent que ces noix sont salutaires pour les

accouchemens, et qui les employent à la magie; puisque *Childrey* dans son *Brit. Bacon.* lui attribue les mêmes vertus ; il dit qu'on en trouve sur le rivage du Cornvall. Il paraîtrait que les Islandais n'ont eu connaissance de leurs propriétés, qu'au moyen de leurs relations commerciales avec les Anglais. Cet écrivain donne d'ailleurs, une description parfaite de cette pierre à accouchemens : il dit qu'elle est brunâtre, que son noyau n'a pas grand goût, et qu'elle ressemble dans sa forme, à un rognon de mouton. On connait aussi ces noix dans les autres pays du nord, comme en Norwège, et dans l'île de Ferroé, où on lui donne cependant un autre nom; savoir, celui de Vettenyre. *Pierre Clausen* en parle dans sa description de la Norwège, et fait mention des idées superstitieuses que les habitans du pays ont à ce sujet. Elle est pareillement connu de *L. Debes*, qui en parle dans sa *Feroareferata*, et la désigne sous son vrai nom. Il est faux, selon lui, que les habitans l'employent à des usages superstitieux. Il dit ailleurs, que l'amande

à

a une saveur douce, et prétend que c'est une espèce de fève des Indes occidentales (voyez son ouvrage mentionné ci-dessus, p. 105).

Il existe en Islande, d'autres pierres inconnues, que la mer rejète sur le rivage. On les regarde comme des pierres formées par la nature : il y en a particulièrement deux espèces, qui sont rondes, et un peu plus fortes qu'une noisette. L'une est couleur de perle, bleuâtre : on apperçoit à quelques-unes, une lisière blanche qui les entoure. La seconde espèce est d'un jaune tirant sur le brun; mais elle est beaucoup plus grosse que la première. Ces deux espèces de fruits à coquilles sont vraisemblablement portées par les eaux, d'Amérique en Islande, et je pense qu'il en est de même de la pierre à accouchement.

Fertilité du Sol.

De la fertilité en général.

§ 584. On remarque dans le Westfiord beaucoup de variétés dans la fenaison, dans les pâturages et dans la nourriture des bestiaux,

parce que le pays a beaucoup d'étendue. Le territoire de Dale ressemble beaucoup aux campagnes du Borgarfiord, où il y a de très-beaux pâturages, et où on récolte communément une grande quantité de foin: il est rare que les chevaux et moutons manquent pendant l'hiver, de nourriture dans la campagne. Ce que nous avons dit plus haut (§ 551 et 555), suffit pour donner une idée de la partie de l'ouest entre le cap nord et le Vogelberg (montagne aux oiseaux). Les montagnes fournissent très-peu d'herbes, et point d'emplacemens pour y parquer les bestiaux; on trouverait néanmoins dans les vallons quelques endroits qui y seraient propres.

Nous ne dirons rien de la température de l'air, puisque nous en avons déjà parlé. Le temps est très-inconstant, fréquemment nébuleux et humide, au nord de Horn, et principalement entre le promontoire et le port de Reykefiord. L'herbe y est très-belle et y croît abondamment; mais il lui est difficile d'arriver à l'état de sécheresse nécessaire pour les foins, et on y parvient

rarement. C'est à quoi on attribue en plus grande partie la dévastation de cette contrée; mais nous pensons qu'il y a d'autres causes plus immédiates de cette dépopulation, puisqu'anciennement la température était la même qu'aujourd'hui.

L'autre partie de la jurisdiction de Strand, c'est-à-dire, celle qui est habitée, est fertile et très-propre à la fenaison et à l'éducation des moutons; elle a en outre d'excellens pâturages, et offre de grandes commodités pour les parcs. Les bestiaux y sont superbes, et les vaches y donnent beaucoup de lait d'excellente qualité, de manière qu'il y a très-peu de canton dans l'île que l'on puisse mettre en parallèle avec celui-ci. Les vaches y sont à la vérité en petit nombre, mais d'un si grand rapport, que les habitans ont suffisamment de quoi se nourrir en laitage et en beurre, lorsque la pêche manque.

Nourriture des bestiaux.

§ 585. C'est le foin qui forme la plus forte partie de la nourriture des vaches et

des moutons : on le conserve ici en meûles comme dans le Borgarfiord ; la prêle (1) n'existe point ici, ce qui rend les fourrages bien meilleurs. Les habitans de ces contrées ont d'ailleurs une ressource dans une espèce de loup de mer (2) qui se pêche abondamment dans ces parages. Les gens de la campagne en font sécher la tête, la grosse arrête et les nageoires : ils les apprêtent de la même manière que les habitans du glacier occidental apprêtent les débris de la merluche, et les donnent à leurs vaches (§ 520) qui les mangent avec plaisir, et fournissent beaucoup de lait au moyen de cette nourriture. Ils en nourrissent aussi leurs moutons en hiver. Dans les années où la pêche de ces loups de mer a été bonne, et qu'il y a une disette de foin ; ils donnent à leurs vaches de ces poissons entiers : comme cette nourriture est alors plus solide et de plus facile

---

(1) *Equisetum.*

(2) *Anarrhica Artedi gen. pisc. pag.* 23, en Isl. *Steenbider.*

digestion que les simples arrêtes, elles donnent aussi plus de lait. Il y a des endroits où les pêcheries sont très-bonnes, mais ils fournissent en revanche peu de foin, de manière que les gens de la campagne se voyent obligés de couper l'herbe et même de la déraciner au couteau. Ces loups de mer sont alors d'une grande ressource pour eux, quoique ce ne soit pas avec ce poisson seul qu'ils puissent nourrir entièrement leurs bestiaux. Les vaches, ni les moutons ne s'en contenteraient pas; il faut donc y ajouter un peu de foin pour qu'ils puissent ruminer. Lorsqu'il n'y a pas de disette, on donne à une vache un quart d'arrêtes sur trois quarts de foin. On croit d'ailleurs que le loup de mer n'est pas une nourriture aussi bonne pour les bestiaux que la merluche, et on en fait beaucoup moins d'usage, quoique sa chair soit plus succulente et plus douce; on n'employe guères que les têtes que l'on bat avec un maillet de bois, ainsi que la grosse arrête et les nageoires, lesquelles sont remplies de graisse ou d'huile qui, en devenant rance, donne à ces débris de poissons une couleur

rouge. Aussi, lorsque des voyageurs s'arrêtent chez un de ces paysans pêcheurs et qu'ils y prennent du lait, ils s'apperçoivent tout de suite du mauvais goût qu'il a contracté, sans en deviner la cause. Ceux qui sont habitués à ce lait, n'en font point la différence avec d'autre. On ne saurait néanmoins blâmer les Islandais d'une coutume à laquelle la nécessité les contraint, comme bien d'autres peuples du sud de l'Europe (1), qui se voyent obligés de faire usage de la même nourriture pour leurs bestiaux. On assure que les habitans de l'Arabie déserte donnent à leurs chevaux des brochets qu'ils font sécher après les avoir coupés par tranches étroites dans toute leur longueur.

Avant que de passer à un autre sujet,

---

(1) Voyez *Alstrius. Dips. de consuet. altera natura*, *pag.* 20. — *J. Ramus*, description du nord, pag. 293.

Olaus Magnus (*histoir. gent. septentr.*, *lib.*, *cap.* 21) dit entr'autres, que dans l'île d'Oeland, on nourrit les chevaux avec des poissons sèchés au soleil.

nous ajouterons que Mr. *Stroem*, dans sa *Sundmania*, *pag.* 381, fait une dissertation assez détaillée sur les avantages que l'on peut tirer des intestins des poissons, des têtes des merluches et des harengs secs, pour la nourriture des vaches.

Des Plantes en général.

§ 586. Il croît dans les prairies et autres endroits, les mêmes plantes que l'on voit dans la jurisdiction de Kiosar (§ 32). On peut en dire autant de toutes les parties du pays où nous ne ferons pas mention de plantes particulières. Il faut cependant observer que celles qui croissent entre les rochers, ne viennent pas dans les îles, excepté cependant celles qui sont très-communes, telles que la dent de lion (1), la renoncule (2) et autres semblables. Les orties ne croissent que dans deux endroits; on trouve en revanche dans

(1) *Leontodon.*
(2) *Ranunculus acris.*

d'autres toutes les plantes sauvages qu'on peut manger en légumes, leurs diverses espèces et les arbres dont nous avons fait mention à l'article Borgarfiord (§ 246, 253, 258 et 267). Il en est de même des mousses, à l'exception de celles (1) dont ils se servent pour les enfans (§ 271).

---

(1) *Sphagnum.*

Fin du Tome second.

61C434
S5N

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans le deuxième Volume.

SUITE D'OBSERVATIONS ET DE DÉTAILS SUR LE QUARTIER OCCIDENTAL DU PAYS.

Chiens de mer. *Pages* 1

OISEAUX

Oiseaux domestiques. 2
Autres oiseaux, principalement l'Aigle, le Corbeau et le Faucon. 3
Cygnes. 4
Canards et Oies sauvages. 7
Eider *ou* Canard à duvet. *Id.*
Lunda, le Marécageux. 8
Espèce particulière du Pélican. 10
Mouettes blanches. 15
Le *Therna*, *ou* Hirondelle de mer. 18
Le Kieldu-Svin, espèce de Vanneau. *Id.*

POISSONS ET PÊCHE.

La pêche en général. 21
Pêche du Harang. 22
Pêche du Saumon. 23
Pêche du Saumon dans le Hvitaa. 25

Métairie et Temple d'idoles dans le Reykholt-Dal. *Pages* 79
Première église bâtie à Borg. 80
Les Sturlunger. *Id.*
Divers établissemens, et entr'autres le pont de la Hvitaa. 81
Vallée de Langewatn. 82

PORTS FRÉQUENTÉS.

Hvitar Os. 85
Stroemfiord. *Id.*

DISTRICT DE SNEEFIOELDS.

Sneefiœlds-Naes. 86

DESCRIPTION DU SNEEFIOELDS-NAES.

Son étendue. 87
Sa division intérieure. 88
Le rivage et les îles de ces parages. 89
Constitution des montagnes en général. 92
Hauteur de ces montagnes. 93
Leur constitution. *Id.*
Montagne d'Enne. 94
Bulands-Hœfde. 96
Le Kirkjufell et le Stœd. 97
L'Helgafell. 99

VOYAGE AU WEZTERJOEKKEL.

Glacier de Schnecfiœld. 100
Départ de la pêcherie de Budum. 101
Le Buda-Klettur. 102

Hraunlande Rew. *Pages* 103
Soelva-Hamar. *Id.*
Amar-Stœper. 104
Stipa-Umbad. 105
Caverne de sang. 106
Pêcherie d'Helnar et autres. 107
Londragar. 108
Diupalon *ou* Lone. 109
Oendverdtnœs. 112
L'Ingolhshol. 113
Hauteur du glacie. 114
Route du glacier. 117
Montagne de Geldingafell. 119
Cavernes. 122
Terrains constitués de scories de terre. 123
Voyage sur le glacier même. *Id.*
Degré du froid sur le glacier. 126
Variation de la boussole. 127
Forme de la neige qui existe sur les glaciers. 129
Vue. 130
Nuages. 131
Construction intérieure du glacier. 133
Retour du glacier. 134
Sa hauteur. 137

VOYAGE DE LA MONTAGNE DE DRAAFELLID.

Sa description. 138
Dendrotypolithi. 140
Marcassites cubiques. 141
Diverses espèces de terres. 142
Agate noire. 143

Bois fossile. [Pages 144
Bois pétrifié. Id.
Contrées de Sneefiaelds-Naes habitées. 146
Rivières et Lacs d'eau douce. 148
Eaux douces. 150

EAUX MINÉRALES ACIDULES.

Eaux minérales. 153
Différentes expériences. 154
Source de Frodaarheide. 156
Source d'Oesekot. 157
Source d'Olufsvigdal. 159
Source d'Eides. 161
Flateo. Id.
Source de Roedemel. 162
Nouvelles expériences. 153
Avantages qu'on pourrait retirer de ces eaux. 165

DE L'AIR ET DES TEMPÉRATURES.

Des Vents. 169
Des Froids et de la Chaleur. 170
Météores. 172

DES DIVERSES ESPÈCES DE TERRES.

Madjord. 173
Tourbe. Id.
Variations dans les couches de terre des tourbières. 175
Exploitation des tourbes. 177
Marais fétide. 178
Différentes espèces d'argiles. 179

DES DIVERSES ESPÈCES DE PIERRES ET DE ROCHES.

Roche solide, friable, de sable et ochreuse. *Pag.* 181
Montagne des cloches. 185
Roche blaagryte. 187
Diamant d'Islande. 189
Roches formées par les incendies volcaniques. 190

MINÉRAUX.

Soufre. 193
Fer. 194
Verre métallique. *Id.*
Sel de Boerneborg. 195
Fertilité de cette contrée. 199
Différentes plantes considérées comme légumes. 203
Plantes potagères. 206

DÉTAILS SUR LES HABITANS.

Leur conformation. 207
Maladies auxquels ils sont sujets. 208
Hospice. 211
Maisons et Habitations de ces Insulaires, et particulièrement celles des Pêcheries. 213
Le peu d'émulation des Habitans cause leur pauvreté. 217
Leur nourriture. 218
Les Islandais de cette partie sont très-économes et mal-propres. 223
Leur chauffage. 224
Leur boisson. 227
Boisson des enfans. 230

Travaux des Habitans.

Leurs travaux en général. *Pages* 232
Arts. 236
Préparation des peaux et des cuirs. *Id.*

De la Pêche et des Pêcheries.

Pêche et Pêcherie. 238
Ustensiles de pêche. 240
Préparation des peaux pour leurs habits de pêche. 241
Barques et Canots de pêcheurs. 242
Manœuvre de ces barques. 243
Difficultés de se servir de plus grandes barques. 248
Partage du poisson. 251
Manière de conserver le poisson. 253
Diminution de la pêche et des pêcheurs. 257
Amusemens des Habitans de ces contrées. 263

Des Animaux.

Quadrupèdes. 268
Etables à vaches. 269
Rats. 270
Renards. 271
Chiens marins *ou* Phoques. 272
Oiseaux. 273
Poissons. 278
Baleines. 285
Insectes de mer. 286

Merveilles de la Nature.

Bois de bouleaux. 287

Incendie souterrain de Borgarhraun. *Pages* 288
Hauteur du mont Elborg. 290

REMARQUES INTÉRESSANTES SUR LES HABITANS.

Helgafell, et ce qu'il y a de remarquable. 291
Auberges des anciens habitans du pays. 296
Baard Snefiaelds-Aas. 298
Frodaar-Undur. 299
Miklaholt *ou* Oreppe. 302
Ports les plus fréquentés. 304
Mouillages. 307

DALE-BORDELTRAND-ISEFIORD ET STRANDE-SYSSEL.

Westfiord. 308
Voyages dans le Westfiord. 311
Tribunaux et Paroisses. 312
Structure des montagnes en général. 320
Principales montagnes de cette contrée. 322
Contrée habitée. 324
Rivieres et Lacs d'eau douce. 325

THERMES *OU* BAINS CHAUDS.

Source d'eau chaude. 327
Sources bouillantes de Reykholt. *Id.*
Evaporation de l'eau de mer sur ces eaux thermales. 331.
Plusieurs autres Lacs et Sources. 333
Bains de mer. 336

TEMPÉRATURE DE L'AIR.

Température en général. 341

Variation de la Chaleur et du Froid. *Pages* 344
Phénomènes. 345

DIFFÉRENTES ESPÈCES DE TERRES.

Terres ordinaires. 347

DIFFÉRENTES ESPÈCES DE PIERRES *ou* ROCHES.

Roches. 351
Roches communes. 355
Roches de qualité supérieure. 360
Natturu-Steinar. 369
Pierres produites par les incendies souterrains. 372
Tufs. 375
Breccia, *ou* Roche de sable. 376

MINÉRAUX.

Pyrites martiales de soufre. 376
Pierres de la mer, couleur de métal. 378
Restes des anciennes mines de fer. 379
Sels. 381

FOSSILES.

Coquillages fossiles. 385
Bois pétrifiés. 387

DESCRIPTION DU SURTARBRAND, *ou* BOIS D'ÉBÈNE D'ISLANDE.

Couche de bois d'ébène d'Islande, près de Lack, dans le Bardestrand. 388
Le Surtarbrand de Forsthal. 393
Différens endroits où on trouve ce bois. 394
Opinion que l'on a de ce Surtarbrand. 397

Jayet d'Islande. 404
Propriétés attribuées à ce Jayet. 411

Fertilité du Sol.

De la fertilité en général. 417
Nourriture des bestiaux. 419
Des Plantes en général. 423

Fin de la table du deuxième Volume.